



The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph au Madawaska, 1873 - 1973

par
Georgette Desjardins, r.h.s.j.

Source: Courtesy of the Religieuses
Hospitalières de Saint-Joseph,
Saint-Basile, NB

Copyright: Public Domain

Digitized: December 2019

GEORGETTE DESJARDINS, r.h.s.j.

*Les Religieuses Hospitalières
de Saint-Joseph au Madawaska*

1873 – 1973



*Hôtel-Dieu de Saint-Joseph
Saint-Basile, Nouveau-Brunswick*

La Plume d'Oie
E D I T I O N

GEORGETTE DESJARDINS, r.h.s.j.

*Les Religieuses Hospitalières
de Saint-Joseph au Madawaska*

1873 – 1973



Hôtel-Dieu de Saint-Joseph
Saint-Basile, Nouveau-Brunswick

La Plume d'Oie

ÉDITION

1998

La Plume d'Oie Édition
Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph

ISBN : 2-922183-48-3

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 1998

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 1998

Photographie de la page couverture : Collection des R.H.S.J.

Conception et mise en pages : Micheline Pelletier

Cette publication
est dirigée par :

La Plume d'Oie

É D I T I O N

199, des Pionniers Ouest

Cap-Saint-Ignace

(Québec) G0R 1H0

Tél. et télécop. : 418-246-3643

Préface

100 ans d'histoire à retracer, 100 ans d'histoire à raconter, 100 ans d'histoire à transmettre, tel est le défi que sœur Georgette Desjardins a accepté de relever. Historienne, ancienne élève du Collège et de l'Académie Maillet, ex-directrice de l'Académie, professeure au Centre universitaire Saint-Louis-Maillet, qui mieux que sœur Georgette pouvait entreprendre ce projet et le mener à bonne fin. Sœur Georgette a participé activement à la Société historique du Madawaska, est auteure et co-auteure de plusieurs articles et ouvrages sur la région dont elle connaît bien l'histoire. Qu'elle soit remerciée chaleureusement pour ce cadeau d'anniversaire qu'elle offre à l'Hôtel-Dieu et aussi à toute la population.

Dans un temps de changements, il est important de bien connaître ses racines pour pouvoir mieux orienter son avenir. Dans ce contexte, le présent ouvrage sur l'histoire et la vie de l'Hôtel-Dieu s'avère précieux à plus d'un titre. En effet, il est bon de garder dans notre mémoire les noms des personnes qui ont façonné l'œuvre d'éducation et de compassion de l'Hôtel-Dieu, de garder dans notre mémoire les faits et gestes de ces personnes, de garder dans notre mémoire les motivations profondes qui les ont animées. Regardant cette histoire, nous saurons mieux définir les objectifs qui doivent présider aux changements que nous souhaitons pour les prochaines années.

À l'occasion du 125^e anniversaire de fondation de l'Hôtel-Dieu, puisse ce livre être un hommage à tous

ceux et celles qui ont œuvré pour le plus grand bien des malades, des personnes âgées, des orphelins et orphelines et des jeunes à l'intérieur de cette œuvre du « couvent de Saint-Basile ». Puisse ce livre dire à tous les collaborateurs et collaboratrices des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, ceux et celles d'hier et d'aujourd'hui, notre admiration et notre reconnaissance.

À tous ceux et celles qui collaborent présentement aux Oeuvres de l'Hôtel-Dieu, nous offrons nos meilleurs vœux en ce jubilé et l'assurance de notre prière pour la réalisation de leurs projets futurs.

Que le Seigneur bénisse toutes les personnes associées aux Oeuvres de l'Hôtel-Dieu.

Sœur Anne-Marie Savoie, r. h. s. j.

Supérieure générale

Avant-propos

« Il est permis de rêver.

Il est recommandé de rêver.

Sur les livres et les souvenirs.

Sur l'Histoire et sur la vie. »

(LOUIS ARAGON)

Un groupe de laïcs, de prêtres et de Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph pour qui « *se souvenir c'est rester toujours jeune* », ont osé rêver à la rédaction d'un livre relatant l'histoire du couvent de Saint-Basile à l'occasion du 125^e anniversaire de sa fondation. Bien que consciente des obstacles à surmonter, j'ai accepté le défi d'actualiser ce « rêve ». Les archives étant prêtes à livrer leurs trésors accumulés depuis 1873, j'ai entrepris, avec l'appui inconditionnel des religieuses de la communauté et l'étroite collaboration de laïcs, amis de la maison, de rédiger un ouvrage tout simple sur l'histoire des premiers 100 ans de l'Hôtel-Dieu.

Dès la première phase, celle des recherches commencées systématiquement à l'automne 1995, une mine de renseignements sort des archives. Annales, chroniques, correspondance, registres et procès-verbaux, notes-souvenirs, dépliants ou brochures livrent des petits secrets, des anecdotes et des souvenirs, des faits d'ordre religieux, social, économique, politique même, riches et

variés. Certains documents laissent deviner la vie au quotidien des femmes, des hommes et des jeunes de tout âge qui ont tissé la trame de fond de l'histoire de l'Hôtel-Dieu en y laissant transparaître motivations profondes, succès et échecs, peines et joies, espoirs et déceptions, temps de crises et tensions inévitables. Cette course au trésor devait contribuer à la rédaction d'un ouvrage destiné tout particulièrement aux Hospitalières de Saint-Joseph et aux personnes qui ont connu de plus près l'Hôtel-Dieu et qui s'intéressent à sa « petite histoire » ainsi qu'au rôle qu'il a joué dans la paroisse de Saint-Basile et dans la vallée supérieure du fleuve Saint-Jean.

Tout travail de composition est généralement ardu, mais celui-ci s'est avéré particulièrement difficile pour les raisons suivantes. De certains écrits, rédigés au fil des jours et des années, se dégage un quelconque aspect « sentimental et émotif » ; d'autres transmettent des réflexions et commentaires personnels. Comment s'en servir objectivement sans se laisser influencer par l'empathie et la sympathie, l'antipathie et la partialité ou autres sentiments subjectifs ? Par ailleurs, quelques témoins de l'époque racontent des faits, notamment les constructions d'édifices imposants, avec tellement de vivacité et de détails pittoresques que, par l'imagination, le lecteur se retrouve sur les lieux et se surprend à regarder les divers intervenants à l'œuvre, à écouter les coups de marteau ou les vibrations plaintives des scies, à sentir le parfum des planches fraîchement coupées, à palper l'humidité et la rugosité des briques. Or, pour présenter ce qui s'est fait pour ériger un Hôtel-Dieu adapté aux besoins du XX^e siècle, il fallait d'une part

échapper au piège de l'imaginaire et, d'autre part, éviter l'aridité et la froideur d'un simple compte rendu des faits. Une des interrogations constantes porte sur la difficulté de vérifier l'exactitude des données écrites, de rendre compte avec fidélité de la réalité historique.

Ce questionnement s'est imposé très fortement au cours des mois consacrés à la rédaction. Comment brosser un tableau véridique des plus grands moments de la vie des sœurs, des élèves, des malades et des rentiers, du personnel de soutien et de toutes les personnes amies de l'Hôtel-Dieu ? J'ai donc choisi consciemment de faire confiance aux témoins d'une époque donnée et les faire intervenir fréquemment en citant des extraits de leurs écrits révélant ce qu'ils ont perçu, vu et entendu. En ceci je m'appuie sur la méthode que préconise Émile Chartier dit Alain : « *Je n'ai jamais méprisé des hommes de l'autre génération, qui parlaient par citations; cela valait toujours mieux que ce qu'ils auraient dit à leur manière.* »

Une fois cette approche décidée, il m'est apparu clairement que seules les cent premières années pouvaient être présentées maintenant. Quant à l'histoire du dernier quart de siècle de l'Hôtel-Dieu, elle pourra s'écrire quand « le temps aura fait son œuvre » et qu'il sera possible de laisser dire aux documents archivistiques ce qu'ils ont à dire.

Il m'aurait été impossible de compléter ce volume, si modeste soit-il, sans l'appui et l'intérêt des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph de la communauté et du campus de l'Hôtel-Dieu et sans la participation de plusieurs d'entre elles à la recherche. Sincère reconnaissance à chacune ! Merci à sœur Georgina Mallet, supérieure de l'Hôtel-

Dieu de 1991 à 1996, qui a soutenu le projet de publication dès ses débuts et qui a continué à s'y intéresser en tant que supérieure provinciale ; à sœur Kathleen Landry, supérieure de l'Hôtel-Dieu depuis 1996, qui a suivi de près l'évolution du projet ; aux sœurs Denise Lafond, supérieure générale, qui a autorisé et encouragé le projet, et Anne-Marie Savoie, ancienne étudiante et directrice du Collège Maillet, élue supérieure générale en 1996 qui, en plus de s'intéresser à la publication éventuelle du livre, a accepté d'en écrire la préface. Profonde gratitude aux dames Huguette Nadeau Smyth et Marie-Élisa Ferran pour le temps consacré à la lecture critique et à la révision du manuscrit. Enfin, merci aux promoteurs du projet de publication, les membres du conseil d'administration des Oeuvres de l'Hôtel-Dieu et ceux de La Fondation des Oeuvres de l'Hôtel-Dieu.



Georgette Desjardins, r.h.s.j.

mai 1998

Introduction

L'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, à Saint-Basile au Nouveau-Brunswick, doit sa longue existence de 125 ans à deux groupes distincts, les Madawaskayens et les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph. Pourtant, quand ils se rencontrent pour la première fois en 1873, le 'choc des cultures' met en cause la possibilité de cheminer ensemble. En fait, les habitants de la vallée supérieure du fleuve Saint-Jean accueillent froidement ces religieuses montréalaises 'cloîtrées' qui viennent prendre possession du couvent abandonné par les Sœurs de la Charité, de Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. De leur côté, les fondatrices de l'Hôtel-Dieu, qui ne connaissent pas le milieu et sa population, ont d'abord des impressions défavorables des Madawaskayens et s'expliquent difficilement leur attitude, leurs mœurs et coutumes. Cependant, après quelques mois, les barrières entre les sœurs montréalaises et les 'gens de la place' tombent en même temps que la méconnaissance des uns et des autres de même que les préjugés qui les avaient érigés.

Les sœurs comprendront mieux la population quand elles auront été renseignées sur les origines de la colonisation du Madawaska, sur l'isolement géographique et sur les conditions de vie des familles acadiennes et canadiennes venues s'y établir à la fin du XVIII^e siècle. De leur côté, les Madawaskayens cesseront de considérer les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph comme des étrangères quand ils seront convaincus qu'elles sont

venues parmi eux comme des sœurs et des amies, et que de plus, elles ont les mêmes ancêtres qu'eux, que leur histoire, comme la leur, débute en France à l'époque de la colonisation de la Nouvelle-France.

Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph sont, en effet, membres d'un Institut fondé au XVII^e par Jérôme Le Royer de la Dauversière, un laïc marié et père de famille, humble percepteur d'impôt de La Flèche en France. Le jour de la Purification, 2 février 1630, Jérôme Le Royer entend une voix intérieure qui lui demande de travailler à la création d'une communauté de Filles dédiée à la Sainte Famille sous le vocable de saint Joseph pour se consacrer au soin des pauvres malades de l'Hôtel-Dieu de La Flèche. Or, son directeur spirituel lui conseille d'oublier cette « *pieuse chimère* ». Assailli par le doute, l'incertitude et l'opposition, Jérôme continue à prier pour connaître les desseins de Dieu sur lui. Le Seigneur répond en lui inspirant d'autres projets jugés extravagants : fonder une colonie d'évangélisation sur l'île de Montréal où les Filles de sa future communauté iront soigner les blessés et les malades dans un hôpital qui y sera construit.

En février 1635, monsieur de La Dauversière, en voyage d'affaires à Paris, se rend à la basilique Notre-Dame où il reçoit une grâce déterminante. Jésus, en présence de Marie et de Joseph, lui dit : « *Travaille à mon œuvre...* » Jérôme retourne chez lui bien décidé d'obéir aux appels du Ciel. L'autorisation de conseillers éclairés lui est finalement accordée.

Avec la collaboration de Marie de la Ferre, il fonde en 1636 la Congrégation des Filles de Saint-Joseph « dédiées au service de Jésus-Christ en la personne des pauvres qui sont ses membres¹ ».

Pendant que la communauté s'affermite, se développe, acquiert de l'expérience et une renommée comme professionnelle des soins de santé, Jérôme Le Royer prépare la colonisation de Montréal. En 1642, Paul de Chomedey de Maisonneuve, commandant de la « *folle entreprise* », Jeanne Mance, chargée de faire construire et d'administrer un hôpital, et un groupe de défricheurs et d'artisans fondent Ville-Marie. Puis, en 1659, le troisième mandat confié à monsieur de la Dauversière se concrétise : trois Filles de Saint-Joseph arrivent en Nouvelle-France pour aider Jeanne Mance dans le soin des blessés et des malades de l'Hôtel-Dieu. À la mort de mademoiselle Mance, en 1673, elles deviennent administratrices du premier hôpital de Montréal. Cette ville sera leur seul milieu de travail en Amérique pendant près de 200 ans.

Au milieu du XIX^e siècle, les Hospitalières de Saint-Joseph commencent à essaimer pour répondre à des besoins spécifiques : 1845, Kingston en Ontario ; 1868 et 1869, Tracadie et Chatham au Nouveau-Brunswick ; et, en 1873, Saint-Basile de Madawaska où pour la première fois de leur longue histoire de près de deux siècles et demi, les Hospitalières s'engagent à s'occuper d'abord de l'éducation des enfants.

¹ En 1666, sept ans après la mort de Jérôme Le Royer, un groupe de Filles de Saint-Joseph prennent, selon la coutume de l'époque, les vœux solennels et la « clôture monastique » ; cette orientation est à l'origine du nom de Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph.

Elles arrivent toutefois à Saint-Basile à un bien mauvais moment. La population se ressent encore des conséquences du traité Webster-Ashburton de 1842 par lequel l'Angleterre cède aux États-Unis une partie du territoire. Les Madawaskayens des deux côtés du fleuve Saint-Jean se trouvent ainsi partagés entre deux allégeances politiques distinctes : les uns demeurent citoyens britanniques, les autres sont devenus citoyens américains. Aux tensions créées par ce partage s'ajoutent bientôt celles résultant de la dépression économique qui affecte particulièrement la région vers 1860. Les années de prospérité antérieures² n'ont pas été suffisamment longues pour assurer le développement d'infrastructures solides ; les moyens de communications sont rudimentaires, le système scolaire public est mal organisé et les institutions de soins de santé inexistantes.

De plus, une crise sociopolitique sérieuse éclate en 1871 à la suite de l'adoption de la loi des écoles neutres par le gouvernement du Nouveau-Brunswick. Cette loi jugée « *infâme* » par les catholiques de la province a de graves conséquences au Madawaska. La contestation entraîne la fermeture de la plupart des écoles élémentaires publiques et de la seule école secondaire de la région, l'Académie de Madawaska, située à Saint-Basile et construite en 1857 sur un terrain légué par le curé Antoine Langevin en vue de l'éducation des jeunes filles. Sous la direction des Sœurs de la Charité, les jeunes filles y recevaient une bonne formation. Or, privées des subventions gouvernementales par la loi des écoles et de

² Cf. annexe 1.

l'aide de familles aux prises avec la crise économique, les sœurs ne peuvent plus, à elles seules, porter le fardeau financier de l'académie. Elles retournent donc à Saint-Jean en mai 1873 laissant derrière elles un couvent et une école vides.

C'est donc en un temps de crises que les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph arrivent de Montréal avec l'intention de s'établir dans le milieu. Cette conjoncture explique les débuts difficiles du couvent, les incompréhensions et les tensions des premiers mois. Cet enracinement pénible conduira néanmoins à 125 ans d'étroite collaboration et d'entraide généreuse en réponse aux besoins de la population.

CHAPITRE I

« Une maison à bâtir sur le roc » (Mt 7, 26-27)

(1873-1876)

Au printemps 1873, les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph de la communauté de Montréal ont une grande décision à prendre : doivent-elles ouvrir une nouvelle maison à Saint-Basile de Madawaska ? C'est ce que propose la supérieure à l'Hôtel-Dieu de Chatham, sœur Louise-Virginie Davignon, femme audacieuse et entreprenante pourtant atteinte de cancer.

Pour la gloire de Dieu

Monseigneur James Rogers, évêque de Chatham, très impliqué dans le projet de sœur Davignon, écrit :

Quand la bonne Mère D'Avignon, supérieure des Sœurs de l'Hôtel-Dieu fut mise au courant de la fermeture d'une Institution religieuse au Madawaska, elle fut affligée. Elle pria, consulta et entreprit des démarches pour remédier à la situation ¹.

¹ Mgr Rogers, *Synthèse historique* adressée en 1901 à L.-N. Dugal, curé de Saint-Basile, Archives Hôtel-Dieu, Saint-Basile (AHD).

En mai 1873, la maladie oblige sœur Davignon à retourner à Montréal où elle expose la situation qui prévaut au Madawaska. La chance lui sourit, car monseigneur Ignace Bourget, évêque du diocèse de Montréal, est alors en repos à l'Hôtel-Dieu. « *Ce qui [lui] procura l'avantage de conférer longuement avec lui sur les besoins de cette fondation et, dans cette occasion, elle fit sortir la nécessité pour le bien des œuvres commencées d'un voyage de notre Mère au Nouveau-Brunswick*². »

L'assemblée des sœurs s'étant prononcée en faveur de ce voyage, la supérieure, mère Marie Pagé, et sœur Mathilde Trudeau visitent les communautés de Tracadie et de Chatham entre le 16 juin et le 3 août 1873. Monseigneur Rogers en profite pour offrir à mère Pagé le nouvel établissement de Saint-Basile. De retour à Montréal, cette dernière « *communique à la communauté les intentions de Monseigneur et le bien immense qui pourrait en résulter pour la gloire de Dieu et le salut des âmes*³. » Par ailleurs, les sœurs désirent obtenir plus de renseignements sur la région et conseillent à leur supérieure de se rendre sur les lieux. Informé par télégramme, monseigneur Rogers arrive à Montréal, le 23 août, afin de consulter monseigneur Bourget sur cette affaire. Quatre jours plus tard, il part avec mère Pagé et sœur Davignon pour Saint-Basile où ils sont accueillis au presbytère par le curé, père Théodule Dugal, c.s.c., et par son vicaire, le père Jean-Baptiste Bazoges.

² *Annales de la Maison mère*, Montréal, vol. 3, p. 565 (ANMM).

³ *Annales de l'Hôtel-Dieu*, Saint-Basile, (ANHD), texte dactylographié, p. 20.

Les citations dans la suite de ce chapitre sont extraites des annales de l'Hôtel-Dieu, sauf indication contraire.

Les visiteurs prennent le plus de renseignements possible, font le tour de la propriété et sont confrontés à l'opinion catégorique des « notables » de la place.

Comme ils remarquaient que nos Sœurs paraissaient satisfaites et qu'elles espéraient, en comptant sur l'assistance des gens de la place, pouvoir fonder une maison qui se chargerait de l'instruction des enfants et du soin des malades, plusieurs d'entr'eux et les Pères eux-mêmes, leur répliquèrent bien franchement que si les religieuses qui devaient venir ne pouvaient pas par elles-mêmes subvenir à leurs besoins sans solliciter la charité de la paroisse, elles n'avaient que faire de venir, puisque le district de Madawaska était dans la pauvreté et leur localité encore davantage. Que si elles y venaient sans tenir compte de cette déclaration, elles se verraient contraintes de s'en retourner plus vite qu'elles ne le pensaient⁴.

Monseigneur Rogers fait alors valoir les grands avantages d'un tel établissement. De leur côté, mère Pagé et sœur Davignon tâchent de ramener les esprits à de meilleures dispositions et ne se montrent pas décontenancées par cet accueil peu favorable. Elles retournent à Montréal, le 31 août, avec l'espoir de voir la fondation acceptée.

Or, les sœurs ne sont pas toutes disposées à accepter cette nouvelle mission et posent des objections. La principale est

qu'en acceptant la Fondation, les fondatrices contractaient l'obligation de se charger de l'éducation des

⁴ ANMM, vol. 3, p. 577.

jeunes filles, vu que le terrain sur lequel se trouvait le Couvent, n'avait été donné que pour cette fin. Mère Pagé répondit à cela que l'enseignement n'est pas contraire à nos Saintes Règles, pourvu que le but principal de notre St Institut soit rempli, c'est-à-dire le soin des pauvres malades.

Finalement, après beaucoup de prières adressées à saint Joseph, la nouvelle fondation est acceptée. Les sept premières Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph à partir pour le Madawaska sont nommées le 3 septembre 1873. Ce sont : mère Louise-Virginie Davignon, supérieure, les sœurs Catherine Guérin, Joséphine Brissette, Alphonsine Ranger dite Maillet, Alphonsine Collette, Philomène Descoteaux, converse, et Rachel Chapleau, tourière⁵.

Informé de la décision des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, le père Théodule Dugal assure mère Pagé, dans une lettre du 1er octobre, qu'il prépare l'arrivée des fondatrices :

Aujourd'hui je puis vous annoncer que la générosité des habitants se montre en faveur de la nouvelle fondation, au milieu des circonstances peu favorables car l'année est dure pour l'habitant d'une manière exceptionnelle. Les deux-tiers de la récolte de sarazin (sarrasin) ont été gelés sur le champ ; toutes nos paroisses ont de nouvelles Églises en construction.

Néanmoins les petits comités de dames, organisés pour faire une quête en faveur de la nouvelle fondation, ont assez de couvertures, de draps et de paillasses pour monter huit lits au complet ; de plus cinq poêles pour chauffer l'établissement, quatre cent livres de farine et

⁵ Une sœur converse se consacre aux travaux manuels ; une sœur tourière est non cloîtrée et s'occupe des relations avec l'extérieur.

autant de viande ; cinquante livres de sucre et autant de savon ; deux douzaines de volailles et une douzaine de moutons ou de jeunes porcs. Je me propose lundi prochain de faire couper tout le bois nécessaire dont vous aurez besoin pour chauffer l'établissement pendant l'hiver.

Les Sœurs de St Jean ayant emporté tous les ornements et vases sacrés qui étaient dans la chapelle du couvent, vous ferez bien de vous en procurer à Montréal, vu que nous n'avons que juste le nombre suffisant pour nos missions. Nous n'avons pas d'argent de collecté et nous ne pouvons vous promettre de payer les instruments de musique que vous auriez le dessein d'acheter. D'ailleurs les habitants ne paraissent pas ajouter beaucoup d'importance aux classes de musique. Je pense donc qu'il serait mieux de ne rien acheter dans l'espérance de le faire payer plus tard par la paroisse. Après l'arrivée de la colonie ce sera le temps d'acheter les instruments des arts d'agrément si les personnes dévouées à l'établissement peuvent fournir plus que le nécessaire pour l'entretien du personnel du Couvent ; quelques personnes ont promis des dons en argent, mais l'expérience m'a appris qu'il ne faut compter sur les dons d'argent au Madawaska que lorsqu'on les a en mains ⁶.

À la lecture de cette lettre, les fondatrices se doutent bien que leur tâche de bâtisseuses ne sera pas facile sur la « butte à major » ⁷.

⁶ Lettre du père Théodule Dugal à mère Pagé, 1^{er} octobre 1873, archives de la Maison mère, Montréal (AMM).

⁷ Ainsi surnommée parce que la propriété a déjà appartenu au major Antoine Bellefleur.



Village de Saint-Basile avant 1932.

La pluie est tombée

Le samedi 4 octobre 1873, vers 17 heures 20, les sœurs Davignon, Guérin, Brissette et Descôteaux arrivent à Saint-Basile, par une pluie battante. Après une courte visite au « *bon Père Théodule Dugal* », les quatre voyageuses sont conduites au couvent par Louis-Napoléon Dugal, ecclésiastique et neveu du curé. La secrétaire du groupe, sœur Brissette, écrit dans le journal de voyage :

On fait connaissance avec Mme Beaulieu, la femme de notre fermier qui est une bien bonne personne. Elle avait fait son petit ménage pour nous recevoir, et avec les effets qu'avaient donnés quelques personnes, elle nous prépara des lits... Elle nous laissa le chaudron qui lui sert pour cuire ses aliments, une lampe et un seau... Elle gagne sa vie en se livrant chaque jour à un pénible labeur ; elle lave à la journée ⁸.

⁸ *Journal de voyage*, octobre 1873, AHD.

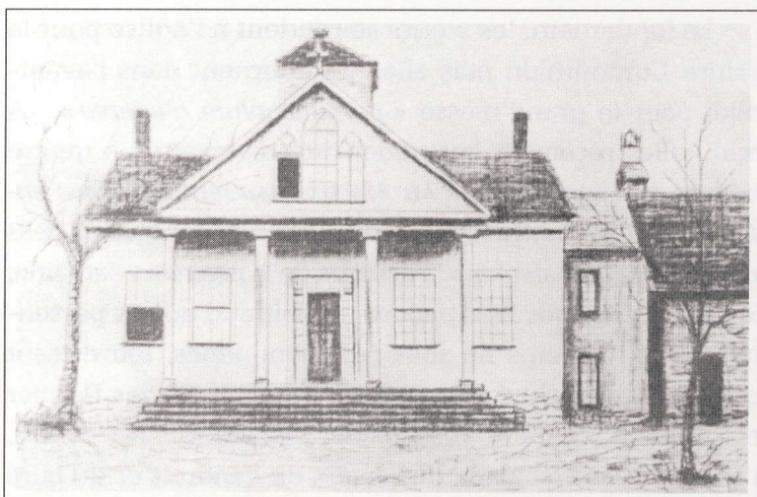
Le lendemain, les sœurs se rendent à l'église pour la sainte Communion puis elles y retournent dans l'avant-midi pour la grand'messe « *par une pluie d'averse* ». À midi, elles reçoivent leur dîner du presbytère. À quatre heures de l'après-midi « *Mr Martin⁹, sa femme et ses enfants viennent nous visiter comme voisins ; ces bonnes gens nous ont bien assistés* ». Au cours de la première semaine, la famille Georges Bois apporte du lait et d'autres personnes, dont les noms ne sont pas mentionnés, fournissent quelques provisions. Le docteur François-Xavier Bernier et sa dame viennent aussi saluer les sœurs. Par contre, l'accueil des principaux dirigeants de l'endroit et du curé manque de chaleur. Les fondatrices vivent des moments difficiles ; quatre jours après leur arrivée, la supérieure écrit à monseigneur Rogers : « *J'avais prévu les épreuves que je rencontre, voilà pourquoi je ne suis pas découragée... Les contrariétés et les épreuves me font espérer que cette fondation est l'œuvre du bon Dieu et qu'elle subsistera puisqu'elle se fait sur la Croix et par la Croix¹⁰.* »

La Foi et la Croix seront en effet les deux piliers de l'édifice à bâtir sur le roc. Les sœurs auront mille occasions d'exercer leur foi en s'appuyant sur ces paroles du Seigneur : « *La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'a pas croulé : c'est qu'elle avait été fondée sur le roc.* » (MT 7, 26-27)

Rémi

⁹ Il s'agit peut-être de M. et Mme Théodule Martin.

¹⁰ Copie de la lettre de mère Davignon à monseigneur Rogers, le 11 octobre 1873, AHD.



Bâtisse primitive (1873 – 1877).

Froideur et indifférence des paroissiens

L'attitude du curé Théodule Dugal, et son influence négative sur la population sont sans aucun doute les plus grandes contrariétés ressenties par les fondatrices. Sœur Davignon expose ainsi la situation :

Les préparatifs faits pour notre réception étaient ceux-ci : Quatre lits disposés avec effets donnés par les habitants ; pour les sœurs que nous attendons sous peu, j'ai emprunté de Mlle Thériault, les couvertures nécessaires. Un poêle nous a été prêté. Nous avons trouvé une vache, un mouton, 50 lbs de fleur (farine) et quelques livres de beurre ; pour meubles : 7 bancs brisés, 4 chaises de bois et un poêle sans tuyau. Un peu de linge et de vaisselle de bonne qualité. Aucunes réparations n'ont été faites, le Rév. Père Dugal ne pouvant s'en charger. Outre que la bâtisse est très froide, l'eau entre dans plusieurs appartements lorsqu'il pleut.

N'ayant qu'un demi-cordon de bois, je vous avoue que j'appréhenderais l'hiver si je ne me reposais sur la divine Providence ; si je puis m'en procurer, ce ne sera que du vert.

Le curé, qui n'a pas vraiment préparé l'arrivée des sœurs, essaie de les convaincre de retourner à Montréal. L'annaliste décrit ainsi la visite inattendue du père Dugal :

Trois jours s'étaient à peine écoulés depuis leur arrivée, lorsqu'un soir, vers les sept heures et demie, on entendit frapper à la porte... Nos Sœurs Guérin, Brissette et Philomène descendirent ouvrir et ne furent pas peu surprises de saluer les Révds Pères Dugal et Bazoges et Mr l'abbé L.-N. Dugal, ecc. Après avoir salué nos Sœurs, ces Messieurs, qui étaient ceux sur lesquels elles devaient le plus compter pour le succès de leur œuvre naissante, essayèrent de les persuader qu'elles n'auraient pas dû venir avant le printemps, que bon nombre craignaient qu'elles ne fussent une charge pour la paroisse et bien d'autres choses de cette nature.

Mise au courant des propos des visiteurs, mère Davignon n'en est pas étonnée « *sachant que Mr le Curé avait dit devant quelques-uns de ses paroissiens les plus mécontents de l'arrivée des religieuses, que pour sa part il en était contrarié et que ce n'était pas pour \$ 50 qu'il eût voulu les voir arriver...* » La supérieure demeure calme et répond à ses sœurs : « *Nous allons, mes Sœurs, prier et dormir, car la nuit porte conseil ; et demain nous verrons ce que Dieu demandera de nous.* » Et le lendemain, « *on fit comme si rien n'était, abandonnant tout à la divine Providence et à la protection de saint Joseph que l'on pria avec encore plus de ferveur.* »

De toute évidence, les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph ne sont pas les bienvenues de la part de tous. L'attitude du père Théodule Dugal est néanmoins compréhensible. En effet, un couvent de sœurs cloîtrées, un hôpital et un pensionnat dans la paroisse imposeraient une surcharge de travail au curé de Saint-Basile qui, à l'époque, avait plusieurs missions à desservir. Quant à l'indifférence et à l'apparente ingratitude de la population, les sœurs sont perplexes et cherchent à comprendre. Elles apprennent que le curé avait annoncé en chaire que les sœurs qui venaient s'établir étaient très riches, qu'elles leur donneraient les soins et les remèdes nécessaires à leur guérison, qu'ils n'auraient qu'à se féliciter de les avoir au milieu d'eux. Or, si les paroissiens sont heureux d'avoir des sœurs parmi eux, ils ne s'empressent pas de les aider dans leur installation. Pensant que les sœurs étaient riches, la plupart voulaient être payés pour les services rendus. Ce qui explique pourquoi leurs bagages restèrent à la Rivière-du-Loup jusqu'au 31 octobre !

Par un malentendu inexplicable, pas un seul homme ne voulut consentir à faire le voyage à moins de trois chelins du cent. Nos Mères n'étaient pas en mesure de faire cette dépense, vu qu'elles avaient beaucoup d'effets. Comptant sur la promesse du Rév. Père Dugal, au sujet du transport de leurs effets, notre Mère Davignon avait accepté à Montréal tout ce qui leur avait été donné pour les pauvres.

Cependant, les sœurs n'ont pas de remèdes pour soulager les malades qui se présentent au couvent dès les premiers jours. De plus, « *on les pressait de commencer les classes et, comment auraient-elles pu le faire n'ayant ni livres, ni meubles, ni habits, ni quoi que ce soit ?* » Les critiques pleuvent et les relations sont tendues. On s'at-

tendait à recevoir beaucoup des sœurs, or ce sont elles qui demandent des services gratuits. L'annaliste ajoute que les fondatrices ne purent blâmer une telle conduite car, « *humainement parlant, la fondation d'un Hôtel-Dieu à Saint-Basile paraissait téméraire.* »

Persévérance des fondatrices

Malgré un accueil très peu encourageant, mère Davignon et ses trois premières compagnes décident de ne pas écouter le père Dugal qui leur conseillait de retourner à Montréal. Et le samedi 11 octobre, sœurs Maillet, Collette et Rachel sont reçues avec joie. Dans son journal de voyage, sœur Maillet raconte que,

En signe de réjouissance, [les Sœurs] avaient hissé un pavillon qui consistait en un morceau de coton blanc au bout d'un bâton... Après avoir adoré notre Divin Époux caché sous les voiles du Sacrement de son Amour et nous être offertes à ce bon Maître... nous entonnâmes le Magnificat qui fut entrecoupé par nos sanglots.

Le souper est ainsi décrit :

Nos chères sœurs avaient gardé ce qu'elles avaient de meilleur pour nous recevoir : quelques restes de leurs provisions de voyage, un morceau de lard froid, du beurre, du pain noir. Tels furent les mets de notre FESTIN. Mais le bonheur de nous voir réunies assaisonna si bien toutes choses, que nous trouvâmes tout d'un goût exquis ¹¹.

Le lendemain, un dimanche, « *nous allâmes à la grand' messe de la Paroisse ; ce fut la dernière fois. Après la messe,*

¹¹ Sœur Maillet, *Journal de voyage*, octobre 1873, AHD.

l'on s'agenouilla aux pieds de la statue du Sacré-Cœur et on lui chanta un petit cantique ». La nouvelle de l'arrivée d'une sœur « docteur » se répand très vite et aussitôt après la messe plus de 30 personnes se présentent pour demander leur guérison à sœur Maillet qui,

était confuse et surprise en même temps de tant de confiance. Comme elle n'avait ici aucun remède, vu que tous les effets étaient restés à la Rivière-du-Loup, elle ne savait que faire par moments. Heureusement, elle avait apporté de Montréal une petite fiole de l'huile de N.-D. de Pitié, au moyen de laquelle elle fit des miracles au dire de plusieurs malades.

La confiance et la simplicité des petits et des humbles réconfortent les sœurs. Elles découvrent bien des raisons qui justifient le refus des gens d'aller chercher leurs effets : « *Les habitants sont trop pressés par les patates et le labourage* » et « *la picote qui exerce ses ravages à la Rivière-du-Loup est le plus grand obstacle au transport de nos effets.* » Finalement, le 31 octobre, tous leurs effets sont transportés grâce à la générosité de monseigneur Rogers qui leur envoie la somme de 200 \$ pour payer les deux charretiers que le curé de Saint-David, l'abbé F.-X. Trudel, a trouvés. C'est à ce dévoué prêtre que sœur Davignon s'adresse pour avoir un « *ouvrier capable de nous obliger en venant faire les réparations de la couverture et des portes... Les Sœurs étant obligées d'aller chercher l'eau à trois arpents, si l'un de ces hommes pouvait travailler à un canal en bois qui a besoin de réparations pour bien fonctionner*¹² ». Pour traverser avec confiance les privations et les épreuves, les sœurs puisent aux sources de leur Institut :

¹² Lettre de mère Davignon à l'abbé F.-X. Trudel, 25 octobre 1873, AHD.

Lorsque Notre Père de Ladauversière voulut établir le nouvel ordre d'hospitalières que Dieu lui avait commandé d'instituer, il choisit pour berceau du nouvel Institut, un pauvre petit hôpital à La Flèche qui tombait en ruines lequel était confié à trois filles servantes qui étaient obligées d'aller faire la quête par la ville pour se procurer les choses de première nécessité... La pauvreté présida donc à la formation de notre St Institut.

La propriété est ainsi décrite :

La petite chapelle est bien charmante. Le sanctuaire néanmoins laisse à désirer... car il est dans un grand dénuement. Passons au chœur des Sœurs qui se trouve en face de l'autel mais à l'extrémité de la chapelle. Plus loin à la droite sont quatre petites chambres ; à la gauche est le réfectoire des enfants et une grande classe.

Le rez de chaussée renferme notre réfectoire, puis la cuisine et les caves en occupent le reste. Montons au second et nous sommes dans le petit cloître, lequel occupe tout un côté du corridor, divisé en trois appartements, dont l'un est la chambre de notre Mère, un autre, la salle commune et le 3e un dortoir. En face de ce dernier est un autre chœur au-dessus du premier et un peu plus grand. Nous nous réunissons pour faire nos exercices. Le jubé de l'orgue est tout voisin. Les deux dernières places sont la salle d'étude et le dortoir des enfants.

Les bâtiments, granges et hangars sont spacieux et offrent beaucoup de commodités ; mais malheureusement ils s'en vont déjà en ruine. Tout nécessite beaucoup de réparations et les ouvriers sont rares.

Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph du Madawaska savent qu'elles peuvent compter sur l'union et la charité de leurs compagnes des autres maisons

d'Amérique et de France. Elles s'adressent à elles tout spécialement pour les besoins de leur chapelle qui est « *jolie mais dépourvue de tout* » :

Un autel en bois nous a été prêté avec quatre chandeliers aussi de bois et sans souches ; il n'y a pas de voile pour le Tabernacle ; un morceau de coton pour linceuls fait la nappe de communion pour les Sœurs ; les burettes sont des fioles cassées et la crédence pour icelles est un dessus de quart à fleur (farine).

Sœur Brissette, la secrétaire de la communauté, explique que « *dans les fondations de Kingston, Tracadie et Chatham, on avait pu se procurer un autel et des ornements en laine. Mais celle-ci s'étant effectuée si promptement on n'a pas pu avoir les mêmes avantages*¹³ ».

Attentes de la population

Les nouvelles venues espèrent qu'avec le temps des relations plus cordiales et plus sympathiques s'établiront avec la population. Convaincues que l'œuvre est de Dieu, elles ne désarment pas devant les difficultés innombrables qui s'acharnent contre l'établissement. Leur désir est de répondre aux attentes des gens qui, en général, ne sont pas conscients de l'ampleur des problèmes. Ignorant sans doute que les sœurs n'avaient même pas l'eau courante dans leur couvent, l'auteur d'un article sur l'arrivée des « *religieuses vouées à l'enseignement et aux soins des malades* » écrit :

¹³ Lettre aux maisons de l'Institut, 8 novembre 1873, AHD.

Toutes s'occupent activement à l'organisation de leur établissement qui sera ouvert dans quelques jours tant aux élèves qui doivent fréquenter les classes, qu'aux malades qui solliciteront une place dans l'hôpital, ou des remèdes pour soulager leurs maux. Bientôt tout le pays pourra ressentir le bienfait de cet établissement qui est un gage que Dieu protège d'une manière particulière la population du Madawaska qui s'est vue privée pendant quelque temps du seul établissement religieux qui faisait sa gloire ¹⁴.

Même si les sœurs manquent de tout, ont froid, ont faim, elles demeurent à l'écoute des besoins des pauvres et des petits. L'annaliste raconte :

Le 18 octobre 1873 un brave journalier, Octave Fournier, venait s'offrir pour travailler, moyennant son entretien et celui de sa petite fille, orpheline, âgée de 10 ans. C'était le premier aide envoyé par la Providence. Il aimait beaucoup sa petite Lizzie et il était disposé à aider le plus possible afin que l'enfant fut instruite et bien élevée. Intelligente, aimable, la petite se fit aimer de tous. Elle couchait dans le dortoir de nos Sœurs, parce qu'il n'y avait pas d'autre appartement chauffé et elle prenait ses repas, après la Communauté, à la même table.

Ainsi s'ouvre, en cette fin d'octobre 1873, un champ d'action qui connaîtra une grande expansion en peu de temps. Le curé et les parents insistent pour que les sœurs ouvrent le pensionnat et l'école le plus tôt possible. À leur grande stupeur, elles apprennent que l'enseignement de l'anglais est au programme : « *Nos devancières*

¹⁴ *Le Moniteur Acadien*, 30 octobre 1873.

s'étant plus attachées à l'enseignement anglais quoique nous soyions (sic) parmi les Canadiens, ils croient ne pouvoir se passer de cette langue et ils demandent une Maîtresse. » De plus, on s'attend à ce que des leçons de musique soient données au couvent. Les Hospitalières de Saint-Joseph sont étonnées, car le père Dugal avait pourtant écrit à mère Pagé que les « *habitants ne paraissent pas ajouter beaucoup d'importance aux classes de musique* ». Que faire ? « *On comptait sur le vieux Piano qui est resté ici, mais les Sœurs de Charité ont fait demander de leur envoyer immédiatement... on ne nous offre pas d'instruments*¹⁵. »

Comptant sur la protection de saint Joseph et sur l'aide de la communauté mère, les sœurs se mettent à l'œuvre. L'ouverture de l'Académie du Mont-Sainte-Famille est annoncée dans l'hebdomadaire *Le Moniteur Acadien* du 27 novembre 1873. Les frais annuels sont indiqués :

Pension et enseignement	60.00 \$
Musique	21.00 \$
Demi-pension et enseignement	30.00 \$
Ouvrages manuels	9.00 \$
Externat	6.00 \$

La rentrée des jeunes filles pensionnaires et externes est prévue pour janvier 1874. Les Hospitalières de Saint-Joseph ont accepté de s'occuper de l'éducation des jeunes, leur profond désir est cependant de soigner les malades :

¹⁵ Lettre à mère Pagé, 20 octobre 1873, AHD.

Nous voudrions de suite exercer l'hospitalité. Pour cet effet, nous réclamons instamment le secours de vos ferventes prières, car la bâtisse étant trop petite pour les deux œuvres, nous voudrions faire transporter près du couvent une maison qui lui appartient ; ce qui nous permettrait de recevoir plusieurs malades. Mais il faut que St Joseph fasse cela pour nous ; car les hommes disent la chose très difficile à effectuer.

Dès le 8 octobre, sœur Davignon s'empresse de saluer le docteur François-Xavier Bernier, d'Edmundston, et de s'assurer de son concours pour leur futur hôpital :

Connaissant votre dévouement pour les Pauvres, j'espère que vous pourrez satisfaire votre cœur généreux en leur accordant la faveur de venir les visiter. Votre influence auprès des habitants me fait prendre la respectueuse liberté de vous prier de vouloir bien présenter votre assistance auprès du Révérend Père Dugal pour faire hâter les réparations qu'il y a à faire.

Une autre personnalité madawaskayenne, monsieur Léвите Thériault, membre du parlement, s'intéresse à un projet d'hôpital. Le 23 octobre, il offre de faire transporter une maison près du couvent; trois jours plus tard, monsieur Thériault présente une deuxième possibilité. L'avis de mère Pagé est sollicité :

Il offre de faire bâtir à ses frais un hôpital de 60 pieds sur 40 ce printemps. Il a des moulins à scie et il fera préparer son bois cet hiver pour commencer les travaux de bonne heure au printemps... Si ce Monsieur fait les dépenses d'acheter une maison cet hiver, il ne bâtira pas l'hôpital ce printemps. Devons-nous attendre ¹⁶ ?

¹⁶ Lettre à mère Pagé, 23 octobre 1873, AHD.

En attendant que décision soit prise, les sœurs décident « *de prendre des malades dans la petite chambre où était le piano* ». Sœur Maillet raconte comment elle et sœur Philomène sont heureuses de préparer la chambre

qui devait servir de demeure à Jésus caché dans la personne du pauvre. Nous étions si contentes que nous ne pûmes nous empêcher de verser des larmes de reconnaissance ; nous récitâmes ensemble le Te Deum en action de grâces de ce que notre bon Jésus voulait agréer nos services.

Le 5 novembre, un premier patient est accueilli en la personne de Julien Cyr, fils de Charles Cyr et de Marie-Anne Pelletier, né à Madawaska, résidant à Caribou. Peu de jours après, un autre malade est reçu. Il sera impossible d'en accepter plus de deux avant plusieurs mois. C'est un début prometteur, mais il reste beaucoup à faire avant de pouvoir soulager les souffrances de tous les malades qui se présentent :

Quarante-cinq malades en quinze jours seulement sont venus réclamer nos soins ... la détérioration de nos bâtisses nécessitant de grandes améliorations, vu le froid qu'il fait ici, ne nous permet pas de les recevoir, outre que nous n'avions ni provisions pour les nourrir, ni poêles pour les chauffer, ni lits pour les coucher¹⁷.

Le 10 novembre, les fondatrices apprennent que les poêles commandés de Montréal sont rendus à la Rivière-du-Loup. Elles espèrent « *pouvoir les faire transporter cette semaine, car la neige tombée en abondance aujourd'hui et hier va rendre les chemins peu favorables* ». Les poêles

¹⁷ Lettre aux sœurs de France, 8 novembre 1873, AHD.

arrivent enfin le 26 novembre avec une belle surprise :
 « *Les tuyaux étaient remplis de gâteaux, de biscuits, etc.* »

Petites joies et lourdes épreuves

« *Cette fondation est l'œuvre de Dieu, elle subsistera* », affirme sœur Louise-Virginie Davignon. Avec des moyens de fortune, elle et ses compagnes organisent la cérémonie de leur installation canonique, reconnaissance officielle de leur établissement par l'Église. La cérémonie, présidée par monseigneur James Rogers, a lieu le 10 novembre 1873. David Dionne, un « *ex-instituteur de Saint-David* », assiste à la fête et en publie un long compte rendu dans *Le Moniteur Acadien* du 27 novembre :

En entrant à la chapelle je fus frappé agréablement par la décoration de la chapelle et par l'imposante assemblée qui y était en recueillement ; cette petite église gothique, dont l'intérieur venait d'être récemment blanchi par les religieuses elles-mêmes, où une demi-douzaine de lampes ardentes disposées sur les autels au milieu de bouquets de verdure, présentait un aspect de propreté et de fraîcheur qui disposait à la piété. Les religieuses étaient rangées sur une même ligne près de la balustrade.

L'auteur déclare que les sœurs forment le meilleur chœur de « *musique vocale* » du Nouveau-Brunswick :

Pendant la messe, quatre religieuses se réunirent pour chanter des morceaux de musique vocale qui furent très goûtés par l'assistance, qui paraissait comme ravie par l'harmonie et l'ensemble des voix ; on peut dire... qu'on chercherait en vain dans tout le Nouveau-Brunswick un chœur de musique vocale qui put égaler le leur. Les voix fortes et flexibles des sœurs Colette et

Philomène révélèrent aussitôt les postes de premier et second ténor qu'elles occupaient à l'église de l'Hôtel-Dieu.

À cette même cérémonie, monseigneur Rogers confère les ordres mineurs à Louis-Napoléon Dugal, neveu du curé. Le jeune ecclésiastique et les Hospitalières de Saint-Joseph commencent ce jour-là à marcher ensemble sur une même route où le Seigneur et les Madawas-kayens les attendent. Après la célébration, le déjeuner est servi bien modestement au parloir :

Deux tableaux servant aux classes recouvraient deux petites tables. Pour mets, il y avait deux poulets, un rôti, du beurre, des patates, du café... Après le déjeuner, quand il fut question de signer le procès-verbal, Monseigneur ayant levé la nappe s'aperçut que la table n'était pas solide et la vue de ces tableaux noirs lui fournit une agréable récréation.

En ce jour solennel du 10 novembre, la « *musique vocale* » est d'autant plus appréciée qu'il n'y a pas de musique instrumentale. Monseigneur Rogers en est peiné et veut y remédier. Avant de quitter la région, il donne au couvent « *un piano et un harmonium acheté à Saint-Basile au coût de \$850*¹⁸ ».

Les sœurs lui en sont très reconnaissantes :

Je suis très heureuse d'annoncer à Votre Grandeur que les magnifiques instruments que nous tenons de sa libéralité nous sont arrivés Mercredi vingt-six courant, à onze heures du matin, en très bon état. Je n'ai jamais entendu raisonner de si beaux sons que ceux de notre piano qui est beaucoup supérieur à celui que j'ai fait venir de Montréal pour Chatham. L'harmonium est aussi

¹⁸ ANMM, vol. 1, p. 593.

un très bon instrument... ils sont arrivés pour le 'Veni Creator' de notre chère Sœur Perrin qui est entrée le vingt-deux... et est maintenant heureuse de se voir à la Maison de la Sainte-Famille.

L'avenir du petit Hôtel-Dieu s'annonce sous de meilleurs jours en cette fin de novembre 1873. L'arrivée d'une huitième sœur permet d'envisager plus sereinement l'ouverture du pensionnat et des classes au début de l'année suivante. De plus, il semble que la population commence à apprécier la présence des Religieuses et est mieux disposée à collaborer à leurs œuvres. Le 26 novembre 1873, vingt-deux habitants de Saint-Basile font une corvée pour leur procurer du bois :

Ils prirent le dîner au Couvent. Le Révérend Père Bazoges y présidait pendant qu'une sœur leur faisait une lecture pieuse dans la vie de Mlle Mance. Pour le préparer, les Sœurs Philomène et Rachel firent du feu dans l'appentis (remise) à bois ; elles se servirent d'un grand chaudron à sucre pour faire la soupe et firent cuire de la citrouille dans une vieille théière qu'on employa ensuite pour les patates. Le thé fut préparé dans un bassin servant à prendre les bains de pieds et la soupe fut trempée dans un bol à mains. Il ne faut pas oublier les bonnes plogues préparées dans un pot à l'eau. Quand la journée fut finie, la Mère Davignon distribua avec son amabilité ordinaire, un chapelet et une relique à chacun des travailleurs; ce qui leur fit grand plaisir.

Le 2 décembre, « le Rév. Mr Trudel envoya 36 habitants de Saint-David pour charroyer du bois ; il les accompagna lui-même. Pendant leur dîner, plusieurs Sœurs firent du chant et de la musique ce qui, étant nouveau pour eux, leur fit un extrême plaisir ». La méfiance et la froideur des habitants font graduellement place à la con-



Mère Marie Pagé

fiance et à une meilleure compréhension des intentions des Hospitalières de Saint-Joseph. Cette amélioration des relations avec la population leur sera d'un grand secours dans l'épreuve qui les frappera trois mois à peine après leur arrivée.

En décembre, la santé de la supérieure se détériore rapidement. Une fièvre ardente l'oblige à prendre le lit pour ne plus le quitter. Cependant, jusqu'à la fin, mère Davignon s'intéresse à tout et garde confiance en l'avenir des Hospitalières de Saint-Joseph dans la vallée supérieure du Saint-Jean. Des malades sont soignés, un projet d'hôpital est à l'étude, le pensionnat et l'école ouvrent le 8 janvier 1874.

Forte de ses convictions, la malade soutient ses compagnes par des délicatesses dont elles se souviendront toujours. Comme étrennes du jour de l'An, elle offre à chacune « *des sucreries et un porte-ordure dans le but de les récréer et leur être utile* ». Jusqu'à la fin, mère Davignon demeure fidèle à l'héritage laissé par les fondateurs de son Institut. Les paroles de Marie de la Ferre inspirent les recommandations qu'elle fait à ses sœurs le 20 janvier 1874 : « *Soyez bien unies entre vous ; ne faites toutes qu'un cœur et qu'une âme* ». À mère Pagé, elle adresse ce touchant message :

Ne regrettez pas, ma Mère, de m'avoir envoyée l'automne dernier. Dieu a eu ses desseins, car l'hôpital aurait peut-être été de longues années sans se bâtir. S'il y a eu faute en nous pressant d'accepter cette fondation, c'est moi qui suis coupable, mais heureuse faute, chère Mère, qui me procure beaucoup de consolation à la mort. Encore une fois, n'ayez aucun regret.

Sœur Louise-Virginie Davignon décède à l'âge de 50 ans, le 2 février 1874, fête de la Présentation de Jésus au temple. C'était le jour anniversaire de l'appel entendu en 1630 par Jérôme Le Royer de travailler à l'établissement d'une Congrégation de Filles Hospitalières à La Flèche. Son corps est inhumé sous la chapelle du couvent où il restera jusqu'en novembre 1912¹⁹. Les sœurs gardent en mémoire ce message souvent répété par leur regrettée supérieure :

Ne regrettez jamais, mes Sœurs, d'être venus à Madawaska ; notre chère Communauté ne doit pas regretter non plus d'avoir accepté cette fondation, car jamais il ne s'en est fait qui promettent autant pour la gloire de Dieu et le bien de notre Sainte Religion²⁰.

Fortes de ces paroles, les Hospitalières de Saint-Joseph sont bien déterminées à rester fidèles au dessein de Dieu peu importe les difficultés qui les attendent.

Le 7 janvier 1874, huit pensionnaires et 53 externes sont inscrites à l'Académie du Mont-Sainte-Famille. Les sœurs Brissette et Perrin, nommées à l'enseignement, commencent leur rude apprentissage :

Elles étaient obligées d'enseigner les deux langues. Sœur Brissette qui savait à peine lire l'anglais, se voyait obligée d'essayer à l'enseigner aux enfants. Sœur Perrin ignorait le calcul, science absolument nécessaire. Les élèves s'aperçurent bientôt de la réalité. Les classes se continuaient malgré les difficultés.

L'aide de monseigneur Rogers est sollicitée : « *Nous avons pensé que Votre Grandeur pourrait peut-être nous procurer une bonne Maîtresse pour l'Anglais et le calcul.* »

¹⁹ Cf. chapitre 3.

²⁰ Lettre aux sœurs de Montréal, 7 avril 1874.

Elles affirment vouloir faire tout en leur pouvoir « *pour le bien de l'œuvre commencée* », mais laissent cependant deviner des doutes sur l'avenir de l'académie,

*si toutefois vous jugez que nous continuions les classes, car nous connaissons que les gens ne voudront pas laisser leurs enfants plus longtemps si les deux branches ne sont pas enseignées. De notre part, Monseigneur, nous croyons que nous ne devons pas en conscience les garder sans répondre aux désirs des parents qui font de si grandes dépenses pour faire instruire leurs enfants*²¹.

On supplie la communauté de Montréal de nommer une supérieure et une autre sœur pour aider à l'enseignement. Le 9 juin 1874, mère Pagé et sœur Mailloux viennent visiter la petite communauté ; elles sont accompagnées d'une jeune postulante américaine, Joséphine Healy, qui a accepté de venir se dévouer à l'Académie du Mont-Sainte-Famille pour un an. Par contre, une des fondatrices, sœur Alphonsine Collette retourne à Montréal avec les voyageuses.

Le 19 juin, mère Eulalie Quesnel, la nouvelle supérieure, arrive à Saint-Basile où elle retrouve les sœurs Catherine Guérin, Joséphine Brissette, Philomène Descôteaux, Maillet (Alphonsine Ranger), Rachel Chapleau, Cécilia Perrin et Joséphine Healy.

Toutes entreprennent avec entrain leur premier été au Madawaska. Mère Quesnel s'acclimate au milieu et fait son possible pour assurer les meilleurs services possible à la population. À monseigneur Bourget, elle déclare

²¹ Lettre à Mgr Rogers, 25 mars 1874.

le 3 juillet : « *Les pauvres malades sont notre seul trésor... Nous avons en ce moment deux mourants.* » Le même jour, des informations sur l'hôpital et l'école sont adressées aux sœurs de Chatham :

Nous commençons les réparations et bientôt, nous l'espérons, les travaux de l'hôpital. C'est le deuxième frolic que nous avons cette semaine pour transporter une maison qui nous a été donnée par un bon M. Martin de St. David et que nous faisons approcher près du Pensionnat pour faire des classes ; l'appartement qui servait pour les classes l'année dernière sera divisé en deux pour une salle de récréation et une salle de musique. Nous avons encore trois orphelines, une de dix ans et les autres de neuf ; c'est un petit commencement qui, si nous avons les moyens, progresserait vite, vu les demandes fréquentes qui sont faites. Nos élèves au nombre de 30 seulement sont sorties le 1^{er} courant : deux mois de vacances ne seront pas trop long pour toutes les réparations qu'il y a à faire²².

Les semaines de vacances sont entrecoupées de cueillettes de petits fruits sur la montagne et de célébrations spéciales. Le 28 juillet, fête de Marie de la Ferre, cofondatrice de la Congrégation, la petite communauté assiste à « *deux messes, un sermon et au Salut solennel du T. S. Sacrement, faveurs qu'elles avaient rarement* ». Et au mois d'août, même s'il y a beaucoup à faire pour préparer la rentrée des classes, les sœurs prennent le temps de célébrer l'Assomption « *avec grande pompe... Sœur Perrin avait fait une parure magnifique ; on n'avait jamais vu chose de pareil*²³ ».

²² Lettre aux sœurs de Chatham, 3 juillet 1874.

²³ Mère Quesnel à Mère Raymond, 18 août 1874.

À un prêtre de l'Hôtel-Dieu de Montréal, la supérieure affirme : « *J'aime beaucoup notre petite Maison qui me représente par sa pauvreté, la paix et l'union qui y règnent, l'aimable Nazareth où ont vécu Jésus, Marie et Joseph*²⁴. » Des jeunes filles demandent leur admission dans la « *Société des Filles de la Sainte-Famille* » ; le discernement est de mise. Le 4 septembre 1874, l'une d'entre elles est invitée

à venir passer quelques semaines auprès de nous. Vous pourrez entrer en connaissance de nos œuvres, des travaux... et voir par vous-même ce que vous pouvez faire, soit comme Sœur de Chœur ou sœur domestique. S'il vous veut dans la Société des Filles de la Sainte-Famille, nous serons heureuses de vous admettre.

À l'été 1874, une troisième œuvre, celle des « *rentiers* » est inaugurée bien discrètement. Un habitant de Saint-David, Urbain Martin veut déménager près du couvent afin que ses deux petits-enfants, Félix et Marie Sirois, orphelins de mère, reçoivent l'attention dont ils ont besoin. Même si son épouse accepte difficilement la proposition de son mari, monsieur Martin offre leur maison et leurs services aux sœurs. En retour, la communauté s'engage

à nourrir, vêtir et loger Mr et Mme Martin toute leur vie et les deux petits enfants jusqu'à leur majorité, à leur procurer tous les soins nécessaires tant en santé qu'en maladie et à prier pour eux après leur mort ; à placer Félix au Collège des Jésuites jusqu'à 21 ans et Marie devait être entretenue au pensionnat jusqu'à sa majorité. Comme la communauté de Montréal se chargeait de l'éducation du petit garçon, ces conditions n'étaient pas trop onéreuses pour elles.

²⁴ Mère Quesnel au Rév. M. Arrand, 25 août 1874.

L'acte de donation est signé le 23 juin 1874 et la maison est déménagée près de l'Hôtel-Dieu le 7 juillet :

Cinquante hommes en corvée à Saint-David se mirent à défaire la maison pour la transporter ici ; Mme Martin se tenait debout sur le rivage du fleuve et contemplait dans sa profonde douleur les ouvriers qui travaillaient à détruire avec une ardeur incroyable, la demeure à laquelle elle était si tendrement et si fortement attachée... La plaie était profonde ! ... Pendant que les hommes traversaient la bâtisse au moyen de câbles et de poutres, les Sœurs Guérin, Maillet et Brissette faisaient le solage avec des roches et de la terre.

Des travaux de réparations au montant de 500 \$ donnent satisfaction :

La maison que nous avons fait approcher près du Pensionnat nous donne un parloir, un réfectoire pour pensionnaires, une grande classe, un petit réfectoire pour externes et une Boulangerie avec un beau jour. Nous avons séparé par une arcade ce qui servait pour salle d'étude et classe l'année dernière, ce qui nous donne une chambre de musique et une salle de récréation bien convenables. Nous avons blanchi, tapissé et peinturé ; c'était si malpropre auparavant que nous trouvons cela magnifique.

Monsieur et madame Martin occupent deux des quatre appartements préparés à l'étage inférieur ; ils sont les premiers « résidents » de l'Hôtel-Dieu.

Les torrents sont venus

Les mois de juin et juillet 1874 ont été propices à la consolidation du petit Hôtel-Dieu et au développement de relations cordiales entre la population et les sœurs

qui envisagent l'avenir avec un sain optimisme. Malheureusement, de nombreux soucis et de grandes déceptions reviennent en force au mois d'août.

Problèmes à l'hôpital et à l'école

Sur son lit de mort, sœur Davignon croyait que la construction de l'hôpital ne tarderait pas à débiter. En effet, au mois de juillet, mère Quesnel espère commencer sous peu les travaux. On mettra néanmoins trois ans à réaliser ce projet. Pourquoi ? À Montréal, on donne l'explication suivante : « *La mort de Mère Davignon fit suspendre l'exécution du projet ; mais en renvoyant à l'année suivante, les Sœurs ne se doutaient pas que ces travaux ne commenceraient que dans trois ans*²⁵. » Cette interprétation n'est cependant pas conforme à la réalité. La vérité est que l'hôpital est devenu un enjeu politique.

À l'occasion du Nouvel An 1874, la jeune communauté des Hospitalières de Saint-Joseph adresse une lettre de remerciements à monsieur Léville Thériault, député provincial. Parce qu'il a promis d'aider à la construction d'un hôpital, les sœurs lui donnent le titre de « *bienfaiteur et de protecteur des humbles servantes* ». Monsieur Thériault fait publier cette lettre dans les journaux de la province dans l'intention de favoriser son élection. Ce qui a pour conséquences de déclencher une véritable polémique : comment un homme qui a voté en faveur des « *Écoles sans Dieu* » pouvait-il se mériter de telles louanges ? Monseigneur Rogers en est indigné autant que les adversaires politiques du « *Bienfaiteur et Protecteur* » des sœurs :

²⁵ ANMM, vol. 1, p. 629.

Il n'épargna pas dans son juste mécontentement, les qualifications aux pauvres Religieuses qui, bien tranquilles, bien inconscientes des orages qui s'élevaient dans la Province à leur sujet, jouissaient en paix des bienfaits de leur Bienfaiteur et priaient pour lui.

Par suite de ces troubles, la communauté est obligée de se conduire « *avec circonspection et même une certaine froideur avec ce Monsieur qui s'aperçut bientôt de ce changement et s'éloigna peu à peu du Monastère* ». Cependant, les sœurs continuent à espérer et le 20 juillet 1874, elles organisent une corvée pour faire transporter le bois promis par monsieur Thériault. Le 9 août, le « bienfaiteur » informe mère Quesnel « *qu'il différerait d'accomplir sa promesse pour des raisons politiques* ». L'espoir de pouvoir accueillir et soigner les malades convenablement fait place à une grande déception. Comment obtenir une réconciliation ?

Comme il refusait de venir leur donner une explication de vive voix, le Rév. Mr Trudel, toujours dévoué se chargea de plaider leur cause. M. Thériault avait un trop bon cœur pour refuser à un aussi digne avocat, ce qu'il sollicitait en faveur des membres souffrants de Jésus-Christ. Le 21 août, l'heureuse nouvelle leur était apportée et sept jours plus tard, une seconde corvée continuait à transporter le bois.

La construction de l'hôpital ne commence cependant pas, faute de ressources, écrit sœur Brissette le 19 novembre 1874 :

L'année dernière, l'espérance d'avoir un hôpital qui nous permettrait de recevoir des malades était ce qui faisait notre consolation au milieu de nos peines, mais nous avons été frustrées dans nos espérances. Non seule-

*ment nous n'avons pas d'hôpital mais le pensionnat sur lequel nous comptons ne nous donne aucune ressource, de sorte que pour avoir des provisions absolument nécessaires, il faut faire des dettes... Les gens ne sont pas portés pour nous*²⁶.

En novembre 1874, dans un bref aperçu qu'elle présente à monseigneur Rogers sur la situation de l'école, mère Quesnel laisse transparaître des sentiments de déception et même de frustration :

*Les réparations que nous avons faites pour le pensionnat nous permettaient d'espérer que les parents seraient encouragés à nous confier l'éducation de leurs enfants ; depuis que les classes sont commencées, nous n'avons eu que 30 à 36 enfants, dont 7 pensionnaires, 3 orphelines et le reste externes ; un bon nombre de ces derniers sont gratuits, les autres paient \$4.00 par année. Nous comptons sur les ressources du pensionnat pour payer les frais de réparations, mais nous avons été frustrées dans nos espérances, car nous n'avons que deux enfants qui payent leur pension, les autres étaient payées d'avance*²⁷.

Les soucis et tracas deviennent tellement lourds à porter que les sœurs ont l'impression que tout conspire contre elles. Ne va-t-on pas jusqu'à leur demander de payer une taxe scolaire ? Ne sachant que faire, la supérieure demande, le 20 novembre 1874, des renseignements sur le sujet :

J'éprouve d'autant plus de répugnance que je crois apercevoir qu'on veut se servir de ces contributions pour favoriser des Écoles formées sous la maudite loi. On

²⁶ Lettre aux sœurs de Montréal, 19 novembre 1874.

²⁷ Mère Quesnel à mère Pagé, 3 novembre 1874.

nous a dit depuis que cette collection était faite pour avoir une grande École au Petit-Sault ²⁸.

En fait, cette taxe était nécessaire pour le soutien des écoles publiques. Les Hospitalières de Saint-Joseph, nouvellement arrivées dans la province, ne comprennent pas pourquoi elles payeraient une taxe scolaire, l'Académie du Mont-Sainte-Famille étant une institution privée. La survie de leur école est, de plus, menacée par l'ouverture éventuelle d'une « *grande École au Petit-Sault* ²⁹ ».

Le 19 novembre 1874, sœur Brissette écrit longuement à mère Pagé pour se « *dilater un peu... comme dans les heureux jours de juin* » et rendre compte des grandes difficultés vécues par les Hospitalières vouées à l'enseignement sans préparation suffisante. Leur renommée est loin d'être établie dans le milieu :

Monsieur Thériault forme un Comité avec quelques-uns de ses amis pour avoir une École. Dans leur réunion, un des membres disait que les Sœurs de Saint-Basile ne sachant pas enseigner, étaient inutiles au pays, qu'il serait mieux de les congédier et d'avoir des Maîtres protestants qui savent donner aux enfants la connaissance des sciences nécessaires à la société et au bien des familles. S'ils réussissent dans leurs projets comme il est malheureusement probable, il ne nous reste qu'un petit arrondissement qui nous donne tout au plus trente-six à quarante élèves.

Les parents exigent beaucoup : « *Voilà ce que les gens désirent : de la musique et du chant, l'arithmétique, l'al-*

²⁸ Mère Quesnel à l'abbé William Varrily, curé à Saint-Léonard et supérieur ecclésiastique de l'Hôtel-Dieu, en 1874-1875.

²⁹ Cette école supérieure d'Edmundston ouvrira en 1894.

gèbre, l'Anglais, la géographie et les ouvrages manuels. » De plus, les sœurs capables de chanter ne sont pas nombreuses et *« depuis assez longtemps, nous ne chantons pas à la Messe et n'avons pas de salut... ce qui mécontente les gens »*. Et la situation ne s'améliorera pas car sœur Perrin, encore novice, a demandé de quitter la communauté. Ma sœur Perrin partant,

le chant sera encore plus rare car il ne reste personne pour exercer les enfants et accompagner... C'est à votre petite sœur Brissette que revient l'exercice du chant ; outre que je ne connaisse pas la musique, la faiblesse de ma poitrine ne me permet pas d'exercer les enfants qui formeraient un bon chœur car les voix ne font pas défaut.

L'enseignement de la musique ne donne pas plus satisfaction :

Ma sœur Healy enseigne bien la musique mais comme nous ne faisons pas de musique à l'Église, cela ôte toute confiance en elle. Jusqu'ici la chose n'a pas trop paru parce que ma Sœur Perrin nous accompagnait quand nous pouvions chanter, ce que nous faisons quelquefois bien rarement, donnant pour raison que les Sœurs étaient malades. En ce point, comme vous voyez, nous ne pouvons les satisfaire.

Qu'en est-il des autres matières au programme ?

Pour l'Anglais, ma sœur Healy l'enseigne très bien, mais comme je vous l'ai dit plus haut elle aurait besoin d'une aide ou, en cas de maladie, d'une suppléante, car il n'y a qu'elle qui sache l'Anglais. Il n'en est pas de même pour le calcul dont elle ne connaît que les premières notions, une de ses élèves pourrait être sa maîtresse ; pour cette branche, on ne peut les contenter, encore

moins pour l'Algèbre que nous ignorons complètement l'une et l'autre.

Même si sœur Perrin revient sur sa décision et ne retourne pas « dans le monde », les sœurs ne sont pas suffisamment nombreuses et qualifiées pour répondre aux besoins : « *Quand on nous demande si on donne des leçons de chant, si on enseigne certaines broderies en laine ou autres ouvrages, nos réponses négatives ne sont pas de nature à donner de la confiance aux gens.* »

Craignant « *ne pouvoir se recruter de sujets parmi les jeunes filles du Madawaska d'ici à une époque éloignée* », les sœurs s'adressent à la communauté de Montréal pour obtenir de l'aide. Et, les trois jeunes sœurs Salomé Jolicœur, Mary Harty et Denise Thériault sont nommées à la mission de Saint-Basile où elles arrivent la veille du jour de l'An après un voyage difficile et avoir été cause d'ennuis pour le serviteur chargé d'aller les chercher à la Rivière-du-Loup :

[Les voyageuses] ayant perdu leurs chars à Montréal par un retard d'une demi-heure, le pauvre ne les trouva pas, alors il s'amusa avec des amis qui le firent boire et il vendit le cheval qui valait \$25.00 pour un autre de \$5.00 puis s'en revint sans Sœurs ni effets.

À la suite de cette aventure, les sœurs ne manquent pas de taquiner la dépositaire sœur Guérin ; un an auparavant, elle avait reçu comme un envoyé de la Sainte Famille ce serviteur qui

par une froide journée de janvier 1874, se présenta à la porte du Monastère demandant à être reçu pour travailler avec sa femme et ses quatre petits enfants : deux petites filles et deux petits garçons. Privée de tout se-

cours, la Sœur dépositaire crut que c'était pour la maison une vraie providence et dans le transport de sa joie, elle monta au cloître en disant : 'Notre Mère, la Sainte Famille vient d'arriver ici, quelle providence !' Le nom leur resta, on ne les appela jamais autrement que la « Sainte Famille de ma Sr Guérin ».

Espoirs et incertitudes de l'année 1875

L'année 1875 s'ouvrait sous d'heureux auspices. Pleines de bonne volonté, les nouvelles venues se mettent « avec courage à l'œuvre de l'enseignement et nos Mères respiraient un peu du côté du Pensionnat. »

Ensemble, les sœurs organisent « de petites séances dramatiques et musicales pour former les enfants à la politesse et pour attirer de l'estime à l'Établissement et par cela même de l'honneur à la Religion ». La première séance, présentée les 8 et 9 février 1875, rapporte 7.50 \$ en argent et 3.00 \$ en effets ; les sœurs déplorent l'absence du père Théodule Dugal qui, trois jours auparavant, a quitté définitivement la paroisse sans venir les saluer. Un mois plus tard, le père Bazoges vient leur annoncer qu'il était demandé ailleurs. Monseigneur Rogers informe cependant la communauté que deux jeunes prêtres de Montréal sont nommés au Madawaska pour un an :

Tout en travaillant à la desserte de Saint-Basile et autres paroisses, ils s'occuperont aussi de vous, de vos élèves et de vos pauvres. J'espère qu'ils vous rendront d'utiles services, autant du moins qu'ils en sont capables, car ils vont se trouver un peu étrangers dans ce pays.

Les abbés Trefflé Cordier et Joseph-Adalbert Brault arrivent au Madawaska le 13 février 1875. Leur dévoue-



Groupe vers 1875.

ment, leur bienveillance et leur confiance sont appréciés. Les Hospitalières de Saint-Joseph se réjouissent de découvrir que leurs nouveaux pasteurs ont eux aussi une grande confiance en saint Joseph. Après avoir retracé à grands traits l'héritage légué par monsieur de La Dauversière, l'annaliste ajoute : « *Fidèles à ses antiques souvenirs, Saint-Basile fit de la dévotion à saint Joseph... sa consolation et son apostolat.* » Avec la présence des abbés Cordier et Brault dans le milieu, les sœurs peuvent réaliser leur rêve d'organiser les exercices publics du mois de mars en l'honneur du chef de la Sainte-Famille. On s'empresse de faire poser l'autel de saint Joseph que mère Davignon avait commandé, mais qui n'arriva qu'après sa mort. Le 28 février 1875, a lieu l'ouverture du premier mois de saint Joseph au Madawaska :

Le Père Cordier fit un beau sermon et parla avec zèle de St-Joseph et de la confiance que nous devons avoir en sa bonté. Ensuite, il y eut le salut solennel et la bénédiction du T.S. Sacrement... Tous les soirs du mois à 6h³/₄, la petite chapelle du Couvent était remplie et l'on remarqua que ni les mauvais temps, ni les travaux n'empêchèrent personne d'assister aux exercices. Les Messieurs y faisaient une lecture puis on chantait de pieux cantiques ensuite avait lieu la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Le dynamisme des deux prêtres montréalais est manifeste et leur ferveur, communicative. Les célébrations sont vivantes et des associations nouvelles sont organisées dans la paroisse.

Le jour de la Pentecôte, le Rév. Mr Brault avait reçu les enfants dans différentes Congrégations. Les plus exemplaires furent reçues 'Enfants de Marie', d'autres 'Ange

gardien et les petites *Enfants-Jésus*. Le jour de la procession, chaque congrégation avait sa bannière et elles portaient toutes des voiles blancs.

Le 16 juin 1875, à la demande de Sa Sainteté le Pape Pie IX, il y a dans toutes les églises ou chapelles du monde entier, une consécration solennelle au Sacré-Cœur. À Saint-Basile, même s'il n'était « *pas facile de faire de grandes parures et des fêtes solennelles, l'on épargna rien pour donner à cette fête toute la solennité possible* ».

L'année scolaire 1874-1875 est clôturée par une « *séance littéraire et musicale* ». « *Les élèves avaient appris un drame français 'Zaida' et un drame anglais 'The Gold Thimble'*. Comme elles avaient beaucoup d'aptitude pour les drames, elles réussirent bien. Les parents parurent satisfaits du progrès de leurs enfants. » Les vacances débutent cependant sur une note de tristesse et d'inquiétude. Aussitôt que le grand ménage du pensionnat est fait, sœur Healy quitte pour aller se préparer à sa profession religieuse. On voit partir avec regret « *cette chère Sœur... si sage, si polie envers les étrangers [elle] enseignait si bien l'Anglais et la musique* ». Encore une fois, un appel de détresse est adressé le 8 juillet 1875 à la communauté de Montréal :

Quoique le peuple soit très ignorant, il nous faut cependant des maîtresses très instruites en anglais, vu la lutte que nous avons à soutenir ; on veut à tout prix abolir les Institutions religieuses et leur substituer l'École sans Dieu. Nous sommes exposées à toutes espèces de tracasseries de la part de nos ennemis ; si par malheur, nous n'étions pas capables de soutenir les attaques, il en résulterait certainement un grand mal ; et c'est ce que nous redoutons le plus dans les circonstan-

*ces actuelles, aucune ne se trouvant en état de convaincre les protestants, par des preuves évidentes qu'ils se trompent en croyant que les religieuses sont sans science. Ici nous sommes seules... Père Cordier et M. Brault connaissant très peu l'anglais ne peuvent nous venir en aide*³⁰.

La situation est d'autant plus critique que la maladie oblige deux des fondatrices, les sœurs Philomène Descôteaux et Joséphine Brissette à retourner à Montréal, le 24 septembre 1875. La veille de leur départ, elles ont la consolation de saluer trois sœurs envoyées par la communauté mère pour les remplacer auprès de leurs compagnes madawaskayennes. Sœur Ste-Thérèse (Brigitte McCann) de Kingston enseignera l'anglais alors que les deux sœurs converses, Marie-Louise Desaulniers et Marguerite (Marie Cormier) seront occupées aux nombreux services de la maison. Il semble donc que tout est fait pour assurer la survie de l'Hôtel-Dieu et de ses œuvres. En novembre, sœur Cécilia Perrin est admise aux vœux perpétuels dans la Congrégation des Hospitalières de Saint-Joseph pour la maison de Saint-Basile. La célébration de sa profession religieuse, la première au Madawaska, a lieu le 30 novembre 1875 : « *Malgré le mauvais temps et le froid excessif, la chapelle et le jubé étaient remplis : plusieurs personnes même durent se retirer faute de place... Les assistants furent on ne peut plus édifiés et satisfaits de cette fête.* »

La présence de sœurs hospitalières est appréciée : « *Les malades se présentaient en grand nombre et depuis plusieurs mois, elles durent en refuser souvent faute*

³⁰ Lettre aux sœurs de Montréal, 8 juillet 1875.

de local. Les membres du clergé même disaient tirer un grand avantage d'un Hôtel-Dieu à Madawaska. » Par contre, du côté de l'école les problèmes persistent malgré la bonne volonté des enseignantes :

La Sr Ste-Thérèse fut de suite acclimatée ; cependant elle fit éprouver une grande déception. Nos Mères comptaient sur elle pour faire la première classe anglaise et après quelques semaines il fallut l'en décharger ; elle n'était pas capable de répondre aux besoins des enfants. Ma Sr Harty, malgré sa bonne volonté, ne pouvait la faire mieux.

Cependant, « à la vue du bien qui était fait et du plus grand qui restait à faire » quelques-unes des sœurs « regardaient l'avenir avec une sainte espérance ». Le doute sur l'avenir de l'Hôtel-Dieu fait néanmoins surface à Montréal. Le 3 septembre 1875, sœur Pagé laisse le gouvernement de la communauté après six années de supériorat à mère Justine Bonneau qui « hérita de la bonté et de la maternelle charité de la Mère Pagé pour la jeune maison de Saint-Basile ». L'appui et l'aide de la communauté mère sont-ils assurés ? Certaines ont des appréhensions à ce sujet. D'autant plus que l'abbé Cordier, épuisé et malade, leur répète souvent « *qu'il ne restait à Saint-Basile que pour être utile à la Fondation. Sans cela, il y aurait longtemps que j'aurais laissé une mission où l'on trouve si peu de moyen de subsistance et où l'on contracte tant de misères et d'infirmités* ». Ses rapports à la communauté mère et à l'évêque de Montréal dépeignent la situation du couvent et la vie des sœurs sous un angle très sombre.

Au début de novembre, l'abbé Brault revient d'un voyage à Montréal avec de bonnes et de mauvaises nouvelles. Après avoir assuré les sœurs des projets bienveillants que

mère Bonneau et toute la communauté avaient pour la fondation naissante, il ajoute que « *la communauté lui avait manifesté le désir qu'elle aurait de voir les sœurs quitter St-Basile, si elles prévoyaient ne pas se soutenir elles-mêmes dans quelques années et souffrir toujours les mêmes privations* ». L'alarme que certaines redoutaient d'entendre venait de sonner : la maison de Saint-Basile fermera à moins qu'elle ne parvienne à l'autonomie sous peu. « *Les Srs Guérin, Maillet et Desaulniers essayèrent de dissimuler un peu l'extrême pénurie dans laquelle elles se trouvaient et rassurèrent le bon Mr Brault en l'assurant qu'elles espéraient beaucoup pour l'avenir.* »

Les vents ont soufflé

Selon l'annaliste, la situation du couvent est critique :

Les petites croix, les contradictions préludèrent à l'épreuve suprême de 1876 ! L'hiver fut rigoureux. L'eau, le pain gelaient... Les Sœurs ne pouvaient dormir, les poêles ne pouvaient pas chauffer à cause du bois vert... la maison vacillait sur ses bases et le toit, au moindre vent menaçait d'être enlevé.

Ces tristes propos dépeignent-ils la réalité de 1876 ? On pourrait en douter si l'auteure s'était appuyée sur les 'ouï-dire'. Or, le récit de sœur Denise Thériault est plausible. Arrivée à Saint-Basile en décembre 1874, elle a souffert du froid et de l'inconfort de la maison ; elle a vécu les joies et les peines, les espoirs et les inquiétudes de ses compagnes ; elle a capté les signaux annonçant les doutes et les inquiétudes de la communauté mère. Mère Quesnel affirme à monseigneur Bourget que pour répon-

dre aux besoins des malades, la construction de l'hôpital est urgente :

Nous sommes forcées d'en congédier toutes les semaines un grand nombre. Il nous en vient de tous les côtés, même des États et toujours, nous regrettons d'avoir à leur refuser nos soins qui pourtant leur appartiennent de droit. Pour les loger, nous n'avons qu'une petite salle de douze pieds sur quatorze dans laquelle deux lits sont montés. Nous en avons de ce temps-ci un troisième composé de deux bancs, dépouillés d'un appartement voisin, que nous avons revêtu des couvertures empruntées aux lits des malades voisins.

Il faut également songer aux réparations urgentes que nécessite la bâtisse : « *Impossible d'après les experts d'y passer l'hiver prochain... Dans nos corridors, l'on peut se promener en traîneau... Et quand il pleut, un parapluie ne nous serait pas inutile*³¹. »

Au début de mars, mère Quesnel écrit à « *Mr le sup. Varrily* » que

le froid est d'une intensité extraordinaire. L'eau est gelée dans toutes les chambres et c'est juste si elle ne gèle pas dans le canard sur un poêle qui a été allumé à une heure après minuit. La neige est tombée à plein dans nos corridors, la maison branle quand il vente un peu fort.

Par contre, il y a une lueur d'espérance du côté de la ferme :

Notre récolte a été très satisfaisante. Pour 60 minots d'avoine semés, nous en avons eu 400 ; 23 de sarrasin, 200 ; 3 de blé, 24 ; 3 boisseaux d'orge, 15 ; 25 minots

³¹ Mère Quesnel à Mgr Bourget, le 23 janvier 1876.

de patates, 250. Nous avons eu de quoi nourrir 3 chevaux, 4 vaches de lait, 3 petites taures, 20 moutons, 60 poules, cinq oies, 12 cochons, 4 dindes dont l'un blanc. N'est-ce pas que c'est joli d'avoir pu hiverner tant d'animaux ?

Quant à la nourriture des sœurs, des malades, des enfants et du personnel « *elle est frugale mais variée et assez abondante grâce aux produits de notre basse-cour* ». La propriété fournit également le bois pour le chauffage : « *Cent cordes sciées, buchées et presque entièrement dépensées* ». Rares sont les personnes qui croient que ces ressources de la terre peuvent assurer la survie et le développement de l'Hôtel-Dieu.

Mère Bonneau demande aux sœurs de Saint-Basile de réfléchir sérieusement sur leur avenir au Madawaska, de ne rien cacher de leurs épreuves à la communauté mère « *qui décidera elle-même ce qu'il y aurait mieux à faire. Cette nouvelle était le signal des mille et une contrariétés qui devaient être départies* ». Parmi ces contrariétés, celle du départ de l'abbé Brault affecte beaucoup les sœurs ; le jeune prêtre a tellement peu de confiance en la survie de la maison que le 12 février 1876, il quitte le Madawaska en laissant seul l'abbé Cordier « *dont il admirait le dévouement mais ne se sentait pas la force de l'imiter* ». De son côté, l'abbé Cordier « *portait en toute occasion un véritable intérêt. Comme il travaillait à entretenir l'union et la charité entre toutes les Sœurs* ». Il préside à l'ouverture du mois de Saint Joseph et

il nous fut aussi tout dévoué au sujet d'une maison d'école que nous voulions acheter pour une demeure pour les serviteurs... Cette maison valait \$40.00. Les

habitants s'assemblèrent en corvée et l'emmenèrent au moyen de 13 paires de bœufs : c'était curieux et joli.

Or, au mois de mai, l'abbé Cordier demande à monseigneur Bourget un prêtre qui pourra le remplacer pendant qu'il ira à Montréal pour consulter un médecin. Avant de partir, il visite les appartements afin de renseigner lui-même la communauté de Montréal de la véritable situation du petit Hôtel-Dieu de Madawaska. Dans sa lettre du 21 mai 1876, il loue les services rendus par les sœurs, puis ajoute :

La seule chose à examiner, ce sont les moyens de subsistance... Vous me répondrez peut-être que c'est toujours le problème dans les commencements de fondation et que l'on vient à surmonter les obstacles par la suite. C'est le dernier point sur lequel je veux attirer votre attention. Madawaska a été une assez bonne place tant qu'il y a eu des chantiers ; maintenant que les forêts sont ruinées, l'on ne peut attendre de ressources de ce côté. L'unique espérance se porte sur les chemins de fer dans un temps à venir qui n'amélioreront notre condition qu'en diminuant les frais de transport. Voilà l'unique lueur d'espérance pour le Madawaska.

Pour du bien, je ne cesse de le répéter, il y en a beaucoup à faire ; seulement je me crois en conscience de vous dire que si votre intention, après leur avoir aidé à réparer leur bâtisse, était de les abandonner à elles-mêmes, ce serait de l'argent perdu, car elle seraient obligées d'abandonner ces bâtisses et de s'en retourner. Si, au contraire, votre intention est de toujours leur aider comme par le passé, vous aurez par votre charité travailler à sauver bien des âmes.

La petite communauté de Saint-Basile demande donc encore des sœurs pour remplacer les sœurs Harty et Thériault qui, à la mi-juillet, retournent à Montréal pour finir leur temps de probation avant leur profession religieuse. Ce même jour, on remarque la disparition de sœur Marguerite ; les recherches pour la retrouver s'arrêtent lorsqu'un télégramme de Montréal informe que la sœur est rendue à la communauté mère. Elle avait succombé à l'ennui ! En une même journée, la communauté de Saint-Basile se retrouve réduite de trois sœurs. Comment envisager une autre année scolaire ? Le 21 août, une supplique est expédiée à mère Bonneau pour la prier « *d'aider encore quelques années la fondation naissante l'assurant qu'on espérait bientôt se suffire et se recruter de bons sujets parmi les jeunes filles du pays* ».

Entre-temps, du 6 au 20 juillet, le père Raynel, s.j., prêche les exercices du Jubilé dans la région. À Saint-Basile, la clôture a lieu le 20. « *Les enfants de la paroisse avaient été préparés pour la première communion par la Mère Quesnel. Il y eut grand'messe et sermon magnifique par le Rév. Père Raynel ; les gens sortirent de l'Église qu'à une heure et demie de l'après-midi.* » Le Jubilé fini, les inquiétudes concernant l'avenir du couvent resurgissent. L'abbé Cordier ne reviendra pas et « *Mr Lorion* » qui est venu le remplacer « *parle chaque jour de partir* ». Heureusement, le père Raynel s'offre pour prêcher la retraite annuelle de la communauté du 15 au 23 août et de prolonger son séjour au Madawaska. Il est donc présent au moment où l'avenir de l'Hôtel-Dieu est à se décider ; il sait que, à Montréal et au Madawaska, se trouvent des personnes qui, convaincues que la fondation est de Dieu, prennent la défense du petit couvent de Saint-Basile. Sœur Marie

Pagé continue à croire en son avenir mais n'étant plus en autorité, elle n'a pas le dernier mot à Montréal. Par contre, elle soutient avec amour et tendresse ses sœurs du Madawaska et les encourage à persévérer dans l'œuvre entreprise. Le 30 juillet 1876, sœur Pagé écrit à sa jeune amie et alliée, sœur Maillet :

Que je suis heureuse de voir que vous êtes toujours courageuse, toujours gaie, toujours aimable et pardessus tout pleine de l'Amour de Dieu et de zèle pour le salut des âmes... Votre courage est grand, vos vues sont pures, vos intentions droites... Pensez-vous que Notre Seigneur va vous tromper ? Non, non, jamais il n'a trompé ceux qui ont mis leur confiance en lui seul. Ce bon Maître vous enverra quelque fondateur ou fondatrice et puis avec le produit de votre commerce vous allez mettre à coup sûr quelques capitaux aux banques : la banque de St Joseph est la plus assurée, mettez toutes vos épargnes entre les mains de ce bon Père Nourricier, et dormez en paix.

Au début d'août, à mère Quesnel qui souhaite la fermeture du couvent, sœur Pagé se révèle directe et ferme :

Ma bonne petite Mère, ne vous mettez point en tête que cette fondation ne peut subsister, car quand une fois qu'on s'est fiché une chose dans la tête on ne peut plus l'ôter. Nos Mères n'avaient pas plus d'espairs que vous, tout le monde était contre elles et cependant elles espéraient contre toute espérance. On vous dit bien des choses décourageantes, on en a bien dit de Chatham et pourtant la maison persévère et elle persévéra avec la grâce de Dieu si c'est son ouvrage comme je le crois.

Celle qui signe « *Votre pauvre vieille fondeuse d'autrefois* » ajoute :

*Quand les hommes ne voient que des choses sinistres dans l'avenir, c'est dans ce temps qu'il faut tout espérer ; car c'est en Dieu seul que l'on doit mettre sa confiance et ce bon Maître ne trompe personne au lieu que les hommes sont sujets à tromper. **Allons** un peu plus de foi, plus d'espérance et puis tout va aller à merveille ; prenez garde de faire cette injure au bon Maître de manquer de confiance. Que je désire que vous soyez abandonnées entre les mains de la Divine Providence... Ste Thérèse commençant une fondation n'avait que 5 sous et elle disait : « Thérèse et 5 sous c'est rien, mais Dieu, Thérèse et 5 sous c'est beaucoup³². »*

Sœur Pagé a tellement à cœur le maintien du couvent de Saint-Basile que le 16 août, elle ne peut résister à écrire longuement à toute la petite communauté du Madawaska afin de

causer avec vous sur le sort de votre petite fondation que l'on veut détruire. Vous ne doutez pas que je suis sensible à cette démarche qui me paraît un peu trop précipitée, car enfin je ne veux pas faire la Prophétesse, mais je voudrais voir un peu plus d'abandon à la Divine Providence.

Selon elle, le rapport défavorable de l'abbé Cordier exerce un impact sur l'opinion des sœurs de la communauté mère qui

avait pourtant résolu de vous soutenir pendant quelques années, mais c'est ce que toujours le bon Père Cordier ne fait que répéter qui décourage celles qui ne sont pas très ferventes pour donner l'aumône. Pourtant jamais, jamais l'aumône n'a appauvri, c'est ce qui attire la bénédiction sur une Communauté.

³² Lettre de sœur Marie Pagé à mère Quesnel, 3 août 1876.

Les sœurs madawaskayennes reçoivent ce conseil : « *Priez pour ne rien faire contre la volonté de Dieu ; demandez du secours pour trois ou cinq ans encore... dites qu'après cela vous espérez pouvoir vous passer de la Communauté.* » Forte de son expérience, sœur Pagé ajoute :

*Enfin, je ne puis goûter le plaisir de vous faire revenir si vite après avoir mis la main à la charrue ; il ne faut pas regarder derrière soi, il faut aller **en avant** et la persévérance couronne l'œuvre. On m'a souvent pressé de faire revenir les Sœurs de Chatham, on me disait souvent qu'elles ne pouvaient subsister là, qu'elles n'auraient jamais de malade, et l'expérience prouve que les vues humaines sont très bornées³³.*

Au début de septembre, sœur Maillet reçoit des nouvelles encourageantes. Monseigneur Bourget prend position en faveur de l'établissement de Saint-Basile même si « *le bon Mr Cordier lui a fait un portrait de Madawaska effrayant* ».

C'est pourquoi j'espère avec vous qu'elle se soutiendra malgré les furieuses tempêtes qui sans cesse s'élèvent contre cette pauvre fondation. Maintenant le St Évêque est à l'œuvre pour trouver un second prêtre, pour vous l'envoyer et puis un de ses chanoines est à faire un travail pour vous trouver des fonds. Voyez tout mourant qu'il est, s'il y a du zèle dans ce noble cœur. Si le St Évêque eût été mort, vous étiez flambées... Après la tempête vient le calme, après les combats la victoire et puis ensuite la récompense, le couronnement. En avant donc, Dieu est avec vous puisque Mgr de Montréal est pour nous quand tout le

³³ Lettre de sœur Pagé à la communauté de Saint-Basile, 16 août 1876.

monde serait contre nous, ne craignons rien. En avant ! En avant toujours, en avant, ne faisons pas de reculade, comme dit Mgr de Montréal³⁴.

Les tempêtes ne sont pas finies pour autant et sœur Pagé le sait bien : « *Mgr Fabre* (évêque coadjuteur de Montréal) *et tous les chanoines étant opposés à envoyer des prêtres et puis tous voulant faire revenir les Sœurs.* » Le 10 septembre, elle s'adresse encore à toute la petite communauté de Saint-Basile. Convaincue que le moment est critique, sœur Pagé laisse parler son cœur : « *J'espère et j'espérerai toujours que Dieu vous fera remporter la victoire ; confiance et abandon entre les bras de la Providence. Dieu a ses moments marqués : après l'orage le beau temps, après la tempête le calme, après la guerre la paix.* » Elle est au courant que ses compagnes du Madawaska cherchent à sortir des grandes difficultés occasionnées par leur obligation de s'occuper d'éducation. Elle dit clairement ce qu'elle pense des deux œuvres de l'Hôtel-Dieu :

Maintenant, parlons donc de l'hôpital ; il faut le faire lever de suite, entendez-vous ? Et sur votre terrain. N'allez donc pas bâtir ailleurs. C'est encore un plan que je ne puis agréer. Vous avez assez de terrain où vous êtes, votre vieille bâtisse est réparée, elle peut durer bien des années ; il faut de suite l'hôpital et tout ira bien.

Cette allusion au terrain s'explique. Certaines sœurs, désireuses de ne plus avoir de pensionnat ni d'école, forment le projet de construire l'hôpital sur un autre terrain que celui légué pour l'éducation. Sœur Pagé les ramène à la réalité :

³⁴ Lettre de sœur Pagé à sœur Maillet, 31 août 1876.

Vous comprenez bien qu'il vous faudra garder l'école de longues années pour la raison bien simple que cette localité n'étant pas en état de faire vivre une Communauté ne pourra en faire subsister deux. Ce serait vous exposer à tout perdre si vous cherchiez à bâtir ailleurs à présent, car je sais bien que c'est l'éducation avant tout que Mgr Rogers veut ; si vous l'abandonniez, vous seriez remerciées. Ce n'est pas le temps de penser à cela ; pour moi, si j'y étais je n'y penserais jamais, car tant que vous aurez l'école, la propriété est à vous.

Perplexes, des sœurs mettent probablement le père Raynel au courant de ce qui se passe. Avant de retourner à Montréal, il encourage la petite communauté à quitter le Madawaska. Presque un demi-siècle plus tard, sœur Maillet rapporte que le jour de son départ pour Montréal, le 18 septembre 1876, le père intervient auprès de la supérieure, de son assistante ainsi que de « *ma sœur Maillet qui servait le déjeuner* ». Le dialogue s'engage d'abord avec mère Quesnel :

Maintenant, ma Mère, écoutez-moi bien, j'ai un conseil à vous donner. D'après ce que je puis voir de votre fondation à St-Basile, le meilleur et le plus sûr parti à prendre est de retourner à votre communauté Mère de Montréal, le plus tôt possible, et avant l'hiver. Commencez donc de suite à mettre tous vos effets en caisses et, dans 15 jours, que la moitié de la communauté parte pour Montréal, et 15 jours plus tard, les autres partiront, car il est absolument impossible de fonder une Maison de votre Institut dans un endroit comme celui-ci. Je pars pour Montréal aujourd'hui, et je vais faire à Monseigneur Bourget et à votre Communauté Mère de l'Hôtel-Dieu une peinture si noire de votre œuvre qu'ils vont vous rappeler de suite. Qu'en pensez-vous, Mère Quesnel ?

Cette dernière, « *si faible, si délicate, et qui trouvait la misère si dure répondit : ' Je pense bien, Mon Père, que c'est ce que nous avons de mieux à faire '.* Interrogée à son tour, sœur Guérin appuie sa supérieure : « *Puisque notre Mère pense que c'est mieux de retourner à Montréal, retournons* ». Sœur Maillet lui pardonne cette faiblesse : « *Au fond de son cœur, cette chère Sœur préférait continuer l'œuvre, mais elle n'osa pas dire autrement que notre Très Honorée Mère.* » Non décontenancée par les opinions de ses aînées, sœur Maillet répond avec beaucoup de hardiesse au père Raynel qui lui demande de dire franchement sa pensée :

Eh bien ! Mon Père, je ne suis pas du tout de votre avis, et je ne crois pas que tous les allants et les venants soient libres et aient la mission de nous faire prendre de telles déterminations. Nous avons des Supérieurs Ecc. Nous avons un Évêque respectif. Sa Grandeur Monseigneur Rogers, Évêque de Chatham, puis S. G. Monseigneur Bourget qui a permis et approuvé que cette fondation soit acceptée. Quand ces deux Supérieurs auront donné ordre d'abandonner notre œuvre et de retourner à Montréal, je partirai, et ne resterai pas ¼ d'heure de plus. Mais jusque là, je n'en ferai rien et personne ne me fera partir.

Surpris et choqué, le père reprend : « *Vous êtes une orgueilleuse puis une entêtée.* »

Vous dites vrai, Mon Père, lui dis-je en souriant, mais dans des affaires de cette importance, il faut y penser sérieusement... Puis il y a dans le Ciel des Saints qui ont passé pour insensés et imprudents dans les œuvres qu'ils ont fondées pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et le soulagement de l'humanité, et leurs œuvres subsistent encore !

Sœur Maillet excuse « *ce bon Père [qui] ne parlait ainsi que par bonté de cœur ; il trouvait que nous souffrions trop pour le logement, la nourriture* » ; elle ajoute qu'il était « *bien décidé de gagner sa cause à Montréal*³⁵ ». L'annaliste dit cependant le contraire : « *En faisant ses adieux, [il] promit d'appuyer leur demande lorsqu'il serait rendu à Montréal. Ce bon Père tint sa promesse et plaida la cause de la fondation près des Mères de Montréal.* »

La maison ne s'est pas écroulée

Après le départ du père Raynel, les sœurs de la communauté vivent des heures douloureuses, sachant que leur avenir serait bientôt décidé. Seule, sœur Maillet n'abandonne pas la lutte. La menace qui plane sur le petit Hôtel-Dieu fait surgir en elle des arguments solides en faveur de la fondation des Hospitalières de Saint-Joseph au Madawaska et elle décide de les présenter à monseigneur Bourget :

*Le soir (18 septembre 1876) j'étais préoccupée. Je demandai à notre Très Honorée Mère Quesnel pour écrire à S. G. Mgr Bourget, mais d'attendre que toutes les sœurs soient retirées, car j'avais besoin de silence et de prière. Vers dix heures, je me suis rendue à la chapelle, et, me mettant sur le marche-pieds de l'Autel, vis à vis le Tabernacle, je me suis mis à écrire sous la dictée du Bon Jésus, la lettre que j'adressai à Monseigneur, et me hâtai de l'expédier dès le matin, le 19 septembre*³⁶.

³⁵ Sœur Maillet, *Notes et souvenirs*, transcrits entre 1925 et 1927, AHD.

³⁶ Sœur Maillet, *Lettre à mes bien-aimées sœurs*, 23 novembre 1922, AHD.



Sœur Maillet vers 1880.

**Lettre de sœur Maillet
à monseigneur Bourget (18 septembre 1876)**

Monseigneur,

Permettez à la plus indigne de vos enfants pour qui vous avez toujours été si bon, de venir encore aujourd'hui vous faire part de ses inquiétudes et des ses espérances, de ses joies et de ses douleurs au sujet de notre chère Maison de Madawaska. Votre Grandeur qui s'est tant intéressé à cette Fondation me pardonnera la longueur des détails dans lesquels je me permettrai de rentrer ; j'espère d'abord que ces détails ne seront pas inutiles pour éclairer Votre Grandeur sur la position vraie de notre établissement et ensuite je serai plus tranquille et plus

heureuse quand j'aurai fait connaître à Votre Grandeur tout ce que je pense sur l'avenir de notre Maison de Madawaska.

Vous ne sauriez croire, Monseigneur, les chagrins et les angoisses de mon cœur, depuis qu'il est question de décider définitivement si notre maison de Madawaska sera maintenue, oui ou non. La pensée que tous les sacrifices faits par notre chère Communauté Mère, les épreuves des sœurs fondatrices de cette Maison vont être perdus, qu'il faudra abandonner ces chers enfants que nous instruisons, et ces pauvres malades qui ne peuvent avoir d'autres secours sur la terre que nous, me saigne le cœur, me bouleverse. Sans les paroles d'encouragement de Votre Grandeur, et sans votre appui moral, je crois que j'aurais défailli. Quoique pour le moment nous soyions un peu plus calme, je ne laisse pas que d'apercevoir de loin d'épais nuages, annonçant encore quelques tempêtes ; mais la pensée que si Dieu est pour nous, rien au monde ne pourra nous renverser me ranime, et avec celà mon courage se ranime à proportion des difficultés. J'entends sans cesse répéter par des personnes sages et bien plus prudentes que moi, qu'il y a ici des obstacles insurmontables, et que par conséquent nous ne pourrons jamais subsister. À ne considérer les choses que sous le point de vue purement humain, je vois aussi beaucoup de difficultés, mais je les envisage autrement.

On dit que ce lieu est trop pauvre ; à cela, je répondrai : c'est vrai, puisque notre communauté Mère a été obligée de nous aider beaucoup, et avait

même pris la résolution de nous aider encore quelque temps. Cependant, je trouve pour ma part, qu'il n'y a pas de mal à souffrir un peu les effets de notre cher vœu de pauvreté, que Notre Seigneur a tant aimé. D'ailleurs, je crois que si notre communauté de Montréal nous aide encore quelque temps comme elle l'avait résolu, nous pourrions dans trois ou quatre ans nous soutenir seules, vu les améliorations qui se sont faites depuis trois ans. Nous serons pauvres longtemps, mais nous imiterons en celà notre Divin Maître et aussi nos premières Mères qui, pendant si longtemps eurent à vivre dans la plus grande pauvreté.

On cite l'ingratitude des gens et le peu d'importance que l'on attache à une éducation chrétienne et au bonheur de posséder une maison religieuse. Je vois bien cela dans un grand nombre, mais c'est pour moi un motif de les aimer davantage et de leur faire du bien. D'ailleurs, je les excuse, l'ignorance est en grande partie la cause de tout celà ; je crois qu'avec la prière, du temps et de la patience, nous parviendrons à obtenir un changement. Il est vrai qu'ils ne mettent pas beaucoup d'émulation à mettre leurs enfants au Couvent ; mais l'ignorance et leur pauvreté qui est grande pour la plupart, font qu'ils craignent de manquer du nécessaire en faisant quelques sacrifices pour nous envoyer leurs enfants ; ils ne comprennent pas le danger où ils exposent ces chers enfants en les envoyant à ces écoles sans Dieu, où le démon déploie toutes ses ruses pour infiltrer son venin infernal dans ces jeunes cœurs. Étant taxés sans raison pour ces écoles

dans lesquelles on s'étudie à éteindre le flambeau de la Foi, en défendant de prier et faire aucun acte de religion, ces pauvres gens, trop ignorants pour comprendre le danger qui les menace, trouvent pénible de payer pour ces écoles et de ne pas s'en servir ; c'est la raison qu'il me donnent. Cependant, je trouve qu'ils commencent à comprendre un peu plus leurs vrais intérêts et je ne perds nullement confiance qu'un jour, et avant longtemps, ils apprécieront le service qu'on leur rend en inculquant dans le cœur de leurs enfants les principes de la vie chrétienne. Ce second obstacle ne m'effraie pas, parce qu'il me semble qu'il n'est pas insurmontable. D'ailleurs, je serais prête à tous les sacrifices pour procurer à ces pauvres âmes le bonheur d'une vie chrétienne. Si nous n'étions pas si pauvres et si j'étais libre, pour empêcher le mal que produisent ces écoles diaboliques, je demanderais à ce que l'enseignement des externes fut donné gratuitement. Par ce moyen, peut-être parviendrions-nous à faire honte à nos ennemis, au moins leur prouverions-nous que c'est moins pour un gain sordide que nous travaillons, que pour gagner des âmes à Notre-Seigneur. Les enfants sont susceptibles du bien et déjà, nous goûtons des consolations en voyant leurs bonnes dispositions.

Un troisième obstacle est la difficulté de nous procurer des sujets. Je vois aussi cela, surtout depuis que notre communauté de Montréal paraît disposée à se retirer sous ce rapport, mais je trouve encore un remède ; de plus, j'ai la ferme confiance que si Dieu veut la fin, Il donnera aussi les moyens. Il y a

à peine trois ans que nous sommes ici ; il n'y a rien d'étonnant que nous n'ayions (sic) pas encore assez de sujets pour subvenir à nos besoins. À celà, je répons encore qu'il y a lieu d'espérer pour l'avenir ; je puis me tromper, mais je crois apercevoir parmi nos enfants des germes de vocation religieuse ; et la pensée que si nous partions, elles seraient exposées à perdre leur vocation, faute de moyens et d'éducation me touche sensiblement. Si le bon Dieu permet que nous puissions continuer, j'ai la ferme confiance qu'avant longtemps nous pourrons nous pourvoir de sujets.

Un quatrième et bien grand embarras se présente encore : ce serait dans le cas, Monseigneur, où n'ayant qu'un prêtre à la paroisse nous dûssions être privées souvent du Saint Sacrifice de la Messe et de la Sainte Communion : secours qui nous sont nécessaires pour nous soutenir dans la vie de sacrifice que nous devons mener ici. Nous avons besoin de nous nourrir souvent du Pain des forts afin de demeurer constamment fidèles à tous nos devoirs. Je conçois que ce point est d'une grande importance, et s'il devait toujours en être ainsi, je dirais comme mes Sœurs, que comme religieuses nous ne pouvons vivre ainsi. Cependant, si nous ne devions, comme je le désire bien, être soumises à ces privations que pendant un certain temps, je ne voudrais pas pour cette raison quitter l'entreprise, car le bon Dieu peut permettre ces épreuves et privations pour nous rendre plus ferventes et nous faire apprécier davantage tous les exercices spirituels que nous donnent nos Saintes Règles. J'attendrais donc

en patience le moment voulu par la Divine Providence qui, comme une bonne Mère veille sur nous avec tant de soin.

À présent, vous ayant dit tout ce que j'avais sur le cœur, que Votre Grandeur daigne me pardonner de venir ainsi occuper vos précieux moments, mais dans la circonstance présente, je me permettrai de vous adresser les paroles des Apôtres au Divin Maître : « À qui irai-je, si ce n'est à Vous, Monseigneur », puisque partout l'on ne voit que des obstacles insurmontables pour une œuvre à laquelle je tiens tant. Je vous avoue franchement que bien souvent je demande à Notre-Seigneur de me rendre plus indifférente sous ce rapport, ce que je n'obtiens pas, puisque plus que jamais je voudrais faire l'impossible pour la soutenir. Si j'avais plusieurs vies, je serais heureuse de les offrir pour obtenir le salut de tant de pauvres âmes. Je vous dirai un marché que je fais avec Notre-Seigneur, mais je crains fort de n'être pas exaucée. Je demande souvent à ce Bon Maître que, dans le cas où notre fondation ne se soutiendrait pas, de me faire au moins la grâce de mourir au lieu du sacrifice, lui offrant malgré mon indignité ma vie en compensation du bien que je désirerais que nous fissions ici.

Malgré tout ce que je ressens par rapport à notre chère fondation, je suis dans une paix parfaite, sachant que les décisions de Votre Grandeur, quelles qu'elles puissent être, seront l'expression de la Volonté Divine. Je ne veux pas demeurer ici une seule minute contre cette même volonté. Mais avant que rien ne soit décidé, j'éprouvais le besoin de vous

écrire encore une fois. Le nombre de nos enfants n'est pas encore bien grand, mais nous en attendons encore un bon nombre. Les pauvres malades continuent toujours à venir chercher des remèdes, et nous en avons toujours quelques-uns dans notre petite salle, de sorte que, chaque jour, je vois la réalisation des paroles que vous m'adressâtes avant mon départ, en voyant combien il m'en coûtait de quitter mes chers malades que j'aimais tant. Vous me disiez : « Allez, ma sœur, vous aurez toujours des pauvres avec vous ». En effet, nous en avons continuellement.

En vous exprimant une fois de plus ma sincère gratitude pour le vif intérêt que vous nous portez, ainsi qu'à nos pauvres Acadiens, veuillez accepter les vœux que nous adressons au Ciel pour votre conservation. Que Votre Grandeur me permette de solliciter encore une bénédiction sur le petit Noviciat que je désire voir bien fervent ; je n'oublie pas non plus, toute notre chère Communauté, nos pauvres malades et nos chères petites enfants.

Me recommandant instamment à vos saintes prières, j'ose me souscrire, Monseigneur,

De Votre Grandeur,

La très humble et obéissante fille,

Sr Maillet, R. H. de St.-Joseph

Heureuse fin des débats sur la fondation

Selon sœur Maillet, sa lettre parvient à monseigneur Bourget à temps,

car le même soir qu'arriva ma pauvre missive, deux Chanoines de l'Évêché étaient rendus à l'Hôtel-Dieu avec leurs valises, et nos Sœurs devaient les faire conduire à la gare le lendemain matin pour prendre les chars pour le Madawaska. Ils étaient chargés de venir voir les choses sur les lieux et de tout peser selon leur jugement... et sans aucun doute, ils nous auraient fait abandonner notre fondation. En ce moment, les Sœurs de la Providence remirent à Monseigneur ma pauvre missive. Monseigneur étant trop malade pour la lire lui-même pria son infirmière de la lui lire. Quand il l'eût entendue, il lui dit : « Allez téléphoner de suite à la Supérieure de l'Hôtel-Dieu et dites-lui d'avertir les Chanoines de s'en retourner à l'Évêché ; ils n'ont pas besoin d'aller à Madawaska, j'ai en mains tous les Documents nécessaires pour décider une affaire de cette importance. Que la Supérieure m'envoie demain à 9 hrs, ma Sœur Pagé et une autre Sœur » .

Et le lendemain, sœur Pagé et l'assistante, sœur Trudeau « *qui n'était pas en faveur de notre établissement à Saint-Basile* » se rendent voir monseigneur Bourget qui s'entretient longuement avec ses deux visiteuses et conclut par ces mots : « *Mes Sœurs que votre Chapitre décide ce qu'il voudra ; pour moi, si vous décidez d'abandonner la fondation, je m'en lave les mains ; autant, je me suis opposé à ce qu'elle soit acceptée, autant je le suis à ce qu'elle soit anéantie.* » L'assemblée communautaire, convoquée pour « *délibérer cette grave et si importante question* », décide « *que si les Sœurs qui étaient à Saint-*

Basile se sentaient le courage et la générosité de continuer leur œuvre d'abnégation et de dévouement, qu'elles abandonnaient tout à la Divine Providence ! » La communauté de Montréal continuerait à les supporter jusqu'au mois de mai 1878 ; après cette date, la maison du Madawaska devra assurer sa propre subsistance.

« C'est ainsi, écrit sœur Maillet, que se terminèrent tous les débats au sujet de notre fondation. » De son côté, l'annaliste déclare : *« L'année 1876 si féconde en événements et en douleur s'achève paisiblement... la Divine Providence semblait vouloir leur faire oublier les nuages qui venaient de s'éclipser. »*

En fait, l'intervention de sœur Maillet contribue à sauver l'Hôtel-Dieu. Monseigneur Bourget fait publier sa lettre dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en y joignant une introduction personnelle pour solliciter les « Associés » de

porter secours à d'infortunés catholiques qui en ont grand besoin. Ces catholiques sont de braves Acadiens dont la foi est proverbiale... Nous invitons tous ceux à qui Dieu inspirera le désir de porter secours à l'Hôpital de Madawaska, de vouloir bien déposer leurs dons et offrandes entre les mains du Chanoine Édouard Moreau.

Un fonds de secours est donc institué en faveur de la maison de Saint-Basile ; la protection et la collaboration de nombreuses personnes influentes assurent sa survie. Par contre, sans la contribution de ceux et celles qui ont travaillé dans l'ombre et l'humilité, l'Hôtel-Dieu n'aurait pas réussi à surmonter les grandes difficultés des premières années. Les Hospitalières de Saint-Joseph venues de la communauté mère de Montréal méritent une mention spéciale. Puisqu'il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de

tracer une biographie de chacune des sœurs nommées à la mission de Saint-Basile, nous nous limitons à présenter en annexe³⁷ une liste des noms des sœurs, avec la date de leur arrivée au Madawaska, de leur départ ou de leur décès.

³⁷ Cf. annexe 2

CHAPITRE 2

En avant donc !

(1876-1898)

Au plus fort de la tempête qui a secoué la fondation naissante du couvent des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph à Saint-Basile, sœur Marie Pagé n'a cessé de soutenir le courage et la confiance de ses compagnes du Madawaska par ses cris du cœur : « *Madawaska fera son chemin et ne tombera pas... En avant donc... En avant toujours !* »

Ce leitmotiv relève le courage et la confiance de mère Quesnel et de ses compagnes qui, de plus, s'aperçoivent que les arguments présentés par sœur Maillet à monseigneur Bourget pour sauver la maison naissante étaient fondés. Dès la fin de 1876, la situation s'améliore sensiblement. L'espérance de ne plus être privées « *du Saint Sacrifice de la messe et de la Sainte Communion* » est exaucée par

l'arrivée du Rév. Père Barry le 7 octobre 1876 et celle de son vicaire le Rév. L.-N. Dugal le 27 octobre 1876 achevèrent de calmer les esprits et dissipèrent tous les doutes. Tous deux, dignes, pieux, faisaient présager qu'ils seraient l'appui, la lumière et la force de notre maison dans l'avenir¹.

¹ ANHD, p. 131. Sauf indication contraire, les citations de ce chapitre sont extraites des annales de l'Hôtel-Dieu, Saint-Basile, N.-B.

Un autre problème, la trop grande dépendance de la communauté de Montréal vu « *la difficulté de nous procurer des sujets* », s'estompe. De 1876 à 1880, huit jeunes filles font profession religieuse à Saint-Basile. La survie du couvent est ainsi plus assurée et les relations avec la population, plus ouvertes. La réalisation d'un vœu de sœur Maillet en est facilitée ; en mars 1879, la communauté décide qu'à l'avenir les externes seront admises gratuitement à l'académie.

Enfin, la question de la pauvreté du lieu et la difficulté pour la communauté de « *se soutenir seule* » est sérieuse. Or, à la fin de la décennie une nette amélioration des moyens de transport facilite la reprise économique qui s'amorce. En 1878, le *New Brunswick Railway* traverse le Madawaska jusqu'à Edmundston; dix ans plus tard, le *Témiscouata* parcourt le trajet jusqu'à Rivière-du-Loup. Dorénavant, il sera plus facile de voyager et de vendre à l'extérieur les produits agricoles et forestiers. « *L'unique espérance se porte sur les chemins de fer dans un temps à venir qui n'amélioreront notre condition qu'en diminuant les frais de transport* », avait déclaré sans grande conviction l'abbé Cordier en 1876 ; le « temps à venir » est arrivé plus tôt qu'il ne l'avait prévu. De bons résultats sont tangibles au couvent.

Les bazars deviennent une source appréciable de revenus. Avec l'autorisation de monseigneur Rogers, les sœurs en organisent un en 1878, même si elles doutent du succès. Elles ont la surprise d'avoir la visite des « *Protestants qui achètent pour \$35 et donnent \$10 pour les rafraîchissements* » ; la séance rapporte 10 \$ en argent. La tenue de bazars annuels au profit des œuvres du couvent devient une tradition qui durera jusque dans les

années 1930. De l'extérieur du Madawaska arrivent aussi des dons. L'invitation lancée par monseigneur Bourget aux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi* rapporte, en 1878, « *la somme de \$100 en faveur des pauvres de l'Hôtel-Dieu de Madawaska* » ; le nombre de bienfaiteurs augmente graduellement et la moindre aumône est reçue comme une « *petite Providence* ».

Même la ferme devient une bonne source de revenus. Dans un rapport préparé en juin 1877, la dépositaire et assistante, sœur Catherine Guérin, présente des détails sur divers aspects : bétail, équipement, bâtisses, semences, superficie des terres cultivées et de celles « *en bois debout* », « *300 érables entaillés* » et jardin avec de « *beaux carrés et platebande* » entretenu par sœur Rachel.

Les portes ouvertes

(1876-1880)

Après leur arrivée au Madawaska en 1873, les Hospitalières exercent pendant quelques années l'hospitalité dans des locaux de fortune où seul un petit nombre de personnes peuvent être admises. Or, après la crise de 1876, il n'est plus question de fermer les portes de la maison, mais de les ouvrir à ceux qui ont besoin de soins, d'aide et de réconfort.

La construction d'un hôpital devient le grand projet à réaliser au « *coût approximatif de \$4000* ».

Ce n'était pas chose facile, elles étaient si pauvres. Il est vrai que la Mère Bonneau écrivait le 13 avril (1876) que la Communauté avait \$700.00 à la banque provenant des dons faits par nos sœurs de France, les quêtes

et les pieuses industries de la si dévouée Mère Pagé et par plusieurs autres personnes charitables.

Or, il est difficile d'entreprendre la construction avec une somme si minime. Un plan est cependant préparé pour l'érection d'une

aile attenante à la bâtisse et en ligne droite avec celle-ci ; on y comptait une pharmacie, deux petites chambres pour les particuliers, deux salles de malades pouvant contenir chacune six grands lits ; le noviciat et ses dépendances et un grand dortoir outre les greniers pour la procure et la pharmacie.

Comme toujours, les sœurs prient saint Joseph de leur suggérer les moyens à prendre pour la réussite de cette entreprise. Or, un soir qu'elle ne peut dormir, sœur Maillet conçoit l'idée d'une association en l'honneur de saint Joseph,

laquelle consistait à faire dire une messe et à offrir une communion générale, chaque année à perpétuité, pour toutes les personnes qui donneraient une aumône de 25¢ pour l'hôpital. Cette messe et cette communion devant être offertes le dernier mercredi de mars. Les noms des associés seraient inscrits dans un cœur doré suspendu au cou de saint Joseph.

La communauté accepte cette proposition « *comme une inspiration du ciel et s'empresse de la faire connaître à tous les amis de la maison* ». Plus de 30 lettres sont expédiées à cet effet, et chacun des mercredis suivants apporte une réponse favorable. L'Association de Saint-Joseph se propage rapidement et rapporte plus de 600 \$ pour la construction de l'hôpital. Afin de susciter la confiance en leur saint patron, les sœurs placent sur le site du futur édifice une vieille statue de ce grand Saint qui reçoit

« *l'ordre de conduire les travaux et les mener à bonne fin. La pluie, la neige, la grêle, tous les contretemps des saisons ne lui gagnèrent pas de rentrer sous le toit et saint Joseph dut rester dehors jusqu'à ce que la bâtisse fut levée et couverte* ». Et, au mois de mai 1877, le solage de l'hôpital est commencé. « *Toutes les sœurs voulurent y mettre la main. La Sr Guérin le fit presque en entier avec les hommes malgré la fatigue et le mauvais temps. Mère Quesnel y travailla même un peu.* » Les travaux avancent bien grâce à saint Joseph qui « *mit la charité dans le cœur de nos bons voisins et plus de 126 journées furent données gratuitement par les gens de Saint-Basile et de Saint-David pour avancer les travaux* ». La bâtisse est levée le 4 juillet avec la généreuse collaboration des habitants, affirme mère Quesnel : « *Aujourd'hui même nous avons levé notre hôpital. Il y avait une cinquantaine d'hommes, dont une partie de St-David et les autres de St-Basile. Nous sommes vraiment satisfaites de voir les gens venir avec zèle, nous donner des journées gratis*². »

À l'automne de l'année 1877, l'extérieur de l'hôpital est à peu près fini. C'est un édifice de 70 sur 30 pieds, à deux étages dont l'un excessivement bas, avec des mansardes sous les combles. Cependant, même si saint Joseph s'acquitte bien de sa mission et que les habitants se dévouent de façon admirable, les ressources financières demeurent limitées. Les sœurs constatent que pour poursuivre le projet de l'hôpital, elles devront faire des emprunts ou demander encore de l'aide de la communauté mère. Or, ces deux portes leur étant fermées, elles n'ont d'autre choix que de suspendre les travaux pour une période indé-

² Lettre à Mgr Rogers, 4 juillet 1877, AHD.

terminée. Pendant ce laps de temps, saint Joseph ne peut pas se reposer.

Si chaque année, le mois de mars était ardemment désiré, cette année 1878, il était attendu plus vivement. Il tardait à nos Mères de faire les pieux exercices en l'honneur de St-Joseph, afin d'obtenir des secours pour les travaux de l'hôpital. Le dimanche gras, 3 mars, le St-Sacrement fut exposé toute la journée. De pieuses supplications furent adressées au Dieu de l'Eucharistie par l'entremise de St-Joseph.

Les revenus et les dons ne remplissent pas vite les coffres de la communauté. D'autres travaux, encore plus urgents et qui seront d'ailleurs exigés pour le bon fonctionnement du futur hôpital, s'imposent. Depuis les débuts de la fondation,

les lessives durant la belle saison se sont faites à la belle étoile près d'un puits où une petite cabane de 6 pieds carrés fut le seul abri contre les rayons du soleil ou les incommodités de la pluie. Pendant l'hiver, la cuisine servait à faire ces ouvrages. Que d'ennuis pour les lavendières et pour les cuisinières aussi.

En 1878, sous l'œil vigilant de la dépositaire, sœur Guérin, « qui bâcha et piocha elle-même avec les ouvriers, on parvint à force de peines et de fatigues à construire la buanderie et le four et à introduire l'eau à la buanderie et à la cuisine ». Ces améliorations épuisent bientôt les ressources. On cherche des bienfaiteurs et les rentrées de dons sont notées avec grand soin. La communauté décide de demander du secours à leurs compagnes de Laval en France de qui elles reçoivent 400 \$. Puis, le bazar de juillet 1879 est



Bazar vers 1880.

béni par la Providence qui permit que les Messieurs de la Compagnie du chemin de fer vinsent visiter l'établissement. Quoique protestants pour la plupart, ils montrèrent beaucoup de sympathie. Ils se rendirent à la salle de bazar tenu dans une aile de l'hôpital et furent très généreux. Mr Gibson, un des premiers donna \$10.00. Les autres Messieurs achetèrent différents objets pour la valeur de \$30.00. Après avoir visité l'hôpital qui n'était encore que latté, Mr Gibson promit de donner de la chaux pour le crépi. C'était un mercredi. Le 23 du même mois, les chars apportaient 25 barriques de chaux.

Ces aumônes et les revenus bien modestes du bazar sont investis dans l'aménagement de trois appartements pour les sœurs et deux petites salles pour les pauvres malades. Cette rénovation permet d'accepter cinq ou six malades et en cas de grande nécessité, d'autres « *sur des petits lits dans le corridor* ». Ce n'est pas l'idéal, mais l'espoir que l'hôpital sera un jour terminé donne le

courage de se préparer à y donner les meilleurs soins possibles. Ainsi, à l'automne 1879 (du 21 septembre au 12 novembre) sœur Maillet se rend à Montréal pour apprendre à poser des dentiers et pour se perfectionner à l'école d'un dentiste que « *nos sœurs avaient en ce moment pour leur enseigner* ». Elle acquiert également des connaissances et de l'expérience qui lui seront très utiles dans le travail qui l'attend à Saint-Basile.

Dès les premières années de la fondation, différentes catégories de personnes désirent être reçues à l'Hôtel-Dieu. Certaines le perçoivent comme un lieu propice au repos, au recueillement, à la tranquillité ; d'autres cherchent un refuge qui leur aidera à surmonter leurs peines, leurs malheurs ou à vivre avec leurs handicaps. Par ailleurs, ces gens qui demandent leur admission s'attendent à recevoir un minimum de confort et de sécurité.

« *Nos Mères possédaient à un haut degré l'art de concilier les intérêts de la jeune maison avec la charité envers les malheureux* », affirme l'annaliste. En acceptant des « donations » de ceux qui veulent se retirer au couvent, l'œuvre des rentiers se développe rapidement. Des personnes sont prêtes à donner leurs biens pour pouvoir se retirer à l'Hôtel-Dieu comme l'a fait le couple Urbain Martin en 1874. Certains sont acceptés en échange des services qu'ils pourront rendre dans l'établissement.

En 1877, un « *vieillard de 62 ans* » demande à se donner. « *Tous ceux et celles qui parlèrent de cet homme le représentaient comme intraitable et ce qui pis est, comme un chrétien négligent. En vue de son âme nos Mères acceptèrent sa donation* », une terre de cinq arpents de large sur 40 de long en la paroisse de Grand'Isle au Maine ; immédiatement après l'acte de donation, cette terre est

vendue 900 \$ payable en neuf versements. L'auteure des annales ajoute : « *Le Père Vital, comme tout le monde l'appelait ici, fut heureux au couvent et fit toujours ses devoirs religieux.* »

En mars 1878, un grand malade supplie les sœurs de le garder s'il revenait à la santé. Il avait plus d'un trait de ressemblance avec le père Vital et « *par cela même reçut le même charitable accueil* » en échange d'une terre de deux arpents de large sur 25 de long que la communauté laissa « *pour l'hôpital comme commencement des biens des pauvres* ». « *Monsieur X n'a donné aucun sujet de peine à l'Hôtel-Dieu, il a fait ses devoirs religieux et a rendu de bons services dans les travaux des champs.* »

Une dame Dosithé Martin « *voulait se donner à l'Hôtel-Dieu pour faire son salut et demeurer avec les sœurs* ». Elle est acceptée comme portière et elle « *donna 2 bœufs, 2 moutons, 1 rouet et son lit* ».

Au mois de mai 1878, les sœurs acceptent la donation de « *Mr Placide Thériault et son épouse, honnêtes et riches cultivateurs résidant en la paroisse St-Basile, à quatre milles seulement de l'église* ». Il « *se faisait vieux* », allant bientôt entrer dans sa soixantième année, et craignait ne pouvoir réaliser le rêve de sa jeunesse : « *Être Monsieur à la fin de ses jours.* » Madame Thériault, beaucoup plus jeune que son époux, « *l'engageait à se donner au Couvent, le persuadant qu'il y trouverait là plus de garanties et de meilleures conditions que dans le monde* ». Par l'acte signé devant le magistrat,

Mr et Mme Thériault donnèrent à l'Hôtel-Dieu tous leurs patrimoines évalués à \$1800.00 de plus une somme de \$800.00 qui fut placée à intérêt. On se hâta de réparer

le logement commencé sous peu pour les rentiers, et dans le cours de juin ils vinrent en prendre possession.

En décembre 1878, un couple d'Américains, *insistent pour qu'on les garde donnant pour raison qu'ils voulaient demeurer auprès de l'Église. Monsieur a une jambe coupée et madame est malade. Cette infirmité jointe à sa pauvreté et à l'état maladif de sa femme, toucha nos Mères et elles les essayèrent. Ils avaient un peu d'argent qu'ils nous prêtèrent à intérêt. Mr X fut placé avec les serviteurs et sa femme fut soignée à l'hôpital. Au bout de quelques mois, madame étant mieux, ils furent logés dans une des maisons à louer. Malgré toute la bonne volonté de nos Mères pour leur rendre service, il fallut songer à les congédier en 1882.*

Un homme de Saint-Basile, monsieur Olivier Souci vient, en septembre 1879, se faire soigner à l'hôpital ; aussitôt rétabli, il demande de rester à l'Hôtel-Dieu.

Sa bonté, sa piété, ses souffrances plaidèrent en sa faveur et elles ne purent le refuser. Il donna une terre de 4 arpents de large sur 25 de longueur, une maison et un cheval, le tout valant \$400.00. Il avait trois petits enfants : Célestin qui devait rester au Couvent jusqu'à seize ans pour commencer un apprentissage ; Pélagie³ que nos Mères consentirent à élever et à placer convenablement et Christie qui mourut peu après (de la diphtérie). Monsieur Souci nous a rendu de bons services et ses longues prières jointes à son travail ont attiré des bénédictions sur la maison.

Même si l'Hôtel-Dieu n'est pas encore un hospice pour les handicapés et les personnes âgées non autonomes, les sœurs ne peuvent pas toujours leur refuser

³ Pélagie Souci est à l'orphelinat depuis le 1^{er} mars 1874.

l'hospitalité. Édith X, hospitalisée en 1876 pour les fièvres thyphoïdes, retourne chez elle après sa guérison malgré son grand désir de demeurer au couvent. Mais Edith « *quitta furtivement la maison paternelle et arriva au Couvent un beau matin* ». Son père supplie les sœurs de la garder parce que chez elle, « *elle devenait furieuse cherchant à s'ôter la vie et voulait toujours désertier, tandis qu'ici elle était calme et essayait de se rendre utile. Cette fois encore la charité l'emporta sur la prudence et Edith eut sa place dans la maison du bon Dieu* ».

Les portes de la « *maison du bon Dieu* » s'ouvrent également aux enfants dans le besoin. En cela, les sœurs se conforment à l'article un du premier chapitre des *Constitutions* données, en 1643, par Jérôme Le Royer de la Dauversière aux Filles de Saint-Joseph :

Les Filles de Saint-Joseph seront personnes entièrement consacrées à Dieu pour le servir saintement dans l'exercice de la vie spirituelle et dans la pratique de la parfaite charité envers le prochain, et spécialement dédiées au service de Jésus-Christ en la personne des pauvres qui sont ses membres.

Au début de la congrégation, le contexte social a voulu que les Filles de Saint-Joseph soient « hospitalières » au service d'une catégorie de pauvres, les malades qui ne pouvaient se payer des soins à domicile. Ainsi en fut-il dans les Hôtels-Dieu de La Flèche (1636), Baugé et Laval (1650). Toutefois, le souci constant de « *servir Jésus-Christ en la personne du pauvre* » a amené Jérôme Le Royer à élargir le champ d'apostolat des Filles de Saint-Joseph. Dès 1651, Marie de la Ferre et ses trois compagnes, fondatrices de l'Hôtel-Dieu de Moulins « *furent chargées de recevoir un certain nombre d'enfants orphelins, nés en légitime*

*mariage, pour être élevés depuis trois ans jusqu'à douze, les filles orphelines de la ville devant être préférées aux étrangères*⁴ ». Par la suite, en réponse à des appels pressants, plusieurs Hôtels-Dieu de Saint-Joseph, dont celui de Montréal, ouvrent leurs portes aux orphelins. On fera de même au Madawaska.

En janvier 1874, Lizzie Fournier, petite orpheline au couvent depuis l'automne précédent, est placée parmi les élèves pensionnaires. Deux autres fillettes viennent bientôt la rejoindre : le 1^{er} mars, Pélagie Soucy, âgée de huit ans, fille d'Olivier de Saint-Basile ; et en avril Marie Sirois, 10 ans, petite-fille de monsieur et madame Urbain Martin. Puisqu'il n'y a pas de pensionnat pour les garçons, il est plus difficile pour les sœurs d'accepter les petits orphelins. Cependant, de septembre 1876 à mars 1884, elles en accueillent trois : Joseph Michaud, 10 ans, Denis Pelletier, 13 ans et Willie Marquis, 11 ans. Ces enfants sont « *entretenus par la communauté, étudient un peu et travaillent selon leurs forces*⁵ ». D'autres sont confiés à la communauté mère de Montréal où ils ont la possibilité de poursuivre leurs études; le premier est Félix Sirois, frère de Marie, qui ira à la classe chez les Jésuites. En décembre 1876, monsieur Prudent Toussaint entre au service des sœurs « *à titre d'homme de confiance moyennant son entretien et celui de ses deux petits enfants* » ; Christie, une fillette de quatre ans, est admise au pensionnat et la « *si bonne communauté de Montréal se chargea de garder jusqu'à sa douzième année* » le petit garçon de huit ans.

⁴ Guy-Marie Oury, *Positio Marie de la Ferre*, 1993, p. 290.

⁵ *Registre de l'orphelinat*, p. 52, AHD.

L'enracinement des œuvres

(1880-1898)

Afin de pourvoir aux nombreux besoins de la région, il faut bâtir, rénover et réaménager. La transformation du modeste Hôtel-Dieu est remarquable au cours des deux dernières décennies du XIX^e siècle. Le regard scrutateur que l'on jette sur cette période provoque l'étonnement et suscite des interrogations. Comment des femmes encore jeunes, sans expérience et compétence reconnue ont-elles pu doter la région d'institutions éducationnelles et hospitalières dont elle avait été privée jusqu'alors ? À une époque où le monde des affaires est réservé aux hommes, comment les Hospitalières de Saint-Joseph ont-elles pu devenir des chefs d'entreprise, des bâtisseuses et des administratrices ?

Comme toujours, saint Joseph fait sa part, tous le reconnaissent. En 1881, on lui rend un hommage tout spécial en lui dédiant une petite chapelle dans le jardin, où est célébrée une première messe le 21 juin.

L'idée première de cette chapelle du jardin, lieu de pèlerinage, de tant de prières et de supplications, objet de notre vénération est due aux délassements d'un écolier. Le jeune Ernest Gagné, frère de Sœur Gagné, était en promenade à St-Basile et avait passé agréablement une partie de sa visite, à construire un berceau (kiosque) sur la terrasse en avant du Monastère.

Déjà mère Maillet lui avait permis d'en faire un, un peu plus grand au jardin et dans le même genre, où les sœurs pourraient aller prendre leur récréation du dimanche, quand « elle pensa de bâtir plutôt une petite chapelle à Saint-

Joseph où nous pourrions aller faire des promenades, des processions ». Elle demande donc aux sœurs

la permission de la faire faire par Messieurs Olivier Toussaint, Abraham Dufour, Olivier Soucie et Elzéar Bois. Ils bâtirent ce sanctuaire, sans qu'il en coûtât autre chose à la communauté qu'un peu de grains avec lequel nous achetâmes de la planche et du bardeau. Mr Toussaint fit deux chassis gratuitement, les deux autres étaient des chassis des bâtiments... L'autel est le même qu'il y avait ici dans le sanctuaire quand les fondatrices sont arrivées et qui était à l'usage des Sœurs de la Charité.

Élue supérieure le 3 septembre 1880, mère Maillet a en mémoire les dernières paroles de mère Louise-Virginie Davignon : « *Ne regrettez jamais d'être venues au Madawaska...* » et elle est bien déterminée à rester dans son pays d'adoption. Cependant, les premiers mois de son administration sont particulièrement difficiles. Des épidémies de diphtérie, de fièvre scarlatine et de rougeole sévissent dans la région ; il y a des malades partout à l'hôpital, au pensionnat et au cloître. La supérieure tombe malade elle-même, gravement atteinte de la diphtérie ; après des semaines d'angoisse, elle est guérie « *grâce à la protection du Sacré-Cœur... le Soleil de sa vie, son refuge habituel* ».

Aussitôt remise de la diphtérie, mère Maillet et ses sœurs évaluent les besoins du milieu et se rendent à l'évidence que l'Hôtel-Dieu est trop petit pour accueillir tous ceux qui se présentent. Malgré leurs limites en ressources humaines et matérielles, elles ne peuvent faire la sourde oreille aux appels des malades, des enfants et des gens en détresse. Un des premiers objectifs est de rendre l'hôpital plus fonctionnel, le séjour des malades plus agréable et plus sanitaire. Il est temps de finir l'intérieur du petit hôpital érigé en 1877. Mère Maillet



Hôtel-Dieu (1877 – 1889).

fait faire une cloison séparant la salle Saint-Joseph en deux, de manière à recevoir les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Le 23 janvier 1881, trois couchettes avaient été placées en chacune des salles ; des rideaux bleus avaient été faits, des petites tables, des serviettes, etc. garnissaient les salles. Tout avait été disposé : hospitalières, semainières, etc, pour faire le service trois fois par jour, comme à la Maison Mère, quoique en petit. Les jeunes sœurs aussi bien que les pauvres malades étaient émerveillés et ravis de tout cela et dès cette époque, la Mère eut la consolation de voir les pauvres soignés à temps et pourvus de tout selon nos moyens. Deux mois plus tard, il y avait sept malades dans les salles, deux dans les chambres privées.

L'installation d'un monte-charge fabriqué par Louis Clavet en 1883 facilite le service des malades. Cinq ans plus tard, « *notre Père Dugal pose le téléphone et toute la semaine se donne une peine incroyable pour arranger les timbres (sonnettes)* ⁶ ».

Le docteur Félix-Xavier Bernier est alors le seul à admettre des patients au petit hôpital. D'autres médecins viennent toutefois pour consultation ou pour l'assister lors des opérations. Ainsi, le 15 mai 1883, les docteurs Florent Fournier, d'Edmundston, et Thomas H. Pelletier, de Van Buren au Maine, sont demandés pour aider à deux chirurgies, mais « *tout est fini quand le docteur Pelletier arrive* ». Au printemps de 1884, Félix Sirois, le protégé des sœurs, reçoit son diplôme en médecine et ouvre un bureau à Saint-Basile ; il n'hospitalise toutefois pas de malades avant le mois d'avril 1889.

L'hôpital est à peine achevé que mère Maillet a un autre projet en vue. Elle écrit :

Depuis les premières années de notre fondation, j'étais constamment poursuivie par la pensée que si nous prenions des orphelins, notre fondation réussirait et prendrait son essor. Mais Dieu seul fut le confident de mes désirs. Après mon élection en 1880, ce projet devint encore plus véhément. J'en parlais un peu à nos Sœurs et quelques-unes entraient dans mes vues ⁷.

Les paroissiens entrent aussi dans ses vues. Le 27 juin 1881, 30 femmes de la paroisse viennent filer en corvée. En juin 1884, monseigneur Rogers de passage à Saint-

⁶ Chroniques de l'Hôtel-Dieu (CHD), 13 août 1888.

⁷ Sœur Maillet, *Notes et souvenirs*, AHD.

Basile « *permet avec bonté de travailler à la fondation d'un orphelinat comme à l'œuvre qu'il a le plus à cœur*⁸ ». Et, dans la traditionnelle lettre circulaire d'automne aux maisons de l'Institut, la communauté de Saint-Basile exprime son « *ardent désir d'agrandir afin de nous dévouer à l'œuvre des orphelins... surtout depuis qu'on nous fait tant de demande en faveur de ces petits déshérités du bonheur*⁹ ». L'autorisation de commencer cette nouvelle œuvre étant accordée, les sœurs prennent la décision de construire un édifice et mère Maillet se met à la recherche d'un architecte. Le « *Rév. Mr Joseph Martin en pension ici* » trouve une liste de noms dans un journal et décide d'écrire à un « *Mr Berlinguet et de lui demander de faire des plans par charité... Touchée des misères que nous endurions et du froid, etc. etc., madame Berlinguet se mit à pleurer et dit à son époux qu'elle appelait 'Son père' : Ah ! Fais cette charité et donne la réponse immédiatement*¹⁰.

Et une réponse favorable parvient le 31 décembre 1884. Sœur Maillet raconte comment, en discutant du projet de construction avec monseigneur Rogers et monsieur Berlinguet, l'idée lui vient de construire en briques fabriquées sur place puisque

la brique achetée de Fredericton ou de Rivière-du-Loup coûterait trop cher. Tout-à-coup, je me rappelai que, en 1875, deux Canadiens étant passés ici virent labourer nos serviteurs, en avant du Couvent ; ils descendirent de voiture, prirent de la terre glaise et dirent : 'Cette terre ferait de la bonne brique ; ces Sœurs ne savent pas le trésor qu'elles ont ici'.

⁸ CHD, 25 juin 1884.

⁹ Lettre aux maisons de la congrégation, 4 septembre 1884, AHD.

¹⁰ Sr Maillet, *Notes et souvenirs*.



Xavier Martin,
« homme de confiance »
(1881 – 1890).

Monseigneur et monsieur Berlinguet veulent voir ce trésor caché, et

un de nos hommes, Xavier Martin, fit faire une boîte par carreaux et nous avons mis de la terre puis du sable de différentes sortes ; Mr Berlinguet se chargea de faire analyser le tout par Mgr Laflamme, Recteur de l'Université Laval, lequel nous fit répondre que la terre était de la première qualité ainsi que le sable.

Et une briqueterie est installée sur le terrain du couvent, près de la rivière. À la fin de juin 1885, monsieur Augure Bernier, père du docteur Bernier, arrive pour diriger les travaux.

Croyant pouvoir faire de la brique pendant plusieurs années, nous avons bâti une "shède" de cent pieds de longueur sur 50 pieds dont une partie pour faire les fourneaux, et l'autre pour tout ce qu'il fallait pour fabriquer la brique. Pour mieux réussir dans cette entreprise, une petite statue de St Joseph avait été enterrée là où devaient être les fournaises et, ce Bon Père nous a protégées

*visiblement. Au milieu de la Shède, nous avons placé un Sacré-Cœur peint sur une toile et un pavillon de chaque côté*¹¹.

Or, il faut compter avec la température pas toujours clémente. La confiance dans le succès est mise à dure épreuve durant l'été :

*Il pleut depuis plusieurs jours et les traverses sont impossibles à cause qu'il manque des ponts tant que parce que l'eau est trop haute... N. Rév. P. Dugal a dit à quelques personnes que le bon Dieu veut par là nous montrer qu'il n'avait pas besoin de nous pour bâtir l'Orphelinat, que cette œuvre était son œuvre et qu'il saurait bien créer des ressources pour la conduire à bonne fin*¹².

Le temps passe, la pluie continue, les travaux n'avancent guère et « *plusieurs hommes sont engagés à \$1.50 ou \$1.00 par jour*¹³ ». À la mi-juillet, le creusement commence enfin : « *Trente-sept hommes de St-David sont venus creuser aujourd'hui. Ils avaient leurs chevaux, leurs pelles et leurs piques. Le soir, comme la traverse est difficile, ils ont traversé jusqu'à 10h. Le Rév. Mr Bernard a traversé le dernier*¹⁴. »

La bénédiction de la première pierre de l'orphelinat a lieu le 20 août 1885. La cérémonie est décrite dans les chroniques de l'Hôtel-Dieu :

Notre chapelle étant trop petite, la grand'messe a lieu à l'église paroissiale à 10hr ½ et le Rév. Mr C. Tanguay d'Ottawa fit le sermon de circonstance. À l'issue de la messe, vers 1hr p.m., la procession sortit de l'église et se

¹¹ Ibid.

¹² CHD, 30 juin 1885.

¹³ CHD, 10 juillet 1885.

¹⁴ CHD, 15 juillet 1885.

rendit jusqu'à notre emplacement. Nos élèves ouvraient la procession. Elles étaient vêtues de blanc et portaient leurs bannières ; puis venaient les Enfants de Marie de la Paroisse, le peuple, les enfants de chœur précédés de la Croix, les acolytes et les Clergé. S.G. Mgr Rogers, Mgr McIntyre (évêque de Charlottetown), Mgr Sears, camérier Secret de Sa Sainteté et Préfet Apostolique de Terre-Neuve Ouest, N. Rév. Père Dugal, les Révds Mrs. Cyp. Tanguay, J. Pelletier, E. Bernard, J.B. Richer, J.O. Leary, L.A. Launier, J. Martin, L.C. D'Amours, O.E. Mathieu, L.O. Tremblay, F.X. Burque et J. Levasseur...

Après les cérémonies d'usage, Mgr McIntyre monta sur la pierre bénite et adressa quelques mots en français et en anglais à la foule. Près de 600 personnes y assistaient. Un petit autel provisoire avait été dressé et dans une niche, le petit Jésus était debout ayant à ses pieds un panier pour recevoir les offrandes. À 3 hres eut lieu la séance chez nos élèves...

Les préparatifs pour l'érection de cette aile de 100 sur 50 pieds se poursuivent. À la fin du mois d'août, tout est prêt pour faire le solage, mais les experts ne sont pas faciles à trouver et il faut les payer. Un maçon demande « \$2.50 par jour, l'autre \$1.00 ». Le forgeron, un monsieur Bessette, accepte 2,50 \$ par jour après négociations ¹⁵. Sœur Maillet donne des détails sur la construction du rez-de-chaussée :

Mr Berlinguet voulait que les murs de l'étage du Rez-de-Chaussée soient en pierre, et nous n'en n'avions pas. J'engageai un vieillard qui me fut recommandé pour bien connaître les endroits où il y avait des cailloux et autres pierres communes. Aidé de plusieurs hommes, il a pu

¹⁵ CHD, 30 août 1885.

*trouver pour la façade et le bout de la bâtisse des pierres qui ont pu être taillées. La partie d'en arrière les pierres n'ont pas été taillées. Mr Berlinguet m'expliqua comment faire poser la pierre... Les murs de la façade du Rez-de-Chaussée, c'est presque tout du beau granit... Les experts nous ont dit que nous avons été chanceuses. Nous avons engagé 2 tailleurs de pierre de la Rivière-du-Loup, très respectables et très capables. Ils s'acquittèrent très bien de leur travail, en prenant en tout nos intérêts... Des paroissiens de St-Basile et de St-David nous aidèrent pour charroyer de la pierre et des roches communes pour remplir les vides*¹⁶.

Entre les mois d'août et octobre 1885, on réussit à cuire 75 000 briques. L'année suivante, selon sœur Maillet « 325 000 briques communes évaluées à \$4.50 le mille sont faites » entre le 28 mars et le 30 août.

Par contre, des orphelins ne peuvent attendre que la bâtisse soit complétée pour être reçus au couvent. En juillet 1885, Joseph Grondin, un petit garçon de cinq ans, est amené à l'Hôtel-Dieu ; l'enfant est placé à la salle Saint-Joseph mais, en septembre, il ira à l'école car « *les classes se feront selon la loi et nous prendrons des petits garçons*¹⁷ ». Le début de l'orphelinat est, en effet, lié à deux décisions importantes prises en 1885 : l'Académie du Mont-Sainte-Famille renonce à son statut d'école privée, non soumise aux lois scolaires de la province, pour devenir une école publique où seront admis des garçons, orphelins, pensionnaires et externes.

Quelques faits de l'année 1884 avaient signifié aux sœurs que le temps était au changement. En avril, Marie

¹⁶ Sr Maillet, *Notes et souvenirs*.

¹⁷ CHD, 6 juillet 1885.

Trudel de Sainte-Luce (Frenchville), institutrice licenciée de troisième classe, entre au noviciat ; au mois d'octobre, « *le Rév. Mr (Joseph) Martin commence à faire une classe privée à Eddie Bois et à Joseph Verrette* » ouvrant ainsi la porte à l'enseignement des garçons ; puis, en décembre, l'inspecteur des écoles propose aux sœurs d'accepter le ' *Bill des Écoles* ' sans tarder puisqu'il est question que le gouvernement établisse « *une école à Edmundston où jeunes filles et jeunes gens pourraient, sans aller à Fredericton, se procurer un diplôme annuel* ». Et, autre signe des temps, les sœurs sont prêtes à accepter la proposition :

*Opération de l'Esprit Saint... Jusqu'à ce jour, la plupart des Sœurs y étaient opposées. Aujourd'hui, toutes voient un bien immense à faire et sont prêtes à tous les sacrifices pour attirer les enfants au Couvent. Nous commencerons dans quelques jours à faire la classe aux petits garçons*¹⁸.

Cependant, avant de prendre la décision finale, les sœurs de Saint-Basile demandent conseil à leurs compagnes de Tracadie et de Chatham. Dans sa réponse, sœur St-Jean-de-Goto (Amanda Viger), supérieure de la maison de Tracadie, présente le pour et le contre du régime scolaire provincial :

Je vous dirai que c'est très avantageux d'être sous la loi, le revenu est bon ; mais il faut se conformer en tout à la loi ; en vous procurant un manuel vous verrez tout cela. Il faut prendre tous leurs livres, suivre leurs méthodes qui paraissent étranges d'abord, mais qui sont bien bonnes. Tout est en anglais, le français passe en sus ; pour à présent il n'y a que des livres de lecture pour les

¹⁸ CHD, 1^{er} décembre 1884.

*commençants, puis une grammaire française, tout le reste est en anglais*¹⁹.

Après réflexions et consultations, la communauté se sent prête à faire un essai : « *Ma sœur Hart a reçu sa licence légale pour deux termes, ma sœur Trudel a la sienne pour la vie. C'est dans le but de faire plus de bien aux enfants que nous allons faire un essai de l'École selon le Bill*²⁰. »

Le grand tournant est pris le 3 août 1885 : « *Nous commençons aujourd'hui la classe selon la Loi. Nous aurons probablement plusieurs petits garçons.* » Sœur Marie Trudel prend la direction de l'école ouverte aux filles et garçons, externes et pensionnaires. De rares notes glissées ici et là dans les chroniques et la correspondance donnent quelques informations, telle celle du 8 octobre 1885 : « *Nous avons 16 orphelines, l'une d'elle a deux ans, et 15 pensionnaires ; 75 à 78 élèves aux classes.* » En novembre suivant, à l'occasion d'une séance, « *N.R. Père avait fait faire des tartes à la confiture pour en donner un morceau à chaque enfant. Ils étaient 96 élèves en tout* ».

Tout ce monde qui fréquente l'Hôtel-Dieu a besoin d'espace. Les orphelins reçoivent une attention spéciale; un deuxième garçonnet, Germain Gagnon, arrive en mars 1886. Puis, une situation d'urgence se présente au début de l'année suivante ; il faut trouver « *les moyens de faire un petit dortoir pour les orphelins. Nous en attendons quatre autres prochainement. Le père nous a été adressé par Mgr l'Évêque. Il y a aussi trois petites filles*²¹ ». Un mois plus tard, le petit dortoir est terminé :

¹⁹ Lettre de Sr St-Jean-de-Goto, 6 février 1885, CHD.

²⁰ Lettre aux maisons, 6 juillet 1885, AHD.

²¹ CHD, 30 janvier 1887.

Tout y est convenable. Il y a 4 couchettes doubles, ce qui donne 8 petits lits. En plus, une fille a son lit là afin de surveiller les enfants et d'en prendre soin la nuit. La procure est changée en dortoir. Cet appartement a été reblanchi et tapissé. On a aussi fait une petite élévation d'où les petits orphelins puissent entendre la Ste Messe. Ma Sr Maillet, aidée de nos Srs Sirois, Trudel et Marie-Joseph a le soin de ce nouveau département ²².

Tout est prêt quand les sept enfants Conway arrivent le 6 avril 1887. De nombreuses initiatives sont prises pour recueillir des dons en faveur des orphelins. Seuls quelques exemples, extraits des chroniques, sont cités ci-dessous :

Corvées, dons et bénévolat en faveur des orphelins

- *Le docteur Bernier a apporté une grosse poupée à faire tirer en loterie à 10¢ le billet. Les élèves ont amassé \$7.00 qu'elles offrent à Notre Mère pour les Orphelins.*
- *Notre Mère commence aujourd'hui, mercredi, 11 février 1885, à vendre des toniques ou liqueurs au profit de l'orphelinat ; elle se propose de faire tirer demain les deux poupées qui ont rapporté en loterie \$27.87.*
- *Le 19 février 1885, seize hommes de St-David et un des nôtres charroient gratuitement des roches ; le soir, les élèves chantent quelques chansons pour*

²² CHD, 20 février 1887.

faire plaisir aux travailleurs de la journée ; Rév. Mr Bernard récite deux morceaux de poésie qu'il a composés lui-même.

- *Mr Clavette donne sa journée, 25 février 1885, à notre Mère pour lui faire une armoire au profit de l'orphelinat.*
- *Les paroisses St-Basile, St-David et N.-D. de la Paix (Grand Isle) doivent venir ensemble donner un corvée ; les uns pour charroyer des roches, les autres pour bucher, fendre le bois, etc. Il est beau et consolant de voir combien les Messieurs du Clergé se dévouent et nous portent intérêt. St Joseph surtout s'en mêle. Hier soir, 1er mars 1885, à l'ouverture de son beau mois, il y avait foule.*
- *Le 15 juillet 1886, les gens d'Edmundston sont venus, près de 30 en voiture, avec pavillons etc. nous apporter le fruit de leur pique-nique \$140. Des hommes de Saint-David et de N.-D. de la Paix charroient du bois pour la charpente de l'orphelinat.*
- *Grand bazar, les 11 et 12 juillet 1888, pour venir en aide au nouvel hôpital et orphelinat en voie de construction. Le chemin de fer émettra à cette occasion des billets d'excursion et il est à souhaiter qu'un bon nombre d'étrangers iront prêter main forte aux braves et religieux habitants de Saint-Basile » (Le Moniteur Acadien, 10 juillet 1888)*



Les sœurs en 1889.

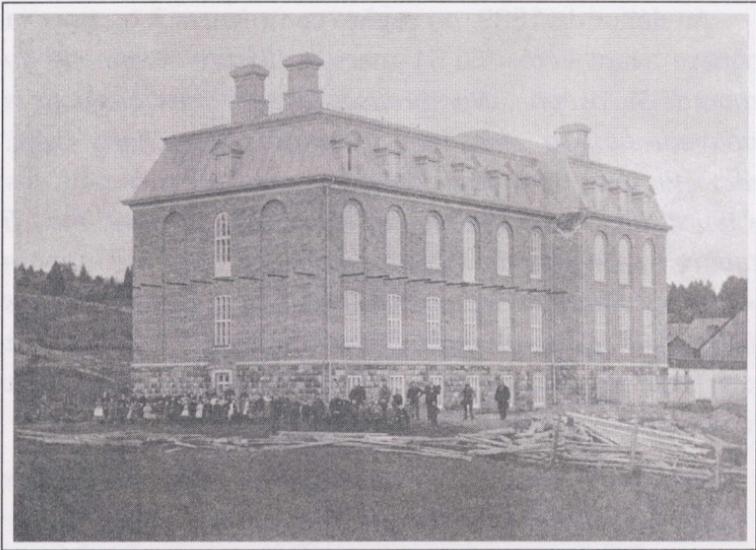
Au début de 1889, on espère commencer à occuper la bâtisse avant l'été. Le 31 mars, « *Clôture solennelle du mois de St Joseph... Nombreuses faveurs obtenues pour la nouvelle bâtisse : escaliers, fournaies, planchers, crépi, etc.* » En juin, de grosses dépenses sont prévues pour les « *fournaies, l'eau chaude et l'eau froide, latrines, etc. Il faudrait faire près de \$5000 d'emprunt. Mgr a donné un « Non » infiniment sec pour ces travaux à l'exception des fournaies. Ce serait un trop gros emprunt*²³ ». Comment continuer la construction ? La Providence, saint Joseph et la population y voient :

*La Divine Providence a tout conduit et Notre Glorieux Père St Joseph a fait des miracles... pour le cher orphelinat. Début marqué par contrariétés, déboires, dédains et croix. Aujourd'hui tous louent, admirent et bénissent Dieu... Tous les gens occupés à la manœuvre vivent en frères... chacun travaille comme s'il était dans une église... Nous comparons les ressources à une petite source bénie dont les gouttelettes tombent une à une par l'entremise de Saint Joseph. Bazar et pique-nique... Bénévoles... Quêtes dans les paroisses reçues à bras ouvert même si les récoltes sont mauvaises. Deux pauvres petits enfants donnent un sou; une pauvre vieille fille n'ayant absolument rien à offrir; donna six petits boutons pour les tabliers des orphelines. Bénéfice \$700*²⁴!

La bénédiction de l'édifice dit de l'orphelinat a lieu le 3 septembre 1889, lendemain de la réélection de mère Maillet comme supérieure. Dès les jours suivants on commence à déménager en utilisant une passerelle de bois,

²³ CHD, 6-7 juin 1889.

²⁴ Lettre aux maisons, septembre 1889.



L'édifice dit « l'orphelinat ».

longue de 130 pieds, construite pour relier les deux ailes de l'Hôtel-Dieu. La maison bourdonne d'activités :

Notre Père Dugal pose le téléphone dans la nouvelle bâtisse... On transporte le piano et l'harmonium dans la nouvelle salle de musique... Un artiste prend la photo de la nouvelle bâtisse... À la demande de Notre Père, il prend le portrait de toutes les Sœurs dans un groupe.

Dans une lettre de septembre 1889, la secrétaire de la communauté de Saint-Basile offre aux Religieuses Hospitalières des autres maisons une « Visite guidée de l'édifice ».

En quittant l'ancien Couvent, on entre à l'orphelinat par un long corridor qui unit la nouvelle à la vieille bâtisse... Nos Supérieurs Majeurs ont jugé à propos que la Communauté eût ses appartements provisoires dans l'orphelinat en attendant le nouveau monastère. Au rez-de-chaussée se trouve la

cuisine de la Communauté et de l'orphelinat, la boulangerie avec un four, le réfectoire des Sœurs et celui des orphelines, une classe pour les élèves, le parloir des Sœurs et une chambre pour notre bon Xavier, notre homme de confiance. Un long corridor sépare le rez-de-chaussée ; à chaque extrémité est placée une fournaise qui sont à peu près terminées. Là aussi se trouvent les voûtes qui seront pour le moment à l'usage de la Dépense.

Au 1^{er} étage est le parloir des orphelines, leur salle de récréation, deux grandes classes, une chambre pour une bonne Dselle que St. Joseph nous a envoyée (cette chambre est contiguë au chœur). Puis le chœur des Sœurs avec grille, stalles et un petit sanctuaire. Le corridor donne sur la façade du sanctuaire dont il n'est séparé que par une arcade vitrée. Là nos orphelines entendent la Ste Messe. Nos pensionnaires occupent les mêmes appartements que nos orphelines, qui d'ailleurs sont spacieux.

Le 2^e étage est exclusivement pour le cloître, la salle de communauté et sur un côté du corridor est le Noviciat, la chambre de la Maîtresse et le dortoir des Novices; de l'autre côté, le secrétariat qui sert aussi de chambre à l'Assistante, la chambre de la Supérieure, une chambre pour nos Sœurs malades, la Lingerie et l'Infirmierie.

Dans les mansardes sont les dortoirs des sœurs, celui des pensionnaires et celui des orphelines. Au-dessus des dortoirs sont les greniers ou décharges. Outre ces différents appartements, Notre Mère voulant utiliser toute la bâtisse a trouvé moyens de placer salles de musiques, casemates, etc. L'Éléva-



Les élèves en 1891.

teur, l'aqueduc et les lieux communs ne seront pas terminés cette année ; un cabestan (monte-charge) provisoire montera l'eau dans les dortoirs et les repas à l'Infirmierie.

Même si la grande maison neuve est finie, le bruit des scies et des marteaux continue à se faire entendre à l'Hôtel-Dieu. C'est qu'il faut réaménager le vieux couvent pour loger encore plus de monde. Monseigneur Dugal écrit :

Il n'y avait que deux ans qu'on occupait la vaste bâtisse de brique et déjà on se trouva aussi à l'étroit qu'on l'était en 1888. L'hôpital était insuffisant, les petits pensionnaires et les orphelins étaient entassés dans une salle trop petite et dans des dortoirs trop étroits. Les serviteurs et les servantes, dont le nombre augmentait avec l'accroissement du service, étaient logés plus que misérablement et l'on n'avait que quatre chambres pour les malades qui demandaient à être soignés séparément²⁵.

En 1890, une partie du vieux pensionnat, datant du temps des Sœurs de la Charité, est démolie ; les fondations et le rez-de-chaussée sont renouvelés pour en faire une cuisine, et sur la partie conservée ainsi que sur le corps principal du couvent primitif, on élève un deuxième étage avec toit à mansardes. Ces réparations et

l'aménagement nouveau donnèrent quatorze chambres privées, dont huit pour les hommes et six pour les femmes, une salle de récréation et deux dortoirs pour les pensionnaires et les orphelins, avec un petit dortoir pour les servantes. Les serviteurs eurent un logement conve-

²⁵ Mgr L.-N. Dugal, « Notice historique sur l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, Saint-Basile, N.-B. , 1873-1910 », publié en mars 1998 dans la *Revue de la Société historique du Madawaska*, Vol. XXV, N° 4, octobre-décembre 1997.

nable dans une vieille maison, don d'un rentier, que l'on fit réparer. Une autre maison à double logement, qui avait été construite en 1879 pour loger deux vieux couples de rentiers, fut également réparée et servit de succursale destinée aux maladies contagieuses. Puis on construisit une buanderie à peu près confortable.

Les rénovations, « *pourtant peu considérables, n'avançant qu'à mesure que les ressources rentraient* » ne sont pas complétées avant 1893. Elles permettent cependant de donner asile à un plus grand nombre de pauvres tel celui qui, un jour de juillet 1893, arrive « *avec son coffre, son fusil et ses \$80* ». L'hospitalité exercée à l'Hôtel-Dieu est décrite dans ce commentaire : « *Il faut bien que ce soit la Maison du bon Dieu pour abriter tant de différentes personnes. On y vient pour se soigner, pour prier, pour se consoler, pour se reposer des vains bruits de la terre, se préparer à mourir.* »²⁶

En 1894, la construction d'une grange devient nécessaire, celle « *construite par l'abbé McGuirk menaçait de s'écrouler* », note monseigneur Dugal. Et, on décide de bâtir une grange-étable moderne.

M. Berlinguet fit les plans et devis de cette construction de 170 pieds sur 50, avec sous-sol en pierre, un étage en bois et un toit français capable d'abriter un vaste fenil. Une extrémité de cette bâtisse, 40 pieds, devait être attribué au logement des serviteurs, qui y auraient une salle commune et des chambres à coucher. Le 11 septembre 1895, cet édifice était terminé et payé ; il avait coûté près de \$5000.00.

²⁶ CHD, 28 juillet 1893.

Puis, il devient évident que la maison des rentiers transformée pour loger les contagieux ne suffit pas à la demande. Le curé Louis-Napoléon Dugal explique la situation :

Chaque année nous avons des cas de fièvres typhoïdes dans le pays et nous ne pouvions prendre des malades ordinairement très pauvres, dans l'hôpital à cause de la proximité des enfants. Nous avons donc aménagé en hôpital très convenable un bout de la fameuse grange où il y a déjà des patients, au grand contentement des gens qui nous seront plus sympathiques encore, si possible²⁷.

De plus, dans les années 1890, la modernisation et l'embellissement sont de mise. En juin 1892, des galeries sont ajoutées à la « vieille partie » de l'Hôtel-Dieu « *pour le bien-être des chers malades qui n'ont que cela pour prendre air et se désennuyer²⁸* ». L'extérieur de l'orphelinat appelé aussi la « maison neuve » est orné d'un clocher en 1892 ; on y installe la vieille cloche de l'église paroissiale que monseigneur Dugal vend aux sœurs pour la somme de \$39. L'année suivante, la communauté fait ajouter « *une galerie de 188 pieds de longueur sur cinq de largeur au 3^e étage de la bâtisse neuve... amélioration devenue nécessaire tant pour les Sœurs qui ont besoin de prendre l'air, que pour nos enfants dont le nombre augmente chaque jour²⁹* ».

Le curé L.-N. Dugal met ses talents de mécanicien et d'électricien au service de l'Hôtel-Dieu :

Je viens d'installer au couvent, dit-il, 20 nouvelles cloches électriques et sept nouveaux téléphones. Je suis

²⁷ Lettre du curé L.-N. Dugal à l'abbé T.-F. Barry, vicaire-général du diocèse de Chatham, février 1898.

²⁸ CHD, 10 juillet 1892.

²⁹ Lettre aux maisons, 26 avril 1893.



Hôtel-Dieu et la petite chapelle St-Joseph (1892 – 1912).

*même parvenu à établir une communication téléphonique entre le couvent et le presbytère d'un côté, et Edmundson, Sainte-Luce et Fort Kent de l'autre côté. Il y avait déjà un réseau téléphonique dans ces différentes places et, au moyen d'un fil que j'ai fait passer par la compagnie du télégraphe et dont je paie loyer, nous voilà réunis aux gens d'en haut depuis une semaine*³⁰.

Le « bon père Dugal » prend à cœur les intérêts de l'Hôtel-Dieu et ne ménage pas ses peines pour améliorer la qualité de vie des personnes qui l'habitent ou qui y travaillent. Il compte cependant beaucoup sur les Hospitalières de Saint-Joseph qui, souvent bien humblement et discrètement, rendent de grands services au couvent et à la paroisse : entretien de la sacristie et des vêtements sacerdotaux, grand ménage de l'église, préparation des banquets pour diverses réceptions souvent très exigeantes. En 1892, notamment, la paroisse célèbre le 100^e anniversaire de sa fondation et de nombreux invités sont logés au couvent : « *On prend 15 matelas des Sœurs, leurs pots et bols, etc. pour monter des lits pour environ 30 prêtres ; il faut préparer une salle de banquet pour 73 couverts*³¹. »

Six ans après les fêtes de la paroisse, c'est au tour de l'Hôtel-Dieu de rendre grâce pour le chemin parcouru depuis 1873.

25 ans, ça se fête !

Le 10 novembre 1898, le 25^e anniversaire de l'arrivée des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph à Sant-Basile est célébré en l'absence du vénéré pasteur :

³⁰ Lettre de L.-N. Dugal à l'abbé T.-F. Barry, 17 février 1898.

³¹ CHD, 8 novembre 1892.

« N. Rév. Père Dugal part pour la Rivière-du-Loup. Il ne sera pas ici pour chômer avec nous le 25^e anniversaire de notre Installation. Pourtant, nous aurions voulu faire de ce jour, un jour d'action de grâces, de joie, de bonheur sans mélange. » Contrarié par les décisions de mère Richer et de la communauté, le bon curé a préféré s'esquiver :

Il aurait voulu solenniser les^{} Noces d'Argent^{*} de la Maison par une grande Fête-grande séance dramatique et musicale..., inviter toute la paroisse, en premier lieu Mgr, Mr le Grand Vicaire, nombre des Messieurs du Clergé... Or, la Communauté vu le travail écrasant de l'heure présente ne se croit pas capable d'en préparer. Alors, puisqu'on ne peut pas faire les choses convenablement, il eut désiré rien du tout. Pourtant, il donne autorisation de faire une petite fête de famille au Pensionnat, puis s'esquiva. Toute la Communauté respecta ses intentions en cette circonstance et on s'abstint d'en parler³².*

Et, pendant toute la journée du 9, « c'est un joyeux va-et-vient ; on a emprunté des pièces de flanelle rouge, bleu et blanc. On a décoré la chapelle, la salle de récréation des élèves... On garnit la Communauté de verdure, de courants, on dépose des oriflammes, etc. » Et le soir, le 25^e anniversaire s'ouvre par une soirée chez les élèves : « Près de cent vingt personnes outre le personnel de la maison se sont fait un plaisir d'être les témoins de notre petite fête. » Le lendemain, à sept heures et demie du matin, une « Grand'Messe d'Action de grâce », diacre et sous-diacre, est chantée par le toujours dévoué

³² CHD, 9 novembre 1898.

curé de Drummond, l'abbé Félix Dugal, demi-frère de Louis-Napoléon. « *Après la messe, salut, chant du * Te Deum et bénédiction solennelle de T. S. Sacrement.* » Le reste de la journée, les sœurs ont leurs petites réjouissances habituelles à la communauté : « *On nous envoie de la Rivière-du-Loup 50 pains valant \$10.00.* » Le curé Dugal a sa manière à lui de révéler sa grande bonté de cœur ! Le lendemain de la petite fête, il revient à Saint-Basile comme si de rien n'était.

Les Hospitalières de Saint-Joseph³³ et les paroissiens sont disposés à continuer la route qui mène au XX^e siècle sous la direction des deux chefs de file exceptionnels qui, avec eux, ont transformé le petit couvent de 1873 en un édifice moderne.

Deux chefs de file exceptionnels

Alphonsine Ranger dite Maillet

est née le 10 novembre 1846 à l'Acadie, paroisse non loin de Montréal, fondée en 1784 par des Acadiens expulsés de leur pays. Son père, François, prit une part active dans la rébellion de 1837 et y fut fait prisonnier ; sa mère, Geneviève Bourrassa, était la sœur de l'artiste et écrivain Napoléon Bourrassa et la tante de Henri Bourrassa, célèbre défenseur de la « langue et de la religion » et fondateur du journal *Le Devoir*.

L'enfant grandit donc dans un milieu ouvert aux grandes questions de l'époque. Après ses études chez les

³³ Cf. annexe 3 : Noms des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph entrées à Saint-Basile entre 1875 et 1898.

*Sœur Maillet
sur le
chantier de
construction.*



sœurs de la Congrégation Notre-Dame, elle entre, le 4 août 1864, chez les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, à Montréal. Sa sœur aînée, Sœur Ranger, l'y ayant précédée, Alphonsine prend le nom de sœur Maillet, en mémoire de l'une des trois premières Hospitalières arrivées à Ville-Marie deux siècles plus tôt.

En octobre 1873, la jeune religieuse de 26 ans arrive au Madawaska avec six autres compagnes ; nous l'avons vue à l'œuvre pendant les années critiques de la fondation. Elle n'a que 33 ans quand, en septembre 1880, elle est élue pour la première fois supérieure des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph à Saint-Basile.

La communauté est alors constituée de onze sœurs de chœur et de deux converses ; il n'y a cependant pas de tourière, sœur Rachel (Chapleau), une des fondatrices, étant retournée à Montréal en juillet. C'est dire que la communauté n'a pas de sœur pour la représenter à l'extérieur, pour faire les quêtes et servir comme sacristine à la paroisse. Par contre, la présence de sœur Catherine Guérin, un pilier de la fondation, et de l'ex-mère Quesnel rassurent la jeune supérieure. Le départ,

en 1881, de ces deux femmes d'expérience l'a certainement beaucoup bouleversée mais non découragée. Femme de foi énergique et entreprenante, sœur Maillet fait sien ce mot d'ordre de sœur Pagé « En avant donc ! »

De 1880 à 1919, elle assume la fonction de supérieure pendant quatre termes de six ans chacun ³⁴.

Dans les années 1920, la maladie et l'âge obligent cette « héroïne madawaskayenne » à adopter une vie plus calme, libérée des grandes responsabilités qui avaient été siennes. Par amour pour ses sœurs, elle profite de ses temps libres pour mettre par écrit, entre 1925 et 1927, ses souvenirs : notes de retraites, pensées pieuses, événements marquants. Le 21 janvier 1927, elle ajoute ce commentaire :

Aujourd'hui, après avoir parcouru le contenu de ce cahier brouillon, je me sens encore toute impressionnée en voyant tout ce qu'il y a de merveilleux dans tout ce que le Bon Dieu a fait pour cette Maison ! Il y a eu 53 ans au mois d'Octobre que je suis à St-Basile. Oh ! Que de miracles de grâces nous avons été l'objet ! Mon Dieu ! Que les jours qui me restent à passer sur cette pauvre terre, soient pour moi des jours de réparation et d'action de grâces.

Le 30 mars 1934, un Vendredi Saint, mère Maillet s'éteignit paisiblement à l'âge de 87 ans. Le « *En avant donc* » prend alors valeur d'éternité. Au Ciel, elle retrouve monseigneur Dugal, celui qui l'avait encouragée, guidée et soutenue durant plus de quatre décennies.

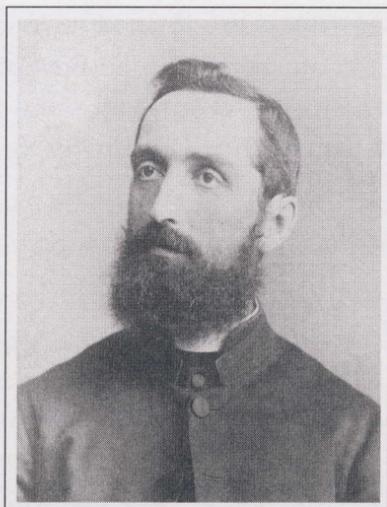
³⁴ Cf. annexe 5 : Noms des supérieures de l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, Saint-Basile, de 1873-1998.

Louis-Napoléon Dugal

né à Saint-André de Kamouraska le 4 août 1853, fait pendant ses études théologiques de fréquents séjours au Madawaska, chez son oncle le père Théodule Dugal, curé de 1871-1875. Après son ordination à Chatham, le 29 septembre 1876, l'abbé Dugal est nommé à Saint-Basile, vicaire du curé Thomas-

F. Barry ; en 1880, il devient curé de la paroisse qu'il dirigera de main de maître durant un demi-siècle.

Pendant près de 50 ans, le curé Louis-Napoléon Dugal veille au développement des œuvres de l'Hôtel-Dieu et sur la communauté des sœurs dont il est le supérieur ecclésiastique. Son autorité est d'autant plus reconnue qu'il devient, en 1900, vicaire général du diocèse de Chatham, et prélat domestique de S. S. Pie IX en 1905, ce qui lui donne droit au titre de 'monseigneur'. Grand ami de l'enfance, « notre bon Père Dugal » protège et conseille, organise et décide, ordonne et réprimande. Par contre, tous admirent ses nombreux talents, son dévouement inlassable, sa grande générosité et son intérêt soutenu pour l'avancement des œuvres de l'Hôtel-Dieu. Monseigneur Dugal décède à Saint-Basile le 27 novembre 1929.



*Louis-Napoléon Dugal,
curé de Saint-Basile
(1880 – 1929).*

CHAPITRE 3

L'heure de la consolidation (1898-1923)

Après avoir mis un quart de siècle à s'enraciner solidement dans le sol madawaskayen, l'Hôtel-Dieu entre dans un temps de consolidation au début du XX^e siècle. Pour répondre aux besoins croissants du milieu, le site du couvent devient un chantier de construction. Puis, vient une période de réorganisation des services et de stabilisation où l'on se sent comme dans une « petite république » qui célèbre solennellement son Jubilé de 1923.

Un temps de croissance (1898-1906)

La situation de l'Hôtel-Dieu au début du XX^e siècle est décrite par l'abbé Louis-Napoléon Dugal en ces termes : « *Plus on bâtissait pour agrandir le logement plus on était à l'étroit ; élèves et malades semblaient attendre l'agrandissement de la maison pour venir aussitôt la combler*¹. »

¹ L.-N. Dugal, *op.cit.*



Pensionnat des garçons (1902 – 1936) et élèves (1920).

Il fallait trouver des solutions pour accommoder les malades, les rentiers, les élèves et les sœurs. La construction d'une maison pour les élèves garçons s'impose « *mais on ne veut et on ne peut pas faire de dettes... Cependant la justice et la charité demandaient de loger convenablement les petits pensionnaires et les orphelins* ».

Il fut donc décidé que l'on construirait, au plus tôt, une maison en bois, fut-elle temporaire, pour l'usage exclusif du pensionnat et de l'orphelinat des garçons... Cette bâtisse de 150 pieds de longueur commencée en 1901 fut terminée à la fin de l'automne 1902. Voici comment furent distribuées et attribuées les différentes parties de cette maison nouvelle : au premier étage, la procure de l'Institution, cinq classes et un parloir ; au deuxième, salle de récréation longue de 65 pieds, avec cabinets attenants, une classe servant d'extension de

la grande salle pour les séances, et dortoir de 65 pieds ; sous le toit, dortoir des orphelins, dortoir des plus petits pensionnaires, et dortoir des servantes à une extrémité avec une porte spéciale².

L'ouverture de cette nouvelle maison suppose de longs préparatifs : « *Armoires et coffres remplis de linges à raccommoder, 45 lits ajoutés au dortoir et \$ 600 d'achat pour couchettes en fer. Il a fallu faire 157 paillasses piquées et autant de matelas pour 157 lits d'enfants.* » Des bénévoles compensent pour le manque de personnel : « *À notre insu, à Edmundston, gros village à cinq milles d'ici, des dames et des demoiselles ont organisé un ouvroir sous le Patronage St-Antoine³.* »

Les garçons âgés de sept à douze ans entrent, en septembre 1902, dans leur pensionnat neuf placé sous le vocable Saint-Louis-de-Gonzague. L'abbé Louis-Napoléon Dugal s'en réjouit :

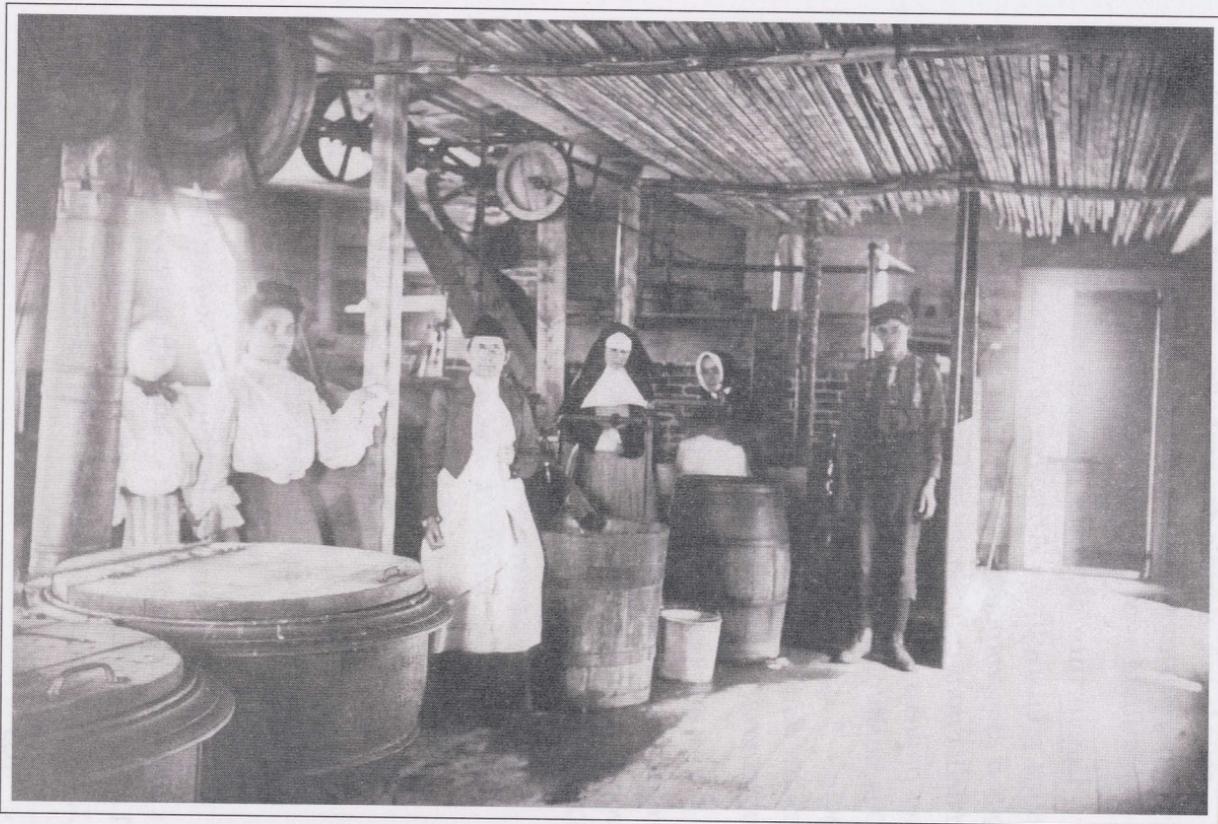
Enfin le département des élèves-garçons est très confortablement installé et, avec la gentille infirmerie qu'on y ajouta bientôt, il peut rendre jaloux les élèves de plusieurs collèges. Auprès de leur maison, les bambins de l'Hôtel-Dieu ont un jeu de balle, une belle cour qui devient un splendide champ à patiner pendant l'hiver, et la montagne pour les excursions en été et la glissade dans la saison des neiges⁴.

L'intérêt des dames de l'ouvroir St-Antoine pour les « *bambins de l'Hôtel-Dieu* » se manifeste encore en 1904. Le 2 décembre, mesdames H. Gagnon, Jos Dubé et J. Nugent apportent, en leur nom, les étrennes des orphe-

² *Ibid.*

³ *Lettre aux maisons*, 8 décembre 1902.

⁴ L.-N. Dugal, *Id.*



*À la buanderie vers 1905 : Stella Martin, M. Albert (?),
sœurs Lucie et Rachel puis Paul Cyr.*

lins et orphelines : « *Un 'Sweater' en bonne et fine laine à nos 25 orphelins et une jolie et chaude robe en flanelles bleu marin à nos 25 orphelines ; en plus, elles avaient fait trois couvre-pieds et une partie des 'Shirt Waists' en flanelle pour nos orphelins*⁵. » L'entretien de ces enfants, pensionnaires et orphelins, ainsi que des malades impose une énorme besogne aux sœurs et aux employés. Dans sa *Notice historique*, monseigneur Dugal fait le tour de tous les services de la maison dont celui de la buanderie :

Jusqu'à 1904, blanchissage du linge de la communauté, de l'Hôpital, des orphelins et de la plupart des pensionnaires se faisait à la façon primitive c'est-à-dire à la main, ainsi que le repassage. Du lundi au samedi de chaque semaine de l'année, et du matin au soir, quatre ou cinq Sœurs, avec un couple de servantes, étaient réposées à cette pénible corvée. Le lavage du linge de deux cents personnes, surtout celui des malades et des enfants, était devenu une tâche presque impossible à remplir, quoique de première nécessité. Comme toujours, la Providence vient au secours de sa famille religieuse. Deux hommes, étrangers au Madawaska, moururent à l'hôpital, après s'y être fait soigner assez longtemps pour apprécier à sa valeur l'œuvre de bienfaisance de l'Institution et le travail presque surhumain des Sœurs. M. Cyrien Bérubé légua \$1500 et M. Michel Dumont \$600.00 à l'Hôtel-Dieu. Ces deux legs furent donc aussitôt employés à équiper cette buanderie... Maintenant un homme et trois ou quatre Religieuses font en deux jours et sans peiner, le blanchissage de chaque semaine.

⁵ Lettre de mère Maillet au Rév. L. C. D'Amours, curé d'Edmundston, 3 décembre 1904.

Pendant ce temps, l'Académie de l'Hôtel-Dieu ⁶ s'adapte aussi au temps nouveau. En 1905, à cause du grand nombre d'élèves, une 7^e classe est ouverte ; elle « *fonctionne bien et a reçu comme les six autres des témoignages encourageants de Mr l'Inspecteur* ». Par contre, on craint pour l'avenir de l'académie, car d'autres « *Maisons d'éducation s'établissent dans bon nombre de nos Paroisses* ». Il faut voir à la formation d'institutrices diplômées afin de mettre « *notre Académie sur un plus haut pied* ». Et, après avoir surmonté de nombreux obstacles, la communauté envoie sœur Guy (Délia Cyr) étudier à Chatham pendant un an ; elle revient à Saint-Basile le 11 juillet 1908 avec sa licence de première classe à la grande satisfaction de toutes : « *Les prières faites depuis 33 ans dans ce but sont enfin exaucées* ⁷. »

Si durant les premières années du X^e siècle, le progrès de l'école et le confort des élèves sont les grandes préoccupations, les malades et les démunis continuent à bénéficier de l'attention des sœurs, de leurs collaborateurs et bienfaiteurs. En 1905, les sœurs se laissent toucher par une demande du « *Rév. Mr Thibault, de Ste-Rose de Dégelé* » qui plaide en faveur « *d'une pauvre vieille* » :

Quoique nous n'ayons pas d'hospice pour les vieillards qui ne sont pas malades, nous ne saurions refuser de recevoir pour quelque temps, au moins jusqu'à ce que la

⁶ En 1902, le nom « Académie du Mont-Sainte-Famille » apparaît encore sur un document. Par contre, dans une lettre du 23 octobre 1905, la secrétaire explique à Prudent-L. Mercure que « *le nom Mont-Sainte-Famille est le nom de l'établissement de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Ici, l'établissement porte le nom de Hôtel-Dieu de Saint-Joseph * pour le Monastère et l'Hôpital et de * Académie de l'Hôtel-Dieu * pour le pensionnat et l'orphelinat.* »

⁷ Lettre à l'inspecteur F. J. Doucet, 14 juillet 1908.

*saison rigoureuse soit passée, cette pauvre femme, l'état de misère et d'abandon où elle se trouve nous fait pitié. Pour le moment, nous ne pouvons promettre rien de plus*⁸.

L'espace manque souvent à l'hôpital surtout en temps d'épidémie ; en 1906, notamment, plusieurs malades de la diphtérie sont amenés à l'Hôtel-Dieu :

*Il y en eut jusqu'à 18 relégués au Département St-Roch. Il nous fallut ensuite prendre quatre dortoirs pour y soigner les moins malades : deux pour les garçons et deux pour les filles. Cinq de nos sœurs se sont dévouées jour et nuit auprès de ces chers enfants. Notre chère Sr l'Assistante (Gaudélie Gagné) ayant soin des petites filles moins malades fut cinq semaines absente de la communauté... Notre Mère les visitait quatre fois par jour et quelque fois même la nuit, se changeant d'habits chaque fois, leur nettoyant elle-même la gorge, et à son retour, il lui fallait se changer de nouveau afin de se désinfecter. Les filles externes furent congédiées et nos classes ne furent ouvertes que pour les pensionnaires. Du 26 octobre au 2 novembre, trois jeunes pensionnaires sont décédées. Ces décès donnèrent lieu à bien de fausses rumeurs et on en vint à mettre sur les feuilles publiques que nous avons 50 cas de diphtérie et 18 morts. Des parents retirèrent leurs enfants du Pensionnat, d'autres au contraire venaient les y conduire disant que s'ils tombaient malades ici ils y seraient mieux soignés que chez eux*⁹.

Pendant ce temps, les sœurs cèdent, en 1902, aux élèves filles leur dortoir qu'elles avaient dans la « maison neuve » et vont entasser leurs lits dans les mansardes

⁸ Lettre du 9 février 1905.

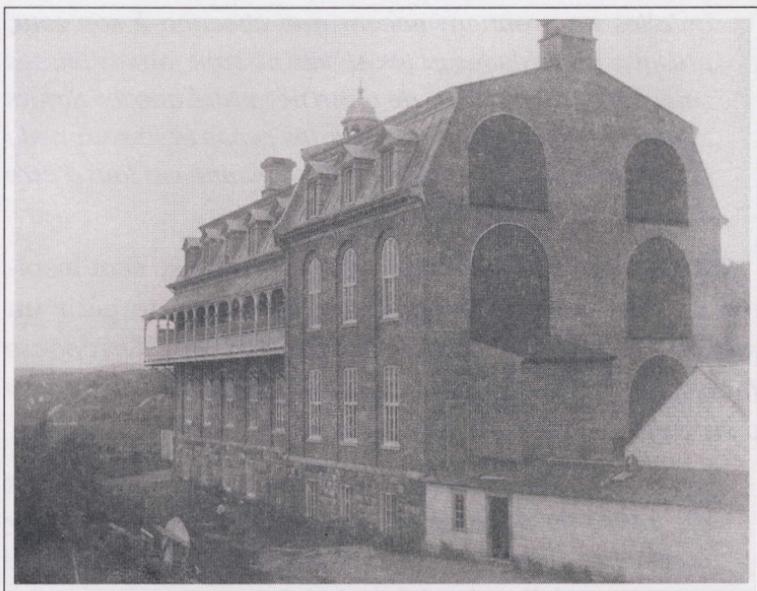
⁹ Lettre aux maisons, 8 décembre 1906.

de l'hôpital abandonnées par les élèves garçons. Encore une fois, elles ont fait passer les besoins des autres avant les leurs ; elles rêvent cependant de pouvoir un jour demeurer dans un véritable monastère et monseigneur Dugal est de leur avis. Il présente, dans sa *Notice historique*, un aperçu de la situation qui prévalait en 1905 :

La communauté comprend 51 Religieuses tant professes que novices. L'Hôtel-Dieu de Saint-Basile ne compte que 32 ans d'existence et déjà le cimetière des Sœurs avait englouti 18 cadavres. Ces 18 Religieuses étaient mortes jeunes encore ; à part la Supérieure fondatrice, pas une n'avait dépassé la quarantaine et plusieurs n'avaient pas atteint la trentaine. (Quatre autres très jeunes Sœurs sont décédées depuis 1905). Quelle était la cause de cette ruine hâtive des santés ? L'excès de travail et surtout le logement antihygiénique en maladie comme en santé. Les dortoirs surtout étaient insalubres, les lits s'y touchant presque. L'infirmerie, faute d'autre local plus convenable, se trouvait dans un corridor sombre, lieu de passage constant de la communauté. Une seule chambre privée était à la disposition des Sœurs malades.

Les conditions de vie des sœurs sont à améliorer :

La maison servant de résidence ordinaire aux Sœurs était reliée à la chapelle, à l'hôpital, au pensionnat des petits garçons et aux classes générales par un chemin couvert long de 130 pieds, nullement chauffé en hiver, et dans lequel il fallait constamment circuler depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et même pendant la nuit pour les veilles des malades. Parcourir une trentaine de fois chaque jour ce corridor glacé pendant six ou sept mois de nos hivers, en sortant d'appartements chauffés, et passer la nuit dans des dortoirs trop étroits et manquant d'air, après avoir



La « maison neuve » et le « chemin couvert »
(1889 – 1912).

passé la journée dans les cuisines, ou les salles des malades, ou les classes des enfants : voilà avec le travail pénible et constant, les causes évidentes du dépérissement hâtif des santés.

Monseigneur Dugal, supérieur ecclésiastique de la maison, connaît les exigences d'une vie cloîtrée et comprend le désir des sœurs d'avoir un logement conforme aux Règles de leur Institut qui « *veulent que les Sœurs aient un cloître ou une suite d'appartements contigus où les séculiers n'entrent pas* ». Ces exigences sont très raisonnables puisque les

Religieuses forment une famille unie par les liens de la charité... Il leur faut donc nécessairement se délasser un peu le corps et l'esprit dans de courtes récréations

*qu'elles ne prennent encore que chacune à son tour, puisque les malades et les élèves ne sont jamais laissés seuls. Il leur faut aussi de toute nécessité que les Sœurs aient un chez elle à part, pour les repas et le sommeil ; et même une petite cellule pour chacune est loin d'être une affaire de luxe*¹⁰.

Forte de cette approbation, mère Maillet se sent inspirée de demander à l'évêque l'autorisation de bâtir un monastère : « *O mon Dieu, qu'il m'en a coûté... La réponse fut celle-ci : 'Vous pouvez y penser!' J'avais eu la défense d'en parler*¹¹. » Et la communauté se propose de construire

une aile en brique, destinée au Monastère proprement dit, reliée au reste de l'édifice par une chapelle. Pour construire ce Monastère et le souder à la première aile en brique, à l'ancien hôpital et au pensionnat des petits garçons, il fallait donc bâtir cette chapelle qui servirait de trait d'union et ferait disparaître le malencontreux chemin couvert.

Et comme toujours, ces grosses entreprises sont placées sous la protection de saint Joseph qui, au mois de mars 1905,

*fut chanté, béni, loué, avec plus de solennité, plus de ferveur que jamais... Les Sœurs de la communauté, les novices, les élèves pensionnaires, grandes et petites, les orphelins et orphelines, les externes, même les Messieurs de la Paroisse, tous vinrent lui chanter un pèlerinage à tour de rôle*¹².

¹⁰ Mgr L-N. Dugal, *op. cit.*

¹¹ Sœur Maillet, *Notes et souvenirs.*

¹² Lettre aux maisons, 24 avril 1905.

Après consultation des experts, l'installation d'une briqueterie permanente est envisagée, « *pour les besoins, d'abord, des constructions qu'elle projetait, et ensuite pour le commerce. Au printemps de 1906, on dépensa \$2,760.00 pour l'installation et l'outillage de cette briqueterie*¹³ ».

Un vaste chantier de construction
(1906-1914)



Préparation du terrain pour la briqueterie (1906).

Selon monseigneur Dugal, le contexte socio-économique favorise l'installation de la deuxième briqueterie du couvent :

Le Madawaska progressait financièrement ; les vieilles maisons se renouvelaient ; des institutions nouvelles étaient créées ; on bâtissait de nouvelles églises et de nouveaux presbytères : un marché semblait donc

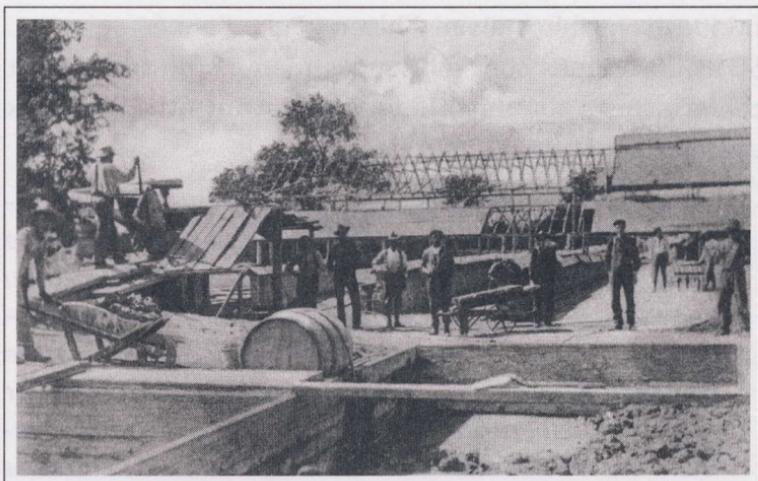
¹³ L.-N. Dugal, *op. cit.*



Débuts des constructions en 1906.

s'ouvrir pour la brique dans cette vallée de la rivière St-Jean où la pierre de construction manque absolument. Des tentatives de fabrication de briques dans cinq ou six endroits du Madawaska avaient été infructueuses ; seule la brique faite sur le terrain de l'Hôtel-Dieu était bonne et le couvent construit depuis près de trente ans était là pour attester que cette brique était de qualité supérieure.

Le 31 mai 1906, les hommes labourent le terrain puis les jours suivants on procède au montage d'une briqueterie moderne. Sœur Maillet, nommée surveillante des travaux, ne ménage pas ses pas pour que tout fonctionne le mieux possible. Durant l'été, 150 000 briques sortent de la petite fabrique ; pendant ce temps des maçons érigent les rez-de-chaussée du monastère et de la chapelle. Tout va bien jusqu'à ce que le projet de la construction du chemin de fer Transcontinental vienne tout chambarder.



La briqueterie (1906 – 1908).

Nul mieux que monseigneur Dugal lui-même peut raconter l'affaire de l'expropriation et ses conséquences désastreuses sur la construction du monastère et de la chapelle.

La briqueterie était à peine en opération, quand au mois d'août 1906, les ingénieurs du chemin de fer Transcontinental vinrent fixer leur ligne juste au milieu de la cour où séchaient les premières briques manufacturées. L'année suivante, l'Hôtel-Dieu fut prévenu que tout le terrain de la briqueterie était exproprié et devenait la propriété du Grand Tronc Pacifique. La communauté était au désespoir, quand les Commissaires du Transcontinental vinrent en personnes donner l'assurance que tout dommage serait justement payé, et accorder la permission de continuer la brique jusqu'à l'automne et même pendant une partie de l'été 1908.

L'usine est remise en fonction au printemps de 1907 et, malgré une saison excessivement pluvieuse, 263 000

briques sont faites avant l'hiver. Puis, l'année suivante, 501 000 briques sont fabriquées même si le travail doit cesser avant l'automne, le terrain devant être livré aux entrepreneurs du chemin de fer.

Au printemps de 1908, à bout de ressources et ne sachant quand se réglerait l'affaire de l'expropriation de la briqueterie, le conseil ou chapitre de l'Hôtel-Dieu jugea prudent de discontinuer la construction de la chapelle et de ne faire avancer que la bâtisse du monastère dans lequel, une fois couvert, on pourrait accommoder tantôt un appartement, tantôt un autre... et le monastère fut sommairement terminé à l'extérieur à l'automne 1909¹⁴.

Afin de pouvoir négocier un emprunt de 10 000 \$ autorisé par Rome, la communauté demande à être reconnue comme une Corporation à but non lucratif. En 1908, le lieutenant-gouverneur et la législature du Nouveau-Brunswick accèdent à cette demande :

La Supérieure, sœur Richer, née Eugénie Prud'homme, l'assistante-supérieure, sœur Gagné, née Gaudélie Gagné, sœur Violette, née Palmyre Nadeau, dépositaire, et autres sœurs de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile, Madawaska, Nouveau-Brunswick, leurs associés et successeurs, sont incorporés sous le nom de « Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile, Madawaska¹⁵ ».

En novembre 1909, la Commission du Transcontinental consent à donner à l'Hôtel-Dieu la somme de 5000 \$ en acompte de l'expropriation; une partie de ce montant est appliquée à réduire la dette, une autre partie pour terminer la

¹⁴ L.-N. Dugal, *op.cit.*

¹⁵ Traduction libre de l'original rédigé en anglais.



Travailleurs à la briqueterie.

De gauche à droite : Adélarde Boucher, Alfred Thériault, François Lizotte, J.-B. Johnson, Athénas Hémon, Wilfrid Gagnon, Arthur Bonenfant, Louis Beaulieu.

couverture du monastère et pour rendre logeables deux pièces. D'autres minces revenus permettent de faire « *la salle de communauté et le Noviciat. Que notre bon Pourvoyeur St Joseph se décide enfin à nous procurer les ressources qui nous mettront en état d'y faire continuer les travaux et nous permettront de l'habiter bientôt* ¹⁶ ». C'est tout ce qui peut être fait au monastère et à la chapelle aussi longtemps que « l'affaire de l'expropriation » ne sera pas réglée. La communauté est inquiète :

D'après les avis d'hommes experts, nos Supérieurs ont réclamé une indemnité de \$40,000.00 pour notre belle briqueterie si bien installée... mais la Cie du Transcon-

¹⁶ Lettre aux maisons, 28 mars 1910.

tinental ne nous offre que \$15,000.00 et les Supérieurs préfèrent aller à la Cour Déchèque (d'échiquier) que d'accepter une aussi mince indemnité¹⁷.

Réclamation à la Commission du Transcontinental

- Pour un terrain en face de l'Hôpital et borné au Sud par la Rivière St-Jean, à l'ouest par un terrain appartenant à Mr Louis Clavet, au nord par le Chemin de Fer du Pacifique Canadien, et à l'est par un terrain appartenant à Mr Denis Daigle... ; le dit terrain étant occupé depuis au delà d'un quart de siècle, par une briqueterie, et étant capable de fournir pendant plus d'un siècle encore, une argile et un sable de qualité supérieure à la fabrication de la brique, maintenant établie d'une manière permanente, forme une superficie de 210, 830 pds anglais, évaluée à \$0.20 centins le pied superficiel \$ 42,166.00
 - Pour dépenses d'installation de la briqueterie savoir : Le nivellement du terrain, hangar pour fourneaux, engin, presse, tout l'outillage nécessaire à une briqueterie moderne 2,760.00
 - Pour un million de briques qu'il nous faudra nous procurer pour terminer les bâtiments dont la construction est commencée, laquelle brique nous coûtera \$4.40 en plus du mille que si nous la fabriquions nous-mêmes 4,400.00
- TOTAL \$ 49,326.00**

L'affaire de la briqueterie se règle en 1912. Le 23 janvier, la Cour de l'échiquier siège à la salle Saint-Louis-de-Gonzague du pensionnat des garçons. Sœur Maillet a

¹⁷ Lettre à F.-A. Perrin, 27 décembre 1910.

laissé un récit détaillé de cet après-midi où elle eut à répondre en anglais aux questions posées par les avocats et cela en présence de plusieurs personnes :

Mr le Juge Audet, les avocats Carvell, Michaud, Stevens, Carter, Lawson, 2 sténographes et 12 témoins... Pour me faciliter les réponses à donner, Mgr Dugal était présent et nos Sœurs Richer, Thériault, Violette restèrent aussi tant que dura la séance qui ne se termina qu'à 4½ hr... L'avocat Lawson, du gouvernement, essaya de toutes les manières à m'embarrasser. Mais le Bon Dieu était avec moi et toute la Sainte Famille... L'avocat Carvell fut très bon et rempli d'égards pour moi, et jamais je ne pourrai l'oublier ! Quel dommage qu'il n'appartienne pas à notre Sainte Religion ! Enfin, la séance terminée, j'invitai les Avocats à prendre le souper ici, ce qu'ils acceptèrent avec plaisir, même l'Avocat Lawson qui me dit " Vous avez bien rempli votre devoir " ¹⁸.

Le lendemain, la Cour siège à Edmundston et les sœurs y sont représentées par monseigneur Dugal. À la fin de l'après-midi, le juge prononce la décision du tribunal qui accorde une indemnité de 15 000 \$ seulement, soit trois fois moindre que celle réclamée. L'auteure des chroniques note : « *Nous n'avons qu'à accepter ce nouveau calice et à nous abandonner à la Divine Providence.* »

Treize ans plus tard, sœur Maillet revit par la pensée ces jours de grandes fatigues puis conclut par ce message :

Oh ! Mes chères Sœurs, je vous souhaite, et je demande au Bon Dieu que vous soyiez (sic) préservées de passer par de semblables renoncements... Mes Sœurs qui, dans l'avenir ferez partie de la communauté, priez, priez pour

¹⁸ Sœur Maillet, *Notes et souvenirs*.

moi car mes responsabilités ont été si grandes ! Et, pour l'avenir de cette maison, je puis me rendre le témoignage que je n'ai rien épargné pour la faire prospérer. Sans doute, que bien des choses auraient pu être mieux, mais avec le peu de ressources mises à ma disposition, je crois avoir fait tout ce que j'ai pu faire pour mettre cette maison aussi à la Règle que possible... Que Jésus, Marie, Joseph vous bénissent maintenant et toujours ; c'est mon vœu le plus ardent ¹⁹.

Le 19 avril 1912, mère Richer, supérieure, écrit à monseigneur Barry pour

accuser réception du chèque de \$12,052.06, paiement de la Cie du Transcontinental que votre Grandeur m'a adressé. Nous l'avons endossé de suite et nous le placerons à la Banque jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu nous manifester sa Volonté sur ce dépôt confié par sa Providence.

Et on a pensé que Dieu voulait que le monastère soit rendu habitable, que l'extérieur de la chapelle soit terminé et qu'un pensionnat pour les élèves filles soit construit. Sera-t-il possible de mener de front ces trois projets ? La secrétaire de la communauté exprime ses doutes :

Voilà donc qu'une nouvelle installation s'est faite pour faire de la brique au commencement de Mai... Sœur Maillet reprend ses courses au bas de la côte pour surveiller les travaux, non pour terminer le Monastère mais pour terminer les murs de la chapelle, dont les fondations sont faites, puis la couvrir. Cette année, nous ferons la brique, l'an prochain les murs, les colonnes, la toiture et la ressource de la Réclamation sera probablement épuisée... ensuite nous vivrons comme toujours

¹⁹ *Ibid.*

*entre les bras de la Divine Providence et sans un miracle, les années et les années passeront avant que le cher monastère se termine*²⁰.

Pour construire le pensionnat et monter les murs de la chapelle, il faut faire de l'espace sur le terrain en avant du couvent, donc trouver un nouveau site pour la petite chapelle Saint-Joseph du jardin et pour le cimetière. Monseigneur Dugal s'en occupe :

*Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile sont dans la nécessité de transporter sur une autre partie de leur propriété le cimetière dans lequel elles ont enterré les corps des membres de leur communauté et de quelques autres personnes depuis décembre 1883. La raison de ce changement est que le cimetière actuel nuit à la construction qui devra se faire le printemps prochain de la chapelle de la communauté et d'un bâtiment devant servir à loger les élèves-filles pensionnaires ; puis le dit cimetière, s'il restait en place, ne serait distant du pensionnat que d'une vingtaine de pieds*²¹.

Il demande aussi l'autorisation de « faire exhumer, pour les transporter dans le nouveau cimetière, les corps de deux Sœurs décédées respectivement en 1874 et 1883 et inhumées sous la chapelle actuelle qui sera démolie²² ».

Les grandes phases du déménagement du cimetière sont réalisées en 1912 sous la haute direction de monseigneur Dugal. Le 12 septembre, il décide que le nouveau cimetière sera dans la cour des élèves, vis-à-

²⁰ Lettre aux maisons, 4 septembre 1912.

²¹ Lettre signée « *Ls N. Dugal, p'tre Vg., Chapelain et Directeur de l'Hôtel-Dieu de S. Basile* », au docteur J.-Adolphe Guy, président du bureau de Santé du comté de Madawaska, 28 septembre 1912.

²² Il s'agit des corps de mère Louise-Virginie Davignon et de sœur Euphémie Martin.



*Le cimetière et la petite chapelle
sur le nouveau site (1912).*

vis du monastère et il en trace le plan en collaboration avec la supérieure et quelques sœurs. Le 5 octobre, a lieu la bénédiction solennelle du cimetière et de la « *grande croix avec un magnifique Christ en granit et en ciment*²³ » donnée par un généreux bienfaiteur – le nom du docteur Alexis Lagacé sera révélé plus tard.

L'exhumation des corps des 26 sœurs défuntes et des quatre séculiers s'échelonne entre les 5 et 11 novembre 1912. Les restes de la fondatrice, mère Louise-Virginie Davignon, recueillis dans une boîte mise dans un « *double cercueil fait en madriers* » sont déposés dans une fosse « *murée d'un double rang de briques* » creusée au pied de la grande croix²⁴. À l'arrière-plan se trouve la chapelle Saint-Joseph transportée sur son nouveau site le 12 novembre.

²³ CHD, mai 1913. Sauf indication contraire, les citations de ce chapitre sont extraites des chroniques de l'Hôtel-Dieu.

²⁴ Compte rendu de la cérémonie d'exhumation des corps, AHD.



*Construction de la chapelle
et du pensionnat des filles (1913 – 1914).*

En mai 1913, les murs du pensionnat et ceux de la grande chapelle s'élèvent et le long « chemin couvert » qui unissait la maison de briques et l'hôpital est démoli. Le clocher de 120 pieds de hauteur est monté : « Avec les lanternes qui ont 4 pieds et la croix 8, cela donnera 132 pieds au sommet de la croix. » Malgré les va-et-vient incessants dans et autour de l'Hôtel-Dieu et leurs nombreuses occupations, les sœurs célèbrent la « Fête de notre Vénérée Mère de la Ferre... Grand'messe en l'honneur de la Sainte Famille recommandée par la communauté pour le succès des constructions ».

En septembre 1913, mère Maillet, réélue supérieure, place la communauté « sous la protection de la Sainte Famille, par l'intercession de nos Saints Fondateurs ». Elle a besoin de cette protection pour faire face à un sérieux problème qui se présente du côté de l'école à la



*Classe des petits
en avant de la première chapelle (1916).*

fin de l'année 1913. Le surintendant Carter visite l'académie et « *retranche quatre départements alléguant que nous ne pouvions obtenir l'octroi que pour deux départements destinés aux élèves du district et un troisième pour l'enseignement de nos orphelins*²⁵ ». En effet, il y a alors dans les sept classes environ 223 élèves dont 63 externes seulement ; la moyenne d'élèves est élevée mais les externes peu nombreux. Le bureau d'Éducation provincial juge que l'école du couvent reçoit illégalement l'octroi gouvernemental « County Fund » distribué en proportion de la moyenne d'élèves de chaque district.

Les sœurs demandent alors aux commissaires scolaires de les aider à maintenir une école à sept classes en payant quelques institutrices de plus et en déboursant un

²⁵ *Rapport de l'Académie, janvier-décembre 1922, AHD.*

peu pour le loyer et le chauffage. Les commissaires Aimé Clavette, Côme Cyr, Bélonie Clavette et Régis Mercure convoquent une assemblée publique qui a lieu le 15 avril 1914 « dans la salle au-dessus du magasin de M. Aimé Clavette pour discuter de la situation faite aux Religieuses qui ont charge de l'école du district ». Un long rapport de cette réunion est consigné dans les chroniques de l'Hôtel-Dieu : « Les esprits étaient joliment montés ; on parlait dans un certain milieu de construire une école et d'abandonner celle du couvent. » L'intervention du curé L.-N. Dugal rétablit un peu le calme. Il explique que les externes bénéficient d'une école à plusieurs classes qui n'a rien coûté aux contribuables puis il précise :

Les Sœurs offrent de maintenir une école de première classe au prix minimum de \$350 d'après la loi, ensus de \$25 pour le loyer et le bois; ce qui donnera trois départements. En plus, en signant des contrats de \$25 avec trois autres religieuses que vous ne payerez pas comme d'habitude, vu que ce sont des contrats nominaux, votre école marchera comme avant avec ses six départements. Aussi donc vous aurez à donner \$375 et le bois, moins le « County Fund » comprenant externes et orphelins que les Religieuses vous permettent de compter avec vos enfants. Et vous êtes 44 sur le rôle d'évaluation... Maintenant, je vous laisse. Discutez ! Décidez ! Vous pouvez, si vous le voulez, construire une école : ce qui serait une honte et une disgrâce pour la paroisse et que je supporterais avec beaucoup de peine.

La question est finalement réglée par l'adoption d'une résolution proposée par Lévite A. Soucy appuyée par Paul Clavette : « Que les contribuables autorisent les Trustees de voter \$350 pour les institutrices et \$25 pour le loyer des classes et que chaque contribuable donne son cor-

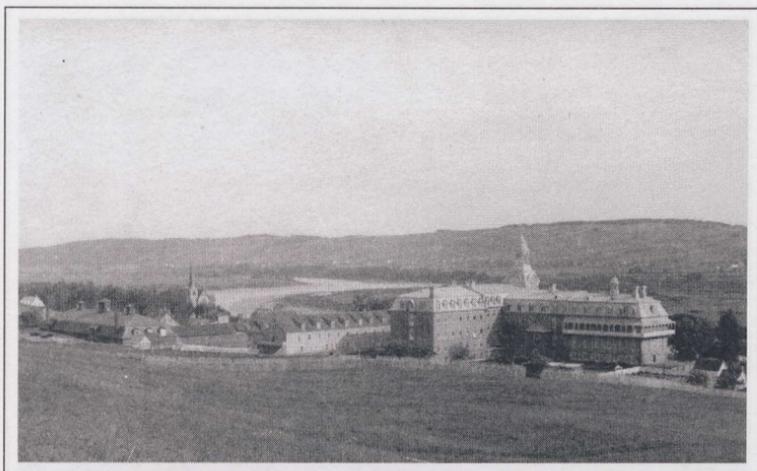
don de bois pour chauffer les classes. » L'octroi « County Fund » sera accordé pour trois classes, deux destinées aux élèves du district et l'autre pour les orphelins. Cette décision est à l'origine des classes dites « *non sous la loi* » où l'enseignement se donnera gratuitement aussi longtemps qu'il y aura des élèves pensionnaires à l'académie.

En plus des classes « *non sous la loi* », il y a à l'académie un département spécial que l'on appellera éventuellement le « Petit Collège de Mgr Dugal ». Il avait débuté bien discrètement en 1911, à la demande du bon curé qui « *rêve grand pour ses petits garçons* » ; une sœur avait alors commencé « *une classe privée de français de 9 h à 11 h du matin, au parloir, pour les 26 des 74 garçons de l'école qui iront peut-être au collège* ». L'année suivante, monseigneur veut « *à tout prix l'ouverture d'une classe spéciale, dans un département séparé qui ne suivrait pas le cours légal et où les petits garçons surtout pourraient se préparer pour le collège*²⁶ ». Monseigneur exige toujours plus de sorte qu'en décembre 1914, la décision est prise de réserver deux classes pour le « Petit Collège ».

Des petits bonheurs aident à surmonter les problèmes d'organisation des classes. Au début d'octobre, les sœurs commencent à déménager dans leur monastère :

Nous nous sommes toutes rendues pour la dernière fois à la communauté temporaire que nous avons habitée 25 ans, vers les 3 hrs p.m. Quand nous avons toutes été réunies, nous avons récité le « miserere » les bras

²⁶ Sœur Guy (Délia Cyr), *Mon couvent, 1873-1946*, Saint-Basile, N.-B., document inédit.



Hôtel-Dieu vu de la montagne (1914 – 1924).

en croix pour demander pardon de toutes les fautes que nous avons commises dans cette Sainte Maison pendant un quart de siècle. Ensuite, nous avons récité le Te Deum en action de grâces des bienfaits reçus. Puis au chant des Litanies des Saints, toutes portant un cierge allumé, notre chère Mère portant une statuette de la Ste Famille sur son cœur, nous nous sommes rendues en procession à la Communauté du Monastère.

Quelques jours plus tard, une sœur écrit : « *Si vous saviez comme l'on dort bien dans nos chères cellules, si bien que plusieurs passent tout droit le matin... car la cloche des observances se trouve encore sur la première bâtisse en brique*²⁷. » Cependant,

il reste, dans la première aile dite de l'Orphelinat qui deviendra bientôt l'hôpital, l'infirmerie et quelques sœurs faibles ou infirmes, le réfectoire de la communauté avec

²⁷ Lettre à sœur Saint-Augustin, Montréal, octobre 1914.



Intérieur de la chapelle en 1914.

la cuisine. Tout le reste de la bâtisse est à l'usage des élèves-filles pensionnaires et orphelines, à l'exception du Réfectoire des Serviteurs au rez-de-chaussée.

Les malades ne peuvent donc pas être transférés dans « l'aile dite de l'Orphelinat » avant que le monastère et le pensionnat ne soient complétés. Pour soutenir les dépenses, « Mgr encourage de vendre la terre de feu Mr Placide Thériault pour \$4000 payable comptant ; en plus, il « demande qu'on ne reçoive que 15 orphelins et 15 orphelines ».

Cependant, la chapelle est ouverte au culte le 8 décembre 1914, en la fête de l'Immaculée Conception même si l'intérieur n'est pas fini :

La voûte n'a que des entre-planchers ; les murs en briques sont à nus excepté le bois qui est recouvert avec du gros papier brun ; le balustre, les cloisons qui séparent la sacristie et le chœur sont des planches brutes ;

un chœur grillé mais temporaire donne sur le sanctuaire... Deux fournaises à air chaud, qui nous ont été prêtées, donnent une bonne température à la chapelle et au chœur... Enfin nos Sœurs malades sont à proximité de Jésus au tabernacle²⁸.

Des bienfaiteurs ont offert un « *magnifique autel latéral, en rigalico, avec statue du Sacré-Cœur plus magnifique encore de grandeur naturelle et artistiquement décorée et dont les yeux sont en cristal²⁹* ».

Le maître-autel « *en bois peint et doré, avec magnifiques bas-reliefs a coûté plus de \$250 ; le Rév. Mr Dumont a payé \$200 et il est probable que monseigneur a déboursé l'excédent* ».

Réorganisation et stabilisation des œuvres (1915-1918)

L'Hôtel-Dieu est, en 1915, à un grand moment de son histoire. L'ère des grandes constructions est révolue, le temps de réorganisation et de stabilisation des œuvres est enfin arrivé.

À l'automne, les élèves filles quittent « *l'aile destinée aux malades* » pour venir habiter leur pensionnat. « *Quel doux nid Notre Glorieux Père Saint Joseph a bâti à l'ombre du Tabernacle pour nos chers élèves !* »

²⁸ Lettre aux maisons, 18 décembre 1914.

²⁹ *Ibid.*



Élèves en avant du nouveau pensionnat (1915).

Le monastère étant également complété, l'infirmérie, le réfectoire et la cuisine de la communauté y sont aménagés. Paul Cyr « *pose les timbres (sonnettes), les ouvriers font l'élève entre l'infirmérie et la cuisine, les plombiers posent les fournaies dans les nouvelles cellules au-dessus du chœur* ».

Le 13 octobre (1915) nous quitions définitivement la première bâtisse en briques pour permettre aux ouvriers de continuer les réparations nécessaires pour l'hôpital. Nous avons séparé notre futur chœur en deux parties. La partie donnant sur la chapelle pour le chœur et l'autre nous sert de réfectoire... murs en briques, gros papier et planches brutes. La cuisine de communauté, dans le rez-de-chaussée du monastère, est aussi à peu près terminée. Les cloches pour les observances et les exercices de la chapelle sont posées depuis novembre. Quant à la nouvelle cloche, 'Marie-Alphonsine' elle ne sonne qu'aux grandes fêtes et nous a fait entendre ses premières mélodies à l'angelus de la veille de la fête de l'Immaculée-Conception.

Enfin, l'hôpital rêvé depuis les débuts de la fondation devient une réalité. Les malades sont transportés graduellement dans la première « bâtisse en briques ».

Tout y est propre et confortable. Plusieurs personnes amies nous ont aidé pour l'ameublement et Messieurs nos médecins ont la bienveillance de s'occuper de la salle d'opération qu'ils veulent avoir à leur goût. Les hommes malades sont installés dans la salle St-Joseph depuis le 29 septembre et les chambres privées au nombre de sept, dont deux à deux lits, sont presque remplies. Nous avons hâte d'installer la salle Ste-Vierge et les chambres des Dames, ce qui ne tardera pas car tout est bien avancé³⁰.

³⁰ Lettre aux maisons, 26 décembre 1915.



Salle St-Joseph vers 1915.

Une fois les rénovations complétées, l'hôpital neuf a deux vastes salles de douze lits chacune et douze chambres privées qui, au besoin, peuvent être doublées ; il y a en plus un pavillon séparé d'une capacité de 20 lits réservés pour les malades atteints de maladies contagieuses.

Déménagement et aménagement occasionnent un surcroît de travail et les moments de détente sont rares. Cependant, le 6 novembre 1915, pour la première fois dans l'histoire du couvent, la fête de « *Notre Vénéré Père Ladauversière* » est célébrée solennellement à la grande satisfaction de la secrétaire :

Depuis de longues années, nous nous sommes privées de faire la parure de 3^e classe, de chanter des cantiques à la messe de communauté et d'avoir le salut du T.S. Sacrement. Il faut savoir se plier à toutes les circonstances, c'est vrai ! Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est pénible de renoncer à ces saints usages que nous

avaient enseignés nos Mères fondatrices et qui entretenaient la ferveur et l'esprit religieux parmi nous !

Par contre, le 10 novembre, jour du 42^e anniversaire de l'Installation des sœurs à l'Hôtel-Dieu passe presque inaperçu : « *Pas de collation à la Communauté comme autrefois, nous avons trop à faire. Nous ne pouvons plus avoir de petites jouissances comme autrefois, nous sommes trop surchargées.* » La vie n'est plus comme au début de la fondation :

Elles étaient sept, nous sommes 57. Elles ne pouvaient recevoir que deux malades, nous avons de 30-40 malades dans les Salles et de 15-20 dans les chambres privées. Elles n'avaient qu'un externat de jeunes filles³¹, nous avons 56 filles et 56 garçons pensionnaires, 15 orphelines et 15 orphelins, et plus de 60 externes des deux sexes.

Pendant, des événements se chargent de faire fuir les moments de nostalgie. Au mois de septembre 1916, les deux côtés du jubé de la chapelle sont faits en prévision du 50^e anniversaire de profession de mère Maillet, les 2 et 3 octobre. La fête est grandiose, la jubilaire reçoit beaucoup d'égards et de cadeaux. Auguste Dugal lui donne « *sa belle et bonne voiture double qui vaut de \$100 à \$150* » et trois jours plus tard, « *notre Mère fait promener les Sœurs en voiture pour les délasser un peu* ».

À l'académie, l'ouverture d'un musée d'histoire naturelle retient l'attention. Pour faciliter l'enseignement de cette science, le docteur P.-C. Laporte, a pensé « *à la fondation d'un musée dans votre établissement. J'ai des*

³¹ Il y avait aussi un pensionnat.



Hôtel-Dieu (1914 – 1936).

oiseaux, une couple de douzaines, des poissons, des petits animaux, etc. Toutes ces pièces ont été en partie tuées et montées par moi ³² ». *Et en janvier 1916, le docteur envoie à Régis Cyr plusieurs spécimens destinés au musée ; il espère que ce musée « sera une attraction pour le public, une utilité pour le professeur d'histoire naturelle et enfin un passe-temps très agréable pour les élèves ³³ ».*

À l'hôpital, on soigne deux soldats gravement malades de pneumonie : « *Ces défenseurs de la patrie, deux Noirs des Indes, sont reçus avec respect et placés dans la salle St-Augustin, où il sera plus facile de les soigner, la nuit surtout* » ; malgré les bons soins prodigués, les deux hommes meurent. Les sœurs déplorent ne pas « *avoir les choses nécessaires à la lingerie, à cause du blocus de guerre marine* » puis elles notent que le coût des marchandises augmente : « *Le lard coûte 19¢ la lb., les fèves \$8.00 le boisseau, la farine 40-50¢ la lbs, les œufs 35¢ la doz.* »

Un incident à la ferme de l'Hôtel-Dieu fait néanmoins oublier temporairement la guerre et ses conséquences dans le milieu. Le 25 mai 1917, le feu rase la belle grange « *qui avait coûté près de \$5 000 en 1893* » et son contenu : « *Six chevaux, 10 vaches, 1 taureau, 3 veaux, 30 tonnes de charbon, machine à battre, engin de huit forces, instruments aratoires, deux fournaises à eau chaude, laine de 26 moutons, 300 boisseaux d'avoine, matelas, etc.* » Les pertes s'élèvent à 25 000 \$ et les assurances à 3 000 \$ seulement. Mère Maillet et ses sœurs font leurs les paroles de Job, « *Dieu m'a tout*

³² Lettre du docteur P.-C. Laporte à mère Maillet, 17 novembre 1915.

³³ *Id.*, 15 janvier 1916.



Groupe de garçons en avant de la grange (1920).

donné, Dieu m'a tout enlevé, que son saint nom soit béni » et elles récitent le « Te Deum en action de grâce ». Elle demandent toutefois d'être préservées à l'avenir et adoptent une résolution voulant que,

à partir du 25 mai de la présente année, la communauté ferait dire, chaque année, trois messes basses, en l'honneur de la Ste Trinité, ferait trois communions générales et réciterait une prière à la Sainte Trinité chaque dimanche après les litanies de Saint-Joseph en action de grâces et cela à perpétuité, si d'un 25 mai à celui de l'année suivante, nous étions préservées de l'incendie.

La sympathie de la population se manifeste par des aumônes et des dons variés qui arrivent de partout. Le « lait est fourni pour les malades par mesdames Éloi Soucy et Hubert Martin » ; « Joseph à Régis Cyr prête une se-meuse à patates » ; le 23 juillet des paroissiens viennent « aider nos ouvriers à la grange après la messe du Triduum de la paroisse... Les gens de St-Basile sont bien

bons pour nous ». Par ailleurs, en septembre, il est « *difficile d'avoir des hommes pour travailler à la grange... ils reçoivent \$6.00 par jour aux patates...* »

En 1918, la rédactrice des chroniques souligne quelques conséquences de la guerre :

- Le bois est si cher que, en janvier 1918, la communauté opte pour « *l'achat d'une fournaise qui chauffe au charbon* »...
- Un « *ordre du Roi* » parvient au Madawaska, le 3 avril : tous feront « *maigre le mercredi. La loi oblige tout le monde tant que durera la guerre* »,
- Puis, le 18 avril, « *pour obéir à la loi civile, nous avançons nos horloges de ½ hr. Nous nous lèverons à 4h½ demain matin* ».
- Au début de juin, « *Sr (Claudia) Lavoie ne peut aller passer les examens de première classe à Edmundston. Il y a des officiers chargés d'enrôler ; les religieuses cloîtrées n'ont pas la permission de sortir du cloître de leur monastère pour aucune raison. Mgr ne veut pas en prendre la responsabilité.* »

Le 7 octobre 1918, la rumeur se répand qu'il y a 200 cas de grippe espagnole à Edmundston. L'hôpital se remplit de malades et Joseph Guimond, infirmier depuis 11 ans à l'hôpital, est lui-même atteint. Sur ordre du gouvernement, les écoles et les églises sont fermées durant cinq semaines. Enfin, le 12 novembre arrive une bonne nouvelle : « *Les cœurs sont à la joie car l'Allemagne a accepté les clauses exigées par les Alliés. On doit tenir une Conférence à Paris ce soir pour faire des délibérations* ». La grippe espagnole laissera toutefois un triste souvenir :



Hôtel-Dieu (1914 - 1936).

À la paroisse 52 personnes sont mortes de la grippe. Une trentaine de nos Sœurs ont été atteintes. Parmi les enfants qui sont restés, plus de 60 ont été malades. Presque tous nos serviteurs furent pris. Mais grâce à Dieu, sur plus de 100 cas parmi notre personnel, pendant que la mort fauchait tout autour de nous, nous n'avons eu qu'une seule victime, une fillette de huit ans³⁴.

Une « petite république » (1918 - 1923)

« Notre Maison ressemble à une petite république tant il y a d'œuvres diverses » avait déclaré un jour la secrétaire de la communauté³⁵.

Cette opinion reflète ce qu'est l'Hôtel-Dieu qui, au début du XX^e siècle, a atteint un haut niveau d'autonomie tant au niveau spirituel qu'au temporel. En 1920, en effet, le couvent accueille son premier aumônier résident, l'abbé Condé Nadeau ; les prêtres de la paroisse n'ont donc plus à y assurer les services religieux. Par contre, à titre de supérieur ecclésiastique, monseigneur Dugal continue à s'intéresser et à voir aux diverses œuvres de l'institution qu'il a vues naître et grandir.

Afin de suffire aux besoins alimentaires des malades, des enfants et des sœurs, des efforts sont faits pour rendre la ferme productive. L'approvisionnement en eau est un grand problème. Puisque le moulin à vent, installé en novembre 1905, ne suffit plus, il faut penser à un aqueduc. Au mois d'octobre

³⁴ Lettre aux maisons, 26 décembre 1918.

³⁵ Lettre aux maisons, septembre 1912.



Les médecins (1873 – 1918).

1918, « *Mr Paul Cyr est chargé de finir l'écluse. Nous savons que par son tact et son savoir-faire il mènera tout à bonne fin.* » Or, les contretemps et les difficultés rencontrés sont tellement nombreux et sérieux que l'aqueduc ne sera terminé qu'en octobre 1920 : « *On assure que tout est bien fait et résistant. Le fond de l'écluse a été déblayé et recouvert de roches et de sable ; un mur en ciment retient l'eau.* »

L'œuvre de l'éducation est florissante et la communauté en est fière : « *N'ayant de places que pour 200 pensionnaires, nous nous voyons à chaque terme dans la nécessité de refuser un bon nombre de demande. C'est vous dire la prospérité de nos œuvres et l'encouragement que nous recevons de toutes parts*³⁶. » Pour maintenir la qualité de l'éducation, les institutrices décident « *qu'il y aurait chaque mois au Pensionnat des Filles une proclamation des notes. À cette occasion, les élèves donneront une petite séance, ce qui en même temps les habituera à être moins à la gêne quand il leur faudra paraître en public* ».

Les soins hospitaliers sont aussi sur la voie de la prospérité. En décembre 1918, « *un mercredi, en l'honneur de saint Joseph, des électriciens commencent à poser les fils pour la lumière électrique. Les dépenses seront en partie payées par les médecins* » ; un appareil à rayons X est installé en 1920. Puis, les médecins acceptent de donner des cours de sciences infirmières aux sœurs hospitalières désireuses d'acquérir une meilleure formation professionnelle. « *Le Dr Sormany donne sa première*

³⁶ Lettre aux maisons, mars 1921.

séance d'anatomie et de physiologie » le 27 avril 1918. Durant les vacances, les cours se donnent trois fois la semaine ; le 11 juillet c'est le docteur Simard qui vient. A la fin de l'année, les « *Sœurs St-Louis (Marie Martin), Guy (Délia Cyr), Plourde (Emma) et Lausier (Méthaïde Gagnon) étudient sérieusement pour le cours de garde-malades* ». Les classes sont plus ou moins régulières et seront même interrompues de mai 1919 à novembre 1922 ; elles reprennent ensuite sur une base plus solide de sorte que le 4 août 1923, les onze sœurs qui ont suivi le cours de garde-malades passent un examen avec succès.

Les médecins font confiance aux hospitalières et demandent à la communauté, en octobre 1922, d'envoyer « *trois ou quatre sœurs à Edmundston prendre charge d'un hôpital* ». Les sœurs croient que leur devoir est d'assurer les meilleurs services possible aux malades admis à l'hôpital de Saint-Basile. Monseigneur Dugal en vantera d'ailleurs les commodités dans la conférence donnée, en octobre 1923, lors du cinquantième anniversaire de la fondation de l'Hôtel-Dieu :

La pharmacie, la salle d'opérations et celle des pansements sont de toute première classe. Bientôt un ascenseur sera installé pour transporter les malades aux différents étages de l'hôpital et à la salle des opérations et des pansements. Les docteurs Pio Laporte, Albert Sormany, A. Desrochers, Ernest Martin, d'Edmundston, et Alexis Lagacé, de St-Basile, sont les médecins ordinaires et actuels de l'hôpital où sont également admis tous les médecins du Madawaska tant américain que canadien, et même d'ailleurs.

Le Jubilé de l'Hôtel-Dieu

(1923)

Les célébrations du 50^e anniversaire de fondation de l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, à Saint-Basile, ont lieu du 2 au 4 octobre 1923. Contrairement aux fêtes du 25^e, monseigneur Dugal y prend une part active et rédige lui-même une brochure « *Souvenir du Cinquantième Anniversaire* ». Le programme adopté comporte un triduum :

1^{er} jour, concert public avec conférence historique et cinq discours par des orateurs choisis et priés d'avance ; 2^{ième} jour (le grand jour) messe pontificale avec sermon, banquet, visites et prières liturgiques au cimetière, avec discours et salut solennel du Saint-Sacrement ; 3^{ième} jour, service solennel pour les Sœurs défuntes et les bienfaiteurs défunts de l'Institution.

À la soirée d'ouverture, « *le bon et dévoué docteur Pio Laporte, doyen de la faculté de médecine et musicien, s'était chargé de former un orchestre spécial composé d'amateurs d'Edmundston* » qui présente un concert très apprécié. Puis, écrit monseigneur Dugal,

*le soussigné, qui a ouvert la porte du vieux couvent aux premières hospitalières en 1873, et qui exerce encore le saint ministère à l'Hôtel-Dieu depuis tout juste quarante-sept ans, fit sous forme de conférence, l'historique nécessairement abrégée du Couvent de Saint-Basile*³⁷.

³⁷ Cf. annexe 4, « *Bilan des années 1873-1923* », extrait de la conférence de monseigneur L.-N. Dugal, le 2 octobre 1923.



Grandes élèves (1923).

De son côté, la secrétaire de la communauté note que « *l'historique de notre vénéré Père et Supérieur est presque semblable à la récitation que devaient faire nos élèves, donc mise de côté* ». Le lendemain, 3 octobre, messe solennelle du jubilé célébrée par monseigneur Patrice-A. Chiasson à 9 heures du matin. « *Le docteur Pio Laporte s'était encore bénévolement chargé d'organiser un chœur de chantres choisis à Edmundston et à Clair pour rendre toutes les parties de la messe* ». À midi, à la salle du pensionnat Sainte-Catherine, un banquet réunissait 50 convives dont 27 prêtres. À la bénédiction du Saint-Sacrement, une déception attend les sœurs :

Rien de ce qui a été préparé n'a été chanté, car Mgr Dugal, en arrivant dans le sanctuaire, regarde au jubé et dit aux chanteuses de ne pas chanter des morceaux aussi long que la veille... Donc, le Salut des dimanches ordinaires est chanté... C'est ainsi que se termine notre belle fête des 'Noces d'Or'.

Malgré ces petits incidents, les fêtes du Jubilé ont été belles grâce au leadership et à l'ardeur de monseigneur Dugal. Le programme publié à cette occasion en fait foi et le discours qu'il a prononcé démontre clairement qu'il aime l'Hôtel-Dieu et qu'il admire le dévouement des sœurs.

CHAPITRE 4

Nouveaux horizons

(1923-1948)

À la fin de sa conférence prononcée à l'occasion du Jubilé de l'Hôtel-Dieu, le 2 octobre 1923, monseigneur Dugal se pose cette question :

Mais où cette Institution implantée dans un pays si pauvre, il y a cinquante ans qu'il ne pouvait soutenir un couvent de quatre religieuses, a-t-elle trouvé les ressources pour se maintenir, se développer et devenir ce qu'elle est aujourd'hui avec ses immenses et solides constructions¹ ?

Notre interrogation à nous porte maintenant sur l'avenir de l'Hôtel-Dieu et sur les nouveaux horizons qui s'ouvrent devant lui.

Un temps nouveau se dessine

(1924-1936)

Cette période est caractérisée par le désir de s'adapter aux temps modernes et par une plus grande ouverture

¹ Mgr L.-N. Dugal, *Souvenirs du cinquantenaire de l'Hôtel-Dieu*, p. 15-16.



Hôtel-Dieu vu de la montagne (1924 – 1936).

sur le monde. Pour ce faire, des transformations et rénovations matérielles sont nécessaires ².

En 1924, des galeries sont posées à l'étage de l'infirmierie des Sœurs puis au pensionnat des filles à condition que « les plans donnés par Mgr Dugal soient maintenus ». L'année suivante, les portiques du pensionnat et de la chapelle sont faits. Monsieur Laberge, architecte, « donne une statue en bronze de St Joseph pour le portique de la chapelle ».

À l'hôpital, on commence en décembre 1924 à servir les malades avec des cabarets. Au printemps suivant, les sœurs mettent des « tabliers blancs pour le service... le matin et pour les veilles » ; celles « de la pharmacie se vêtent en blanc pour les opérations :

² Sauf indication contraire, les citations sont extraites des chroniques de l'Hôtel-Dieu.

tablier, manches, voiles des dessus et dessous ». Puis, le 3^e étage de l'hôpital (ancien dortoir des petites pensionnaires) est aménagé pour recevoir, en 1925, les malades de la maison St-Jean de Dieu qui est fermée « afin de n'avoir pas à chauffer ce département ».

L'hôpital, d'une capacité de 80 lits, est pourvu d'améliorations modernes : système de chauffage central, puissant appareil de rayons X. Puis, « afin de mieux faire comprendre au public le beau fonctionnement d'une telle institution », on inaugure, le 12 mai 1927, le « Jour de l'Hôpital » qui, à l'avenir, sera célébré chaque année.

L'installation d'un système de chauffage central est autorisée en décembre 1926 « pourvu que nous ne dépassions pas la dette de \$10,000.00 permise par le St-Siège ».

En 1926, un contrat de 15 900 \$ est signé pour l'installation d'une nouvelle buanderie. « Les murs de la construction montent rapidement, nous ne voyons plus que les lucarnes du dortoir des enfants. » En juillet 1927, le lavage se fait pour la première fois à la nouvelle buanderie et « tout fonctionne à merveille ».

Au monastère, la chapelle des sœurs, sans être finie, est installée régulièrement à l'été 1927, « avec avant-chœur et stalles (bancs) » ; puis, « le 6 juillet, nous entrons dans notre nouveau réfectoire pour souper ».

La fin de l'été 1927 réserve une belle surprise :

Après dépenses extra d'une buanderie, du système de chauffage central de \$45,000 et des travaux d'un nouveau réfectoire, de l'escalier et de la clôture de la cour du monastère et plusieurs petites réparations, il nous reste un revenant de \$5000, chose tout à fait inexplicable autrement que par l'intervention de notre bon Père St-Joseph dont nous récitons depuis deux ans, après Vêpres, les sept douleurs et les sept allégresses.



Sœur Marie-Rose Courtemanche (1844 – 1931).

D'autres améliorations sont donc entreprises :

En juin 1928, « Paul (Cyr) est venu à bout d'installer le Béliet hydraulique pour qu'il puisse pomper l'eau de la montagne et cela continuellement jours et nuits ».

En septembre, les grandes élèves entrent dans leur nouveau dortoir aménagé dans le grand appartement du 4^e étage, au-dessus de la chapelle.

Une « partie de la terre, voisine de la nôtre, appartenant à Mme Théodule Martin, 5 arpents de longueur sur un arpent de largeur, au coût de \$800 » est achetée en 1932. Une cave extérieure pour patates et légumes y est construite.

En octobre 1933, « Mr (Horace) St-Germain³ et plusieurs de nos employés et autres ouvriers sont à

³ Contremaître de 1930 à 1935.



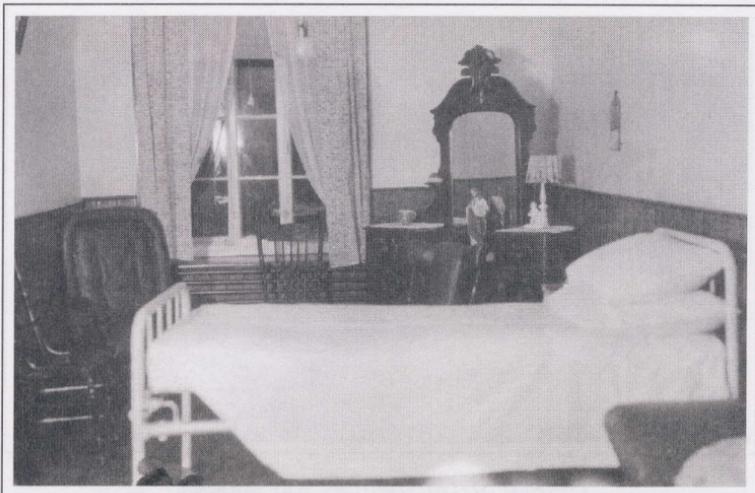
*Horace St-Germain et son épouse,
sœurs A.-M. Dionne et St-Louis (Marie Martin).*

reconstruire la maison St-Jean-de-Dieu, autrefois habitée par nos malades contagieux. On a complètement démoli cette partie de la maison, pour y mettre une fondation en ciment, et la rebâtir plus petite et plus haute, le tout avec le même bois ⁴. »

« L'installation de l'appareil en cas d'incendie est finie » en décembre 1934. « Avec ce système de borne-fontaine et de boyaux, on peut atteindre toutes les bâtisses. »

Ces améliorations d'ordre matériel ont pour but d'assurer la qualité des soins donnés aux malades et la meilleure éducation possible aux jeunes. Tel est le sens de cette affirmation écrite dans le rapport annuel de 1927 : « *Conscientes du rôle qu'elles ont à remplir, les Religieuses ne reculent devant aucun sacrifice pour améliorer le con-*

⁴ Cette maison servira de résidence aux employés jusqu'en 1968 ; elle devient ensuite la résidence Maillet.



Chambre d'hôpital vers 1920.

fort des malades et pour suivre les perfectionnements que demandent le progrès de la science. »

À l'hôpital, la formation des infirmières est l'une des grandes préoccupations du temps. Or, cet objectif n'est pas facile à atteindre. Les cours recommencés en 1923 sont encore une fois interrompus en 1924 : « *Le surcroît de travail força nos médecins à interrompre cette entreprise pourtant bien importante pour notre Hôpital*⁵. » Des sœurs poursuivent donc leur formation d'infirmières à Chatham, Campbellton, Montréal; d'autres entreprennent des études en diététique, pharmacie, laboratoire, radiographie. Cependant, même si les Hospitalières deviennent des spécialistes dans leur domaine, elles déclinent, en 1928, l'invitation qui leur est faite d'assister au Congrès des hôpitaux

⁵ Lettre de mère Richer à mère Duyer de Chatham, N.-B., 28 janvier 1924.

à Charlottetown : « *Mr l'aumônier ne conseille pas du tout ces sorties pour des Sœurs cloîtrées comme nous.* » Par contre, « cloîtrée » ou non, mère Guy (Délia Cyr), supérieure de 1925 à 1931, et sa communauté commencent en 1928 à penser à la fondation d'un hôpital à Edmundston. Le projet, très encouragé par les médecins, suscite beaucoup d'intérêt dans la population. Dès le printemps de 1929, un Mr X d'Edmundston offre un terrain pour l'emplacement du futur hôpital. Or, les sœurs de l'Hôtel-Dieu hésitent à accepter une telle entreprise qui pourrait freiner la croissance de l'œuvre de l'éducation dont les besoins sont tellement grands qu'il est question de démolir la vieille bâtisse en bois et de la remplacer par une nouvelle aile en briques.

L'académie évolue, en effet, au même rythme que l'hôpital. Elle devient un centre éducationnel reconnu pour sa capacité d'adaptation et son ouverture. Ainsi, en juin 1925 :

Quatre Sœurs de la Sagesse d'Edmundston, et deux demoiselles viennent passer ici leurs examens selon la décision de l'honorable W. Carter du bureau d'Éducation... Puis, au début de septembre, trois Sœurs de l'Assomption, congrégation nouvellement fondée à Campbellton, sont admises pour un an à l'Hôtel-Dieu afin de se préparer pour les licences de première et deuxième classes sous la direction de sœur Langevin.

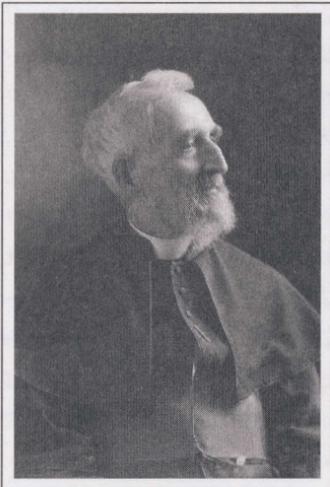
Comme le font leurs compagnes vouées aux soins des malades, les sœurs enseignantes commencent à suivre des cours de perfectionnement en prévision de l'ouverture d'une classe de XI^e année en septembre 1930. Et, un an plus tard, le 26 juin 1931, a lieu la première cérémonie de collation des diplômes à l'Académie de l'Hôtel-Dieu en



Élèves pensionnaires en 1931.

l'honneur de Corinne Daigle, Léona Pelletier et Germaine Nadeau. Ce pas en avant encourage les institutrices à « sortir du cloître » afin de poursuivre des études plus avancées. Ainsi, en février 1933, les sœurs Langevin et Marie Cyr passent un mois à Antigonish, où l'Université St-François-Xavier offre gratuitement un cours de psychologie et santé mentale; en novembre, les sœurs Claudia Lavoie et Ida Raymond assistent au Congrès pédagogique à Edmundston. Les esprits s'ouvrent graduellement à l'idée que des sœurs puissent entreprendre, par cours d'été à l'extérieur, des études en vue d'un baccalauréat. De plus, le rêve d'un nouvel édifice pour l'école se précise ; en mars 1933, « *mon-sieur Onésime Tessier, entrepreneur-menuisier qui demeure au couvent, promet de faire le plan et de conduire les travaux de notre future construction* ».

Deux grands projets sont donc à l'ordre du jour des années 1928-1934 : fondation d'un hôpital à Edmundston et construction d'une nouvelle annexe à l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile. Ce sont de grandes entreprises qui deman-



*Monseigneur
L.-N. Dugal
(1853 - 1929).*

dent sagesse et prudence. Or, les sœurs ne peuvent plus compter sur la longue expérience de sœur Maillet, alors trop âgée pour apporter des conseils judicieux. Et monseigneur Dugal, décédé le 27 novembre 1929, n'est plus là pour donner ses avis et directives. La disparition du dévoué pasteur qui, durant plus d'un demi-siècle a dirigé les destinées de l'Hôtel-Dieu, de la paroisse de Saint-Basile et même du Madawaska entier, laisse un grand vide.

Son successeur, l'abbé Jean-Paul Lévesque, arrive en septembre 1930. Il est donc présent, le 11 novembre, à la bénédiction solennelle de la chapelle dont l'intérieur vient d'être complété

grâce aux nombreux dons de nos généreux bienfaiteurs... Après cinq mois d'attente et d'une vie bien mouvementée, enfin brilla le jour tant désiré... S. G. Mgr Chiasson préside et célèbre la messe pontificale... phalange de 35 prêtres, banquet... Érection de deux beaux chemins de croix en reliefs... Notre Maison est maintenant régulièrement établie.

Le nouveau curé s'intéresse immédiatement aux œuvres de l'Hôtel-Dieu. Pour aider la communauté, il forme, en janvier 1931, l'Association des dames patronnesses qui « *s'occuperont aux œuvres de charité à l'extérieur au bénéfice de l'Hôpital et de l'Orphelinat. Officières élues : Présid. Mme Denis Daigle, Vice-prés. Mme Fred Smith, Secrétaire, Mme Alfred Pelletier, Trésorière, Mme Arthur Hudon* ». Dès la semaine suivante, les dames organisent un « *grand souper (Bean) pour 200 personnes au sous-bassement ; une soirée suivit à la salle du théâtre : partie de cartes, comédies, discours éloquent du curé... Résultat de la soirée, \$150* ». Très actives, les dames patronnesses organisent le « Jour de l'Hôpital » du 17 mai 1931 :



Intérieur de la chapelle en 1930.

Concours de bébés, au nombre de 32 ; discours par des médecins ; le Dr Cyr donna des chiffres à l'effet de faire disparaître dans l'esprit de certaines gens, l'idée que les religieuses sont riches et n'ont pas besoin d'assistance, voir même que certains se dispensent de payer leurs dettes à l'Hôtel-Dieu pour cette raison ; cérémonie de bénédiction d'autos : 200 machines avaient été placées en ordre, sous la direction de M. St-Germain. Plus de mille personnes ont visité l'Hôtel-Dieu.

L'Association continue ses activités avec dynamisme durant un an. Puis, voilà que les relations entre le curé et les sœurs se détériorent au début de 1932 : « *Le chapelain a baptisé un homme dans notre chapelle* » sans la permission du curé et mère St-Louis « *a refusé de prêter la salle du couvent pour une séance au profit de l'église* ». En février, l'Association des dames patronnesses est dissoute. Les relations demeurent tendues jusqu'au départ



*Les Dames patronnesses et les sœurs Brissette,
A.-M. Dionne et St-Louis (1931).*

de l'abbé Lévesque après l'incendie de l'église paroissiale, le 22 octobre 1932.

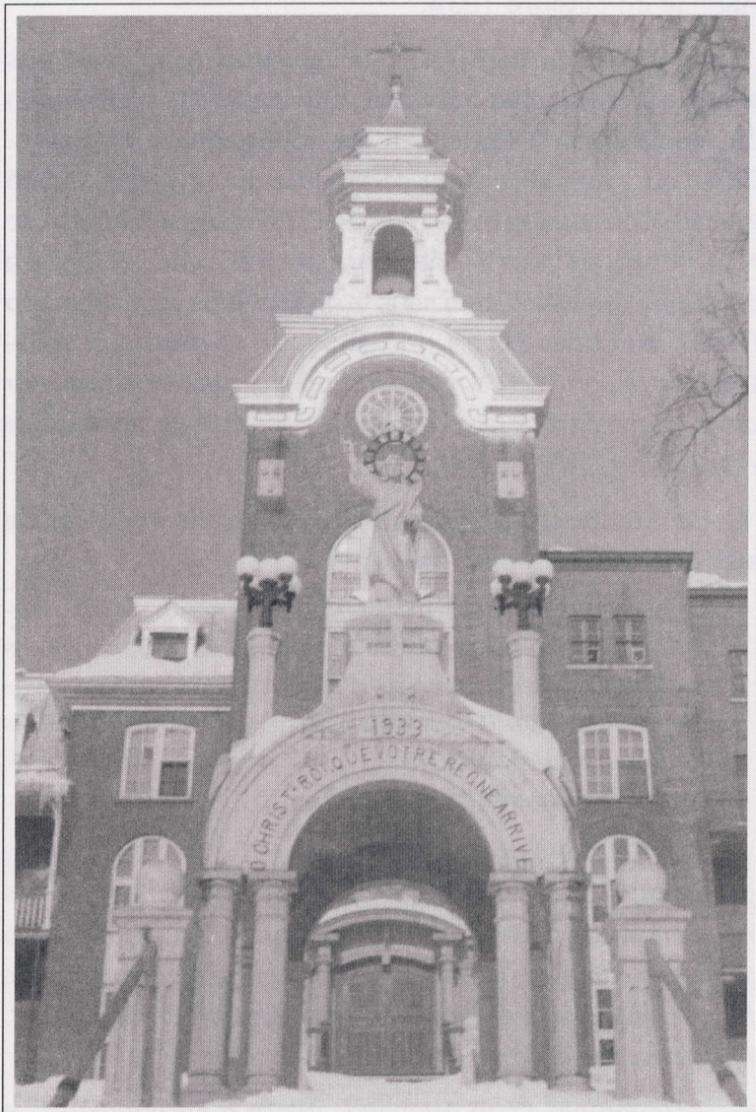
Au début de l'été 1933, les grandes préoccupations sont temporairement mises en veilleuse par la bénédiction du monument au Christ-Roi par monseigneur Patrice-A. Chiasson. Au cours de la cérémonie du 1^{er} juillet, l'abbé William Conway fait le sermon de circonstance ; un acte de réparation au Sacré-Cœur est récité, puis la fanfare d'Edmundston s'exécute sous la direction de monsieur Léo Poulin. Le Christ-Roi est prié de bénir « *le généreux donateur, notre bon Mr I. N. Dumont, prêtre, qui eut le bonheur de prendre part à la fête en étant porté sur une chaise d'invalides* ».

Ces distractions passagères cèdent très tôt la place aux importants projets du temps :

La rumeur de notre future construction qui devra compléter notre Maison s'est répandue au dehors et les architectes de Québec et d'ailleurs se disputent l'entreprise bien qu'il n'y ait rien de décidé si nous bâtirons ou non à cause de la rareté de l'argent... Ils (les architectes) deviennent importuns.

À la fin de l'année 1933, une autre rumeur veut que la compagnie Fraser construise un hôpital et « *les médecins nous conseillent de prendre le devant. Toutes les Sœurs sont d'avis, mais nous n'avons pas encore la permission de Mgr l'Évêque, ni même aucune ressource. En attendant, nous n'avons qu'à prier* ». Le 23 novembre,

L'Honorable Énoil Michaud, maire d'Edmundston, le Rév. Mr Conway et les deux docteurs Laporte se réunissent pour avoir une entente relativement au projet d'un hôpital à Edmundston. Il est question qu'une Cie doit prendre des mesures pour ouvrir un hôpital



Monument au Christ-Roi érigé en 1933.

protestant. La décision de la Communauté empêcherait des étrangers de continuer le projet.

Finalement, le 28 novembre, monseigneur Patrice Chiasson, évêque du diocèse permet d'aller construire dans un avenir prochain. De son côté, l'abbé William Conway, curé d'Edmundston, ne promet pas de pouvoir aider d'une manière substantielle mais il propose à la communauté de faire ce qu'elle voudra. Les démarches se poursuivent donc durant les premiers mois de l'année 1934 : entrepreneur à choisir, emprunt à faire, amendement du « bill d'Incorporation » à obtenir afin d'avoir le droit de s'établir à Edmundston. En juillet, monseigneur Chiasson permet de commencer la construction à l'automne. L'entreprise reçoit de plus l'encouragement du délégué apostolique, en visite dans la région au mois d'août : « *Son Excellence exprime le désir de voir les Hospitalières de St-Basile aller prendre possession de l'hôpital d'Edmundston, de peur que d'autres ne travaillent sournoisement à en organiser un.* »

À la fin de l'été 1934, tout semble s'orienter en faveur d'une fondation à Edmundston ; la décision finale est toutefois du ressort de la communauté des sœurs de Saint-Basile. Lors d'une assemblée tenue le 15 septembre, les sœurs vocables se prononcent « *20 en faveur de l'hôpital à Edmundston et 15 pour un pensionnat ici* ». Devant ces divergences d'opinion, il est décidé de « *suspendre la question de l'hôpital pour quelques années et de construire un pensionnat ici... Les médecins sont indignés et vont jusqu'à dire que si d'autres personnes se présentent pour construire à Edmundston, ils accepteront et leur aideront* » Les Hospitalières de Saint-Joseph céderont-



Incendie de février 1935.

elles à ces pressions extérieures fort embarrassantes ? Un événement imprévu tranche en faveur de l'académie.

Le lundi 25 février 1935, vers les 14 heures, le feu éclate dans la bâtisse primitive au département des servantes. Le système contre l'incendie, installé à peine deux mois auparavant, est mis en fonction et les pompiers d'Edmundston viennent prêter mains fortes et « *déploient tout ce qu'ils ont de force et d'habileté pour arrêter les flammes et les empêcher de se communiquer à la bâtisse en briques* ». Cependant,

Toute la maison en bois est réduite en cendres dans l'espace d'une couple d'heures... Les hommes, des femmes mêmes, des enfants, en quelques minutes ont vidé presque complètement la maison : meubles, linge, literie, tout est jeté dehors ou porté dans d'autres endroits. Enfin, après bien des efforts et mille difficultés, on parvient à arrêter le feu au coin de la chapelle. Quel miracle ! Tout le monde s'accorde à le dire. Éteindre un pareil incendie avec si peu d'eau, un seul jet. Une image de

N.-D. de la Protection jetée au milieu des flammes a été conservée, le cadre seul a été brûlé... Vraiment il y a du miracle, et nous devons de grandes actions de grâces au bon Dieu qui a daigné nous laisser notre chapelle, pensionnat et monastère malgré les quelques dommages causés par l'eau, et le grand nombre de vitres brisées. Quel dévouement de la part de nos serviteurs, et de tous ces hommes du village et d'Edmundston.

La maison incendiée comprenait les appartements de monseigneur l'évêque, ceux de l'aumônier, des serviteurs et servantes, des dames pensionnaires, des rentiers ainsi que des parloirs. Après maints autres détails, le récit se poursuit avec ces mots : « *Et voilà la maison primitive, le premier couvent de nos Mères Fondatrices disparu ! Tout est disparu des premiers jours de notre fondation, mais de nos vénérées et dévouées Mères, il nous reste les beaux exemples de vertu et d'édification qu'elles nous ont légués*⁶. »

D'autres précisions sont données dans une lettre aux maisons de la Congrégation :

*Il est vrai que cette maison devait être démolie au printemps pour faire place à une aile à l'épreuve du feu. Toutefois, notre plan était de conserver une partie de cette bâtisse jusqu'à ce que la nouvelle fut complétée et cela pour loger les ouvriers. Les plans et devis sont prêts pour la nouvelle aile, laquelle mesurera 183 pieds de longueur et 50 de largeur et comprendra le pensionnat des garçons, 12 classes ainsi que divers départements qui se trouvaient dans la maison incendiée*⁷.

⁶ Les archives n'ont pas été brûlées ; elles étaient depuis la fin du siècle précédent conservées en lieu sûr dans la « maison neuve ».

⁷ Lettre aux maisons, avril 1935.

Les plans du nouvel édifice étant déjà faits, l'entrepreneur Albert Giroux, de Saint-Casimir, au Québec, est choisi dès le 28 février pour diriger les travaux dont les coûts sont estimés à 95 000 \$. Au mois de mai, la communauté décide de faire un emprunt de 100 000 \$. La construction commencée au printemps progresse rapidement ; on déplore toutefois un malheureux accident survenu le 15 août : « *Une brouette en fer pour transporter le ciment tomba de l'élévateur et frappa Albert Martin qui décède le lendemain.* » Les travaux doivent quand même se poursuivre et, le 22 septembre 1935, a lieu la bénédiction de la première pierre commémorative de la construction par monseigneur Chiasson en présence de quelques centaines de personnes.

L'union de l'annexe en construction au reste de l'établissement occasionne bien des changements surtout au rez-de-chaussée que l'on divise en plusieurs départements : réfectoire des serviteurs et des servantes, dépenses, salle pour les élèves externes, cordonnerie. « *Une cuisine centrale était aussi d'urgence. Nos dévouées cuisinières ont maintenant une vaste cuisine où tous les accessoires modernes seront installés, du moins autant que nos moyens le permettront*⁸. » Enfin, à l'automne de 1936, « *les garçons entrent dans leur magnifique pensionnat, les filles dans leurs appartements tous réparés et améliorés* » et tous les élèves dans de belles classes. On procède ensuite à la démolition de l'ancien pensionnat des petits garçons « *ce qui agrandira beaucoup la cour et donnera plus de clarté au chœur* ».

⁸ Lettre aux maisons, avril 1936.



Hôtel-Dieu en 1936.

Pendant ce temps, les médecins entretiennent vivant le projet d'un hôpital à Edmundston. Trois jours seulement après l'incendie de février 1935,

les deux docteurs Laporte et le docteur Sormany viennent reposer la question de l'hôpital. Une rumeur circule : la fondation d'un hôpital à Madawaska par les Sœurs Franciscaines. Afin de prévenir une telle affaire qui pourrait certainement nous être fatale, les médecins proposent à son Excellence (présent) et à Notre Mère que nos Sœurs aillent prendre possession du petit hôpital actuel d'Edmundston. Rien n'est décidé et il faudra en parler au Rév. M. Conway.

Il ne s'agit donc pas pour les sœurs de fonder un nouvel hôpital mais d'aller diriger l'hôpital Sanita. Cependant, ce projet est abandonné peut-être sur l'avis du curé d'Edmundston. Et, la communauté continue à investir dans le vieil hôpital de Saint-Basile. Ainsi, en juillet 1935,

un ascenseur est installé pour remplacer le monte-plats qui existe depuis la construction de l'hôpital. Ce petit ascenseur pourra contenir 4 ou 5 personnes debout, ou même un malade assis, mais pas assez grand pour monter une opérée. L'emplacement ne permet pas de faire mettre d'ascenseur plus grand.

Les médecins eux-mêmes s'intéressent à l'amélioration des services :

Un homme d'expérience dans les appareils de radiographie vient faire l'installation de celui que le docteur A. M. Sormany nous a donné pour remplacer le nôtre qui est beaucoup plus petit. Celui du Docteur a coûté \$10,000. L'installation coûte très cher... Seul l'expert venu de Montréal charge \$20 par jour. Nous partageons avec le Dr les revenus et non les profits.

Au cours des années 1924 à 1937, si l'hôpital et l'école évoluent sous le signe d'un « temps nouveau », le monastère fait de même. Un profond changement dans les structures administratives de la Congrégation des Hospitalières de Saint-Joseph se prépare depuis 1926. Les maisons du diocèse de Chatham (Tracadie, Chatham, Saint-Basile et Campbellton) sont invitées à s'unir en généralat avec un gouvernement central qui aurait juridiction sur les administrations locales pour la nomination des supérieures et des conseillères de chaque communauté, droits de regards sur l'administration des affaires temporelles, etc. L'enjeu étant très important, le vote unanime des sœurs est requis pour que la demande soit adressée au Saint-Siège, à Rome. Après de longues et ardues négociations, les quatre communautés francophones du Nouveau-Brunswick votent, en 1933, en faveur du généralat. Or, en mars 1934, les sœurs apprennent que « Rome n'a pas jugé expédient d'accorder la demande faite par nos Mai-

sons du diocèse, de se réunir en généralat ». À Saint-Basile, certaines sont très heureuses de cette décision. La question du généralat est suspendue pour quelques années, mais la formation d'un noviciat commun émerge au grand désarroi de quelques sœurs : *« Encore une tracasserie que cette question. Nous espérons que le bon Dieu n'attend pas de nous une adhésion à un tel changement. »* Au mois d'août 1935, à une réunion des supérieures, le noviciat commun est accepté ; sœur Guy (Délia Cyr) est choisie comme première supérieure, et sœur Eugénie Lebrun, maîtresse des novices. À l'avenir, les jeunes aspirantes à la vie religieuse devront se rendre à Bathurst pour leurs deux années de formation. À Saint-Basile, cette décision fait mal : *« Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non la nôtre. Disposez de tout pour votre plus grande gloire, et consolez tant de cœurs brisés et affligés par la séparation de nos chères novices. »* Et en novembre 1935, cinq novices entrées à Saint-Basile, partent pour le noviciat commun de Vallée-Lourdes (Bathurst). *« Plus de novices... plus de postulantes. La maison paraît vide... Mais Fiat⁹ ! »*

Un autre changement se prépare à l'automne 1935 ; il s'agit de la formation d'un gouvernement par conseil. La question ne semble pas rencontrer beaucoup d'opposition car, dès septembre 1936, l'affaire est réglée :

On substitue le gouvernement par conseil au gouvernement par chapitre. Les nouvelles officières sont élues par 30 capitulantes. Sœurs Guy et Dionne sont élues

⁹ Le noviciat reviendra à l'Hôtel-Dieu en septembre 1940 et y restera jusqu'au généralat acadien de 1946.



Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, Saint-Basile, en 1937.

conseillères. Le conseil est donc composé de la Supérieure, Mère St-Louis (Marie Martin), de l'assistante, sœur Pellerin (Odélie Gagné), des deux conseillères, les sœurs Guy (Délia Cyr) et Dionne (Anne-Marie), et de l'Hospitalière en chef, sœur Cyr (Marie). La dépositaire (sœur Brigitte Légère) ne doit pas assister aux assemblées.

C'est donc dans un temps d'adaptation à de changements importants à l'intérieur de leur communauté, que les sœurs de Saint-Basile ont eu à trouver des solutions aux deux grands débats de l'époque : un hôpital à Edmundston et l'érection d'un nouvel édifice pour l'école. L'expérience, difficile à vivre, les a préparées à poursuivre la route.

À la croisée des chemins

(1937 - 1942)

Vues en rétrospective, les années 1937 à 1942 projettent l'image d'un Hôtel-Dieu situé à une croisée des chemins. Tout en regardant ce qu'il y a encore à faire à Saint-Basile, les sœurs perçoivent que le temps approche où elles auront à élargir leur champ d'apostolat et leur milieu de vie. En fait, à la suite d'une offre imprévisible qui leur est proposée, un projet audacieux se présente au printemps de 1938 : la fondation d'un hôpital à Van Buren au Maine.

Ce projet d'ouvrir un hôpital en territoire américain alors que celui d'Edmundston a été suspendu est un peu déconcertant. Il s'explique cependant.

M. Léville Thibodeau, avocat de Van Buren, devenu il y a plusieurs années, propriétaire d'une magnifique résidence eut l'idée de la transformer en un hôtel pour

touristes passants. En faisant de telles améliorations, ce bon Monsieur avait en vue de léguer plus tard sa propriété à une communauté religieuse pour en faire un hôpital. Or, ce Monsieur, robuste et bien portant, pas très âgé et en pleine activité fut terrassé en mai dernier par une pneumonie qui le conduisit à la tombe en deux jours... Son épouse l'avait précédé de trois mois. Par testament, monsieur Thibodeau laissa sa belle maison à une de ses sœurs qui demeurait chez lui, avec promesse d'effectuer sans retard son désir en faisant des arrangements avec une communauté d'hospitalières, tout en donnant la préférence aux Sœurs de Saint-Basile ¹⁰.

En juin, les sœurs de Saint-Basile, ayant reçu l'offre de mademoiselle Zélie Thibodeau, se réunissent pour « discuter le projet d'hôpital à Van Buren. Il y a deux obstacles : la maison est hypothéquée et il faudrait une somme considérable pour la transformer en hôpital. Nos finances ne le permettent pas ces années-ci... Prière car il faut donner une réponse sous peu ». Les gens de Van Buren posent un geste d'encouragement :

Une quinzaine de personnes de Van Buren, toutes intéressées à la fondation d'un hôpital, se rendent ici afin de donner leur opinion qui est d'encourager notre communauté à acquiescer à la demande qui lui a été proposée. Tous ces gens de bien promettent leur appui et se proposent de faire tout en leur pouvoir pour soutenir la maison commençante. De tels encouragements sont de nature à faire voir dans ce projet la volonté de Dieu.

Enfin, « après avoir considéré les avantages et les désavantages d'une fondation de l'autre côté de la frontière..., la communauté a cru devoir adhérer à cette

¹⁰ Lettre aux maisons, décembre 1938.



*Fondatrices de l'hôpital de Van Buren, Maine :
Sœurs Brissette (Anna Nadeau), Maria Albert,
Emma Plourde, Brigitte Légère et Béatrice Kearney (1938).*

proposition avec la plus entière confiance¹¹ ». Et, au mois d'octobre, « les sœurs qui auraient de l'attrait pour la fondation de Van Buren sont invitées à s'offrir elles-mêmes ». Après s'être rendues à Fredericton pour obtenir leurs passeports, les fondatrices quittent leur « maison mère », le 16 décembre 1938 :

Cinq sœurs quittent le berceau de leur vie religieuse... Chose pareille ne s'est jamais vue dans notre Maison... Après la visite au St-Sacrement, vers les 3 h 40 de l'après-midi, les chères fondatrices montent dans l'automobile de M. Georges Thériault de Van Buren qui a la bonté de venir les chercher tout en mettant son camion à leur disposition pour le transport du bagage.

¹¹ Lettre aux maisons, décembre 1938.



Hôtel-Dieu de Van Buren (1938 – 1954).

Dans la lettre adressée aux maisons en décembre 1938, l'événement est ainsi annoncé :

Cette année 1938, le 65e de notre Installation à Saint-Basile, cachait aussi dans ses plis mystérieux un événement important et des plus imprévus... Notre Institut compte un nouvel Hôtel-Dieu... Le petit hôpital pourra recevoir une quinzaine de malades ; c'est une maison très confortable, richement fini à l'intérieur comme à l'extérieur et avec tout le moderne possible... Maintenant l'œuvre subsistera-t-elle ¹² ?

La fondation d'un hôpital à Van Buren est certainement le fait saillant de l'année 1938 à l'Hôtel-Dieu. Cette entreprise ne nuit toutefois pas au progrès de l'hôpital de Saint-Basile où, en septembre 1939, une école de garde-malades pour religieuses est ouverte :

Inauguration de l'École de gardes-malades en présence des docteurs Sormany, P.C. Laporte, Cyr, Godreau, Martin et Smith. Huit jeunes Sœurs suivront les cours. À part les médecins, Sr St-Charles, à qui est donnée la direction de l'école prend la parole aussi pour encourager ses nouvelles élèves.

Dès la semaine suivante, sœur Carroll (Anastasia Harquail) de Campbellton arrive pour aider à l'organisation du cours de garde-malades ; elle sera directrice des étudiantes jusqu'en décembre 1942. Avant de quitter définitivement l'École, elle a la joie d'être présente à la remise des diplômes d'infirmières aux cinq sœurs Raymond (Ida), Nadeau (Corinne Michaud), Ste-Jeanne-d'Arc (Almida Thériault), Toussaint (Alice) et Ste-Cécile (Pelletier). Les

¹² Le petit Hôtel-Dieu de Van Buren fermera 31 juillet 1954.

cinq réussissent les examens d'enregistrement qu'elles sont allées passer à Chatham.

Du côté de l'académie, les activités parascolaires sont nombreuses et de nouveaux mouvements sont fondés. D'abord, en 1938, la Croisade eucharistique est organisée par l'abbé Aurèle Godbout, curé d'Atholville : « *Une centaine d'élèves nous ont fourni l'occasion d'une touchante cérémonie à la chapelle, le soir du 15 mars : réception dans la Croisade eucharistique*¹³. » *Le mouvement prend de l'expansion de telle sorte qu'au mois d'octobre, à la fête du Christ Roi, d'autres élèves « entrent dans la Croisade de Jésus-Hostie » :*

C'est charmant de voir tous les élèves, anciens et nouveaux Croisés, tenant à la main un petit pavillon rouge et blanc pour les garçons, bleu et blanc pour les filles... Avec tout l'enthousiasme de leurs petits cœurs, les Croisés font entendre un dernier chant : « Bénis notre Croisade, Douce Reine des Cieux ! Contre le mal qui les dégrade, garde nos cœurs purs et joyeux ! »

Puis, les anciennes élèves fondent l'Amicale Langevin en octobre 1940. Au mois de février suivant, un grand nombre de dames et de demoiselles se réunissent pour un « *shower de charité* » en faveur de l'Hôtel-Dieu. « *Le shower de charité nous a apporté une grande quantité d'objets variés : vaisselle en porcelaine, en granit, verrerie de toutes sortes, ustensiles de cuisines, etc. Il y en a pour les trois salles des malades, la cuisine centrale et autres départements.* » En juillet 1941, 62 amicalistes « *se réunissent dans le but de choisir une élève qui aura droit à une bourse prélevée par l'Amicale* ».

¹³ Lettre aux maisons, avril 1938.

Autres signes d'avancement : « *Les Sœurs Larose et St-Antoine* (Éva Albert) *reviennent des cours d'été à Bathurst. Sr St-Antoine, première bachelière... Fête en son honneur le lendemain.* » Puis en novembre 1942, la « *visite de Mlle Jacqueline Ratté, présidente de la JEC nationale* » laisse présager que l'organisation du mouvement Jeunesse étudiante catholique (J.É.C.) se prépare.

Au monastère, la question d'un généralat refait surface en 1939 ; il s'agit cette fois de transformer tout l'Institut en généralat. Le sujet soulève de l'inquiétude :

Au cas où le généralat serait accepté, les 19 Maisons d'Amérique seraient divisées en cinq provinces, dont les Maisons du N.-B., sauf Chatham, en formeraient une. La communauté n'est pas de cet avis et préférerait être réunie à Montréal. La chose semble pourtant difficile. Il nous faudra probablement faire le sacrifice de notre jugement malgré toute sa justesse.

Puis, le silence se fait autour de ce projet jusqu'en février 1942 : « *La question du Généralat revient sur le tapis après trois ans de suspension... Désir de Mgr Antonutti, délégué apostolique pour le Canada que les communautés se réunissent en généralat... C'est également le désir du Souverain Pontife.* »

Décidément, tous les secteurs de la vie à l'Hôtel-Dieu sont à la croisée des chemins. La confiance en saint Joseph est néanmoins toujours très forte et le grand protecteur de l'Hôtel-Dieu continue à être honoré. En 1940, la petite chapelle du cimetière, qui lui est dédiée, reçoit une toilette neuve et est agrandie du côté du jardin :

Grâce à un don d'un prêtre décédé ici il y a quelques années dans le but de faire des réparations à notre petite chapelle St-Joseph, passablement détériorée par



*Damase Thibodeau, prêtre,
et groupe d'enfants de chœur (1945).*

les années, il fut possible, le printemps dernier, de faire remettre presque à neuf cette précieuse bâtisse des premiers temps de la fondation ¹⁴.

Cette petite chapelle restaurée, agrandie et embellie est bénite le 29 juin 1941. Un autre fait est à signaler : le 1^{er} août 1941, l'aumônier François Bergeron est remplacé par l'abbé Damase Thibodeau dont la présence à l'Hôtel-Dieu sera des plus bénéfique pour maintenir l'unité, la paix et la charité pendant les années de profondes transformations qui s'annoncent.

¹⁴ Lettre aux maisons, septembre 1940.

En route vers un « ailleurs »

(1943 -1948)

Au milieu du XX^e siècle, la communauté des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, établie à Saint-Basile depuis près de 75 ans, se met courageusement « en route vers un ailleurs ». Un « ailleurs » à l'intérieur des murs de l'Hôtel-Dieu : ouverture de nouveaux services et fermeture d'œuvres anciennes, restructuration administrative, initiatives prometteuses pour l'avenir ; puis, un « ailleurs » à l'extérieur de ses murs : fondation de deux institutions imposantes, un sanatorium à Saint-Basile et un hôpital à Edmundston. Bref, la vie traditionnelle du vieux couvent est en pleine mutation.

L'année 1943 ouvre la route. La brièveté et la concision des chroniques donnent, à première vue, l'impression que rien de bien spécial ne se passe; cependant, de courtes notes annoncent que d'importantes innovations se préparent : « *Hôpital beaucoup trop petit* » ; « *assemblée des médecins au sujet du projet d'un Sana.* » L'ouverture de l'École des garde-malades aux laïques en septembre 1943 prélude à des temps nouveaux. Cette décision résulte d'une action concertée entre les sœurs hospitalières et les enseignantes. Peinées de voir des élèves obligées de sortir du Madawaska pour devenir infirmières, les directrices du pensionnat et de l'académie, les sœurs Lucie Morneau et Rhéa Larose recommandent au conseil de la communauté d'accepter des jeunes filles à l'École des garde-malades. Et, le 13 septembre, huit étudiantes s'inscrivent à la première école d'infirmières au Nord-Ouest du Nouveau-Brunswick. Trois d'entre elles, Blanche Ouellet, Léonie Sénéchal et Léda Thériault, sont



Premier groupe d'étudiantes infirmières (1943).

en deuxième année puisqu'elles ont fait la première à Moncton, l'année précédente. Ainsi, une première collation des diplômes a lieu le 17 juin 1945. L'auteure des chroniques ajoute ce commentaire :

Ne semble-t-il pas que notre chère Mère Maillet du haut du ciel dut se pencher avec fierté et contempler ce groupe attrayant de jeunes infirmières dans son cher Hôtel-Dieu dont elle fut la mère aimante et dévouée. Comme elle jouirait aujourd'hui de voir tant de progrès dans cette Maison qu'elle a connue si pauvre, si petite.

Cette école, si importante soit-elle, est cependant une « petite affaire » si on la situe dans le contexte des entreprises de grande envergure que sont les fondations d'un sanatorium et d'un hôpital sous la direction de sœur Lucie Morneault, supérieure. Ces constructions exigent de longs pourparlers et de nombreuses démarches, d'autant plus que les deux sont menées de front, celle du sanatorium précédant l'autre de quelques mois seulement.



Sœur Lucie Morneault, supérieure, sa sœur Joséphine (Sr St-Charles) et sa cousine Régina Morneault (Sr St-Vincent).

Le choix du site du sanatorium est un sujet épineux : « *La ville d'Edmundston et Edmundston-Est se disputent l'honneur de l'avoir et Saint-Basile tient son bout. Dieu seul sait où devra être construite cette importante bâtisse.* » Monseigneur Camille Leblanc, évêque du diocèse de Bathurst depuis 1942, s'intéresse au sanatorium et encourage les sœurs :

J'espère que vous avez pris une décision concernant le projet d'un Sanatorium au Madawaska. Cette œuvre est d'une grande nécessité comme vous vous en rendez compte. Que Dieu éclaire vos intelligences et vous fasse accepter cette œuvre qui est la vôtre, me semble-t-il¹⁵.

¹⁵ Lettre de Mgr Camille Leblanc, 4 décembre 1943.

Au début de janvier 1944, des sœurs vont visiter un terrain à Edmundston ; le lendemain, d'autres se rendent visiter à Edmundston-Est. La décision n'est pas encore prise quand, au début de février, la question de fonder un hôpital à Edmundston est plus que jamais celle du jour :

Nos médecins nous pressent de prendre une décision d'autant plus que l'hôpital Sanita, tenu par Madame Michaud, doit fermer ses portes ces jours-ci. M. le maire Proulx de la Ville s'intéresse grandement à ce projet... Il vient chercher Notre Mère et quelques Sœurs pour visiter les terrains proposés à cet effet. Mgr Conway se montre heureux de la décision de notre communauté de fonder cet hôpital si ardemment désiré par la ville d'Edmundston depuis si longtemps.

Un commentaire du 7 février 1944 est d'un intérêt particulier :

De grands projets sont à l'horizon pour le printemps - Fondation d'un hôpital, d'un Sana, construction d'une grange pour remplacer celle qui tombe en ruines et qui est beaucoup trop petite ; travaux pour le système d'aqueduc : l'écluse actuelle ne peut suffire - il s'agit de trouver une source plus considérable ce qui va occasionner de grands travaux et des dépenses considérables. Que de tracas, que de soucis pour notre Mère au début de son supériorat. Tant de choses importantes et graves qui se présentent à la fois !

Un point est cependant réglé : le sanatorium sera à Saint-Basile et l'hôpital sera construit sur le site de la 21^e Avenue offert par la ville d'Edmundston. La compagnie Dansereau de Montréal obtient les contrats des deux bâtisses au coût de 400 000 \$ pour le sanatorium et 700 000 \$ pour l'hôpital.



Sanatorium Saint-Joseph (1946 – 1972),

Les travaux de construction des deux édifices débutent en septembre 1944. Ceux du sanatorium progressent plus lentement que ceux de l'hôpital d'Edmundston parce qu'il « *a fallu faire beaucoup de creusage dans le roc* », surtout pour le tunnel souterrain destiné à unir l'Hôtel-Dieu au sanatorium. Cependant, au début de l'été 1946, des gens croient l'édifice prêt pour accueillir un malade :



Première communauté des sœurs du sanatorium (1946).



*Hôtel-Dieu Saint-Joseph,
Edmundston (1946 – 1972).*



*Sœurs de l'Hôtel-Dieu d'Edmundston
et Mère Ladauversière (Isabelle Sormany) en 1947.*

« Vers les 6 heures, le 4 juillet, arrive le premier patient du Sanatorium, sans être attendu. Comme c'est un mercredi, on prétend que c'est notre bon Père St-Joseph qui l'a amené. » Le lendemain, un grand nombre de sœurs passent la journée au nettoyage de la bâtisse dont l'ouverture a lieu le 8 juillet; trois jours après, l'aumônier de la nouvelle institution, l'abbé Urbain Lang, y célèbre la première messe dans une chapelle provisoire à la salle du théâtre. Le 13 octobre, monseigneur Marie-Antoine Roy, premier évêque du diocèse d'Edmundston formé en 1944, bénit le sanatorium en présence de centaines de personnes qui ont ensuite la possibilité de visiter tout l'édifice. Une semaine plus tard, le sanatorium compte déjà plus de 100 patients.

La construction de l'hôpital avance sans trop de difficultés. « Ça va bien... 150 employés y travaillent », note-t-on le 14 février 1945. Et tout va si bien que, une semaine après la bénédiction du sanatorium, soit le 20 octobre 1946, monseigneur Roy bénit solennellement l'hôpital : « *Le bon Dieu a certainement béni ces deux entreprises qui font aujourd'hui la gloire du comté.* »

Ces « deux entreprises qui font la gloire du comté » revêtent toutefois une autre signification pour la communauté du vieux couvent qui a à vivre des fermetures et des ruptures. D'abord, fermeture de l'école de garde-malades et le transfert de ses 22 étudiantes à Edmundston où elles suivront leur cours sous la direction des sœurs St-Charles (Joséphine Morneau) et Nadeau (Corinne Michaud) ; puis, le départ d'une quinzaine de sœurs nommées à la nouvelle communauté du sanatorium ; et au début de novembre, 19 sœurs quittent leur couvent de Saint-Basile pour l'Hôtel-Dieu d'Edmundston. La ville assure leur transport :

À 4 hrs, arrivent sept autos de la Ville qui se rangent à la porte de la communauté. Dans la première se trouve la police montée qui ne prend aucun passager. Dans les cinq voitures suivantes montent quatre Sœurs parmi lesquelles se trouvent Mère Morneault (Lucie), Mère Dionne (Anne-Marie) et deux autres. Dans la sixième auto, il n'y a que trois Sœurs... Les gens de la Ville font un gracieux accueil aux fondatrices.

Le lendemain, 10 novembre 1946,
un grand nombre de Sœurs se rendent à Edmundston pour la messe de 8 h célébrée par Mgr Roy. Mère Dionne est confirmée supérieure et Mgr fait le procès verbal de 'l'Installation de la Maison'. Coïncidence remarquable : la cérémonie a lieu à la même date que celle de l'Hôtel-Dieu de St-Basile, le 10 novembre 1873.

La formation de deux nouveaux groupes communautaires en dehors des murs de l'Hôtel-Dieu a un gros impact sur les sœurs du couvent. En peu de temps, elles ont vu partir plus de trente compagnes ainsi que leurs malades qui sont transférés à Edmundston. La fermeture de l'hôpital de Saint-Basile devient une réalité. Le 'vide' est comblé le plus tôt possible par la transformation de l'hôpital en foyer de soins pour personnes âgées :

Nos deux salles d'hôpital sont complètement vides. On en profite pour les nettoyer et vernir les planchers, car dans quelques jours des vieillards, hommes et femmes, viendront remplacer nos malades... On commence à recevoir des vieux et des vieilles pour remplir les places laissées vide au département Ste-Anne et dans les salles de l'hôpital.

La nouvelle vocation donnée à l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile demande aux sœurs un grand esprit de foi, une exceptionnelle capacité d'adaptation et beaucoup de gé-

nérosité. Comment la communauté a-t-elle vécu ces ruptures ? Les chroniques gardent un silence respectueux sur le sujet. Par contre, la formation du 'généralat', qui refait sporadiquement surface depuis plusieurs années, retient l'attention :

Ce soir (12 novembre 1946), à 7 h 45 N. T. H. Mère réunit toutes les Sœurs de la Communauté pour leur faire part du message qu'elle vient de recevoir par téléphone de S. Exc. Mgr Roy. Il annonce qu'il a reçu de Rome la veille au soir le Décret au sujet de l'Union des RHSJ du Nouveau-Brunswick. Fiat ! C'est fait, voilà l'Union établie entre toutes les Maisons du N.-B. et celle de Sorel que Mgr considère comme un « prolongement de l'Acadie »¹⁶.

Le lendemain, en présence de monseigneur Roy et de monseigneur Conway, chacune des sœurs des quatre communautés de la région (Hôtel-Dieu, Van Buren, Sanatorium et Edmundston) signe son nom sur un document signifiant qu'elle veut faire partie de l'Union.

L'heure est solennelle et grave ; pour vaincre les résistances, monseigneur Roy avait dû déclarer : « *Ce n'est pas une question de sentimentalité mais d'obéissance et de soumission au Pape qui représente le Christ. Rome a parlé, c'est tout.* »

Le premier décembre 1946, un message annonce la nomination des sœurs Guy (Délia Cyr) et Anne-Marie Dionne au Conseil général, dont le siège est à Vallée-Lourdes, Bathurst. Puis, le 20 du même mois, la communauté assiste au départ de leur supérieure, sœur Lucie Morneault, assignée à Sorel. Le dimanche suivant, « *Mr le Chapelain*

¹⁶ Hôtel-Dieu de Sorel, fondé en 1944 par la communauté de Campbellton.

(Damase Thibodeau) *entre à la communauté nous offrir ses sympathies et nous encourager dans la pénible épreuve que nous traversons* ».

Cependant, des aspects positifs du généralat sont perçus. La première supérieure générale, mère Ladauversière (Isabelle Sormany) répand le culte de « *nos Saints Fondateurs* » et recommande qu'une neuvaine soit faite en leur honneur, chaque mois du 6 au 14, pendant l'année 1947. En février, la communauté célèbre une heureuse décision : les sœurs converses et tourières passent au rang des sœurs de chœur. Enfin, notons quelques petites transformations extérieures : « *La grille du parloir des Sœurs est enlevée, ainsi que le rideau de la grille du chœur*¹⁷ » en mars ; sœur Lucie Morneault, en visite pour quelques jours, porte le « *nouveau costume : le voile de dessous et la guimpe molle* ».

Alors que les transformations à l'hôpital et au monastère bouleversent la routine régulière, l'académie connaît un grand développement grâce aux initiatives de sœur Rhéa Larose, directrice des classes depuis 1937 et à l'engagement de plusieurs sœurs dans les activités parascolaires propices à la formation intégrale des élèves. La Croisade eucharistique, très vivante, regroupe les plus jeunes. Le mouvement *Jeunesse Étudiante catholique* prend son élan et, en l'année 1943-1944, de « *vrais chefs, Solange Desjardins, Isabelle Lajoie, Thérèse Michaud, Fernande Ruest et Joyce Walker* » organisent une première campagne étudiante sous le thème de « *La coopération* »¹⁸. En juin 1946, les élèves participent à la campagne de « *La Joie* », avec la

¹⁷ La grille du chœur sera enlevée le 12 novembre 1951.

¹⁸ Sr Cécile-Rolande Dubé, *Historique de la J.É.C. à l'Académie Maillet*, 1964.

*Campagne
jéciste –
« Parade à la
joie » (1946).*



présence de Françoise Chamard, propagandiste de la centrale de la J. É. C. de Montréal et la participation active des abbés Damase Thibodeau, aumônier, et Benjamin Saindon, curé de la paroisse. La J.É.C. poursuit ses activités et fonde même en 1946, le petit journal « *Le Basilien* » avec Rachel Dupont comme première rédactrice. Le mouvement prend tellement d'ampleur que sœur Larose rêve d'un camp qui serait un lieu propice aux activités des jécistes et des autres jeunes de l'école. Avec la collaboration généreuse de plusieurs personnes, la construction du camp Malobiannah commence en 1946.

Le terrain est donné par les Sœurs, le bois rond par l'abbé Benjamin Saindon, curé ; René Hudon fournit les clous, et Adélarde Bérubé, les planches. Messieurs Jos Soucy et Rosaire Fournier se chargent de voir à l'installation et à l'équipement pour l'approvisionnement en eau et en électricité et sœur Brigitte Légère, supérieure du sanatorium, verra à y faire amener l'eau et de faire placer des moustiquaires¹⁹.

¹⁹ *Ibid.*



Premier camp Malobiannah (1946 – 1960).

Rien n'est épargné pour donner aux élèves un milieu de vie agréable propice au développement d'un « *esprit sain dans un corps sain* ».

Les jeunes, pensionnaires et externes, sont aussi initiées à l'art dramatique surtout par les sœurs Rhéa Larose, directrice des classes, et Lucie Morneault, maîtresse du pensionnat des grandes. De nombreuses élèves apprennent à « monter sur scène » en jouant dans des pièces théâtrales et musicales telles « *Les chaussons de la Duchesse Anne* », « *Les pantouffles de Sainte-Cécile* », le « *Landgrave* », « *La Poule noire* » et autres. L'importance de la musique, du chant choral et de la gymnastique est également reconnue. Sous l'habile direction de sœur Marie McIntyre, des élèves atteignent un haut degré de perfection reconnue par les juges des festivals de musique du comté de Madawaska, organisés grâce à l'initiative de Audrey Côté, une ancienne du couvent. Les élèves de Saint-



*Audrey Côté
et des élèves
de la IX^e année
(1946).*

Basile remportent en 1947 et 1948, le Strathcona Trust le « *grand trophée pour tout le comté... Le prix est de \$15.00, somme qui sera employée à l'amélioration du camp étudiant Malobiannah*²⁰ ». Les élèves de l'académie gagnent encore, en juin 1948, le « *Grand Trophée et quelques autres pour exercices physiques et rythmés, danse folklorique et chant* ».

Et, toujours dans le but d'assurer une bonne formation aux élèves filles, la communauté de l'Hôtel-Dieu décide de dispenser des cours d'arts ménagers. En mai 1947, les sœurs Alix Gobdout, supérieure, Rhéa Larose et Le Royer

²⁰ *Le Madawaska*, 23 septembre 1948.



Cours d'arts ménagers.

(Lucienne Martin) se rendent visiter l'École ménagère des Sœurs du St-Rosaire à Rimouski, en vue d'en organiser une à l'Hôtel-Dieu. Après la fermeture du pensionnat des garçons en juin 1947, des locaux sont réaménagés et, en septembre, mademoiselle Ursule Cyr prend la direction de l'école ménagère de l'académie. À la fin de l'année scolaire, le journal *Le Madawaska* loue la « *magnifique exposition de travaux manuels* » :

Les élèves pensionnaires et externes reçoivent leurs leçons d'arts ménagers gratuitement... Ce plan a réussi à encourager et à faire naître parfois de vrais talents, et en plus à donner à chacune chance égale de réussir dans le domaine artistique pour lequel nos jeunes de la région semblent être naturellement doués²¹.

²¹ *Id.*, 1^{er} juillet 1948.

À l'automne 1948, sœur Lucie-de-Jésus revient d'une année d'études à Saint-Pascal et prend la direction de l'école ménagère qui connaîtra par la suite une grande expansion.

Toutes ces activités, porteuses de vie et de joie, compensent pour les chagrins et les détachements provoqués par quelques événements incontournables. La fermeture du pensionnat et de l'orphelinat des garçons en juin 1947 est certainement une des décisions les plus difficiles à prendre. Cependant, cette œuvre de l'Hôtel-Dieu n'est plus nécessaire puisque, depuis un an, la région est dotée d'un collège pour garçons dirigé par les pères Eudistes. Les sœurs du couvent sont appelées à accorder plus d'importance à l'éducation des filles sans toutefois renoncer à celle des garçons externes. Dès septembre 1947, ils sont quand même nombreux à l'académie, car à la demande de l'inspecteur d'école, monsieur Amédée Blanchard, une trentaine de jeunes garçons et filles de Rivière-Verte s'inscrivent dans les classes de la VII^e à la XI^e année. Ils y resteront jusqu'en juin 1950.

En 1948, afin d'alléger la tâche des enseignantes et des surveillantes, les sœurs proposent au curé Benjamin Saindon d'inviter les Frères de l'instruction chrétienne à venir prendre en charge deux classes, celles des garçons de VII^e et VIII^e années. Les démarches se déroulent rapidement, et avec l'autorisation de monseigneur Marie-Antoine Roy, les frères Alexandre (Adélarde Laliberté) et Florentin-Joseph (Richard Lumbuerner) arrivent à Saint-Basile. Logés à l'Hôtel-Dieu, ils ont leurs classes dans le haut de l'ancienne chaufferie où ils reçoivent leurs premiers élèves le 27 septembre 1948.



Messe du 75^e (1948).

L'Hôtel-Dieu à 75 ans (1873-1948)

Tous les changements de la décennie ne peuvent faire oublier que le 75^e anniversaire de la fondation approche. Les sœurs Alix Godbout, supérieure, et Rhéa Larose, directrice des classes s'en occupent activement avec l'aide de quelques anciennes élèves convoquées, en février 1948, pour réorganiser l'Amicale Langevin qui « *fondée le 26 octobre 1940 n'a fait ses preuves que durant deux ans, après quoi elle tombe en léthargie* ». À une réunion de l'Amicale Langevin tenue le 2 mai 1948, un Conseil d'Honneur est constitué des ex-présidentes : mesdames Énoil Michaud (Nélida Ringuette), Honoré Cyr (Régina Martin), Arthur Chamberland (Virginie Dionne) et mademoiselle Oliva Clavet ; puis, un bureau directeur est formé sous la présidence de madame Émile Cyr (Irène Dionne).

Grâce au dynamisme des amicalistes, les fêtes du 75^e sont précédées d'une série de conférences prononcées au poste de radio C. J. E. M. entre les 17 et 23 octobre par l'honorable J. G. Boucher, Benoît Michaud, M. P., l'abbé E. Lang, le docteur A.-M. Sormany, l'avocat Louis A. Lebel. Le poste radiophonique présente aussi un récit dramatisé que sœur Larose a composé sur l'histoire des débuts de l'institution.

La journée d'ouverture des fêtes, le lundi 25 octobre, est assombrie par la maladie de monseigneur Marie-Antoine Roy, hospitalisé la veille pour une crise cardiaque²². C'est donc en son absence que se déroule le programme traditionnel pour ce genre de célébrations : messe solennelle, banquet, visite de la maison, recueillement au petit cimetière, puis Salut du Très Saint-Sacrement.

Le 7 novembre, les anciennes élèves célèbrent le 75^e anniversaire de leur Alma Mater : proclamation des noms des officières de l'Amicale Langevin, allocution de l'abbé Damase Thibodeau, aumônier, chant par mademoiselle Olivette Proulx, conférence sur l'histoire du pensionnat par sœur Claudia Lavoie, autre conférence par mademoiselle Marguerite Richard, élève de X^e année. À cause de la pluie, la bénédiction du camp Malobiannah est remise au printemps suivant. Enfin, les fêtes se terminent le 13 novembre par une réunion des religieuses de la région avec les Hospitalières de Saint-Joseph : Filles de la Sagesse, Sœurs du Bon Pasteur, Maristes, Filles de l'Assomption et Sœurs Grises de la Charité assistent à un « *banquet de 80 couverts... distribution de feuillets de nos saints fondateurs, image avec une sentence préférée de chère Sœur Maillet, chant et danses des élèves* ».

²² Mgr Roy est décédé le 27 octobre.

CHAPITRE 5

Essor et apogée

(1948-1973)

« *L'ouvrage abonde dans notre grande maison. Nous ne restons que 50 religieuses après avoir atteint la centaine près* » écrit, en mars 1948, la secrétaire de la communauté de Saint-Basile¹. En fait, depuis la formation de nouvelles communautés à l'extérieur de l'Hôtel-Dieu, les sœurs qui demeurent au vieux couvent ont l'impression que la maison est grande et les ouvrières peu nombreuses. Par ailleurs, conscientes de vivre dans une société en pleine transformation socioculturelle, économique et technologique, elles veulent continuer à servir en s'adaptant aux besoins du temps.

Il y aurait beaucoup à écrire sur les beaux projets et les grandes réalisations, ainsi que sur les déceptions et les ruptures vécues au cours de ce quart de siècle. Cependant, nous croyons qu'il est trop tôt pour révéler certaines réalités de ce « passé récent » de l'Hôtel-Dieu qui se conjugue encore souvent au présent. L'aperçu sommaire et peu approfondi présenté dans ce court chapitre vise tout simplement à empêcher les souvenirs de se perdre dans le temps ; un jour,

¹ Lettre aux maisons, mars 1948.

espérons-le, une étude sérieuse et bien documentée sera possible.

Les années 1948 à 1973 s'écoulent en deux phases aux caractéristiques bien distinctes. La première, la plus longue, couvre le temps d'après-guerre et se prolonge jusque dans la décennie 60 ; la conjoncture de cette période suscite la créativité et l'ingéniosité ; l'essor remarquable de l'Hôtel-Dieu et de son « campus » le conduise alors à son apogée. Par la suite, un véritable « virage » s'amorce au moment où le couvent approche de ses 100 ans ; la prise en charge par l'État des services de santé et d'éducation signifie, pour les Hospitalières de Saint-Joseph, que leur avenir au Madawaska est à construire.

C'est sur cette toile de fond qu'évoluent les soins hospitaliers et l'éducation en laissant des empreintes encore visibles de nos jours. Il en est ainsi d'un autre champ d'activité important pour le maintien et le développement des œuvres de l'Hôtel-Dieu, celui de l'exploitation agricole et de l'élevage.

Service de tendresse et de compassion

Depuis 1946, l'hôpital transformé en hospice accueille une centaine de personnes âgées ou invalides qui ont besoin de soins spéciaux. Ces malades ainsi que les Hospitalières ont eu à s'adapter à la différence entre « l'hier et l'aujourd'hui » ; les documents d'archives, très rares sur le sujet, ne permettent pas de tracer un portrait réaliste de cette période de transition. Cependant, à partir de 1953, il devient apparent que cette nouvelle œuvre des Hospitalières de Saint-Joseph à Saint-Basile est bien lancée et reconnue dans le milieu. Ainsi, en décembre,



Sr Lausier (Méthaïde Gagnon) et des résidents (1950).

les Filles d'Isabelle apportent des cadeaux aux vieillards et rentiers, et le Club Richelieu, formé en partie des membres de la Chorale de la paroisse Immaculée Conception d'Edmundston dirigée par monsieur Louis-Joseph Lachance, nous fait goûter des consolations célestes par l'harmonie et la beauté de leurs chants de Noël².

Au printemps 1954, une « *journée mariale est organisée pour les pauvres vieillards* » qui « *se sentent heureux et essaient de chanter 'J'irai la voir un jour...'* ». Les sœurs désirent reconforter et soulager les résidents dont « *une quinzaine sont dans l'incapacité de se nourrir seuls ; à chacun de ces patients est assignée une religieuse pour l'assister* ».

La présence de ces invalides dans le vieil Hôtel-Dieu suscite toutefois des inquiétudes. En juin 1955, la com-

² Sauf indication contraire, les citations de ce chapitre sont extraites des chroniques.



Sœurs Alix Godbout et Lucie Morneault, M. Edgar Fournier.

munauté consulte des experts « *afin de décider ce que nous aurons à faire pour la bâtisse de l'hospice* ». Pour aider à l'installation d'un ascenseur neuf, les sœurs obtiennent en 1956, un octroi de 5 000 \$ du gouvernement provincial, grâce à l'intervention de l'Honorable Edgar Fournier, président de la Commission Hydro-Électrique. Cependant, à l'automne, l'ordre est donné « *de fermer l'hôpital le 22 novembre parce qu'il n'est pas à l'épreuve du feu* ». Or, puisque le nombre de patients « *se chiffre à 85 dont 25 à la salle St-Joseph, 30 à la salle Ste-Vierge, 30 à la salle Ste-Eugénie* », la communauté juge que son devoir est de procéder à des rénovations plutôt que de fermer l'hospice. Donc, dès le début de l'année 1957,

*les travaux de brochage d'électricité commencent ...
Ces réparations s'imposent pour la protection de nos*

patients en cas d'incendie. C'est une des raisons que le gouvernement allègue pour nous refuser l'octroi que nous désirons ardemment depuis que notre hôpital général est devenu hospice.

Un autre octroi gouvernemental de 5 000 \$ est obtenu en avril 1957³ et les travaux se poursuivent. Selon la chronique du 5 mai 1957, « *il a fallu peindre tous les départements, ainsi que poser des pré-lars. On ne recon-
naît plus le même hôpital, tant tout est enjolivé et changé* ».

Afin d'assurer le bien-être physique des résidents, l'hospice doit garder son caractère d'hôpital. Ainsi, un bureau du médecin, un laboratoire, une pharmacie, un dispensaire sont réinstallés au rez-de-chaussée en octobre 1958. La communauté compte sur l'entrée en vigueur du plan d'assurance hospitalisation pour entreprendre d'autres rénovations qui amélioreront le bien-être des malades et des invalides. Or, en juillet 1959, elle apprend que « *nos hôpitaux seront compris, mais l'Hospice et le Sana n'entrent pas sous ce plan* ». La générosité de la population est donc sollicitée en faveur

des bons vieillards qui étaient, il n'y a pas tellement longtemps, les jeunes citoyens du comté de Madawaska... Maintenant, qu'est leur vie ici ? Une série d'attentes du matin au soir ; attente pour la communion ou la messe, attente pour l'heure de la toilette, pour les repas, traitements ou autres, et enfin ! Attente pour la visite de leurs enfants...

Pour remédier à cette situation, sœur St-Charles (Joséphine Morneau), directrice de l'hospice, propose l'ouverture

³ Lettre du 8 mai 1957 de sœur E. Lebrun, assistante supérieure, à l'Honorable Hugh John Flemming, premier ministre du Nouveau-Brunswick.

d'un centre de réhabilitation partielle et de thérapie d'occupation :

Ce Centre, présenté à nos vieillards retirés, sous forme de club (comme truc d'attraction), comprendra un vivoir où ils pourront se réunir. Ce vivoir devra être pourvu de chaises confortables, appareil à télévision, radio, cartes, jeux, un aquarium, etc., quelque chose pour attirer leur attention et leur donner un nouvel intérêt dans la vie⁴.

Et, le Club Dugal devient une réalité grâce au Club Lions d'Edmundston, qui par l'intermédiaire de son président, monsieur Adrien Sarlabous, offre 1 000 \$ pour en défrayer les coûts d'aménagement. Il reste à intéresser les patients aux activités du Centre. Plusieurs sont trop âgés et malades pour s'y rendre et d'autres « *se sentent portés à rester dans leur petit coin... Il nous a fallu nous servir de truc pour les faire descendre au Club Dugal... Sœur Berthe Boucher a même organisé des Bingos avec prix⁵* ». Après quelques mois, le Club est plus fréquenté :

Tous les jours, dix à quinze s'y rendent et attendent anxieusement l'heure de l'ouverture... pour jouer aux cartes, aux dominos et suivre un programme à la T.V.. N'est-ce pas que nous devrions nous en réjouir, car les premiers temps il fallait presque les y pousser et traîner⁶.

Les résidents apprécient également la visite des gens de l'extérieur :

Quelques fois, les enfants des classes élémentaires viennent chanter « Bonne Fête » et exécutent de jolis dansent

⁴ « Le Club Dugal », *Le Madawaska*, 28 mars 1960.

⁵ Sr Mathilde Albert (Ste-Rose-de-Lima), *Conférence aux gardes malades*, 1 février 1961, CHD.

⁶ Lettre de sœur Berthe Boucher à sœur B. Légère, supérieure, 14 décembre 1961.

que les vieillards apprécient beaucoup. Tous les deux mois environ, les Filles d'Isabelle leur cause une nouvelle joie... distribution de fruits et bonbons. Au temps des fêtes, différentes associations de la ville apportent des cadeaux, des friandises et les réjouissent de leurs beaux chants de Noël⁷.

Cette remarquable générosité des Madawaskayens soutient le courage des sœurs qui, en 1962, apprennent qu'elles ne recevront plus l'octroi annuel du gouvernement dont la décision est ainsi expliquée : « *Un premier octroi de \$5,000 à l'hôpital a été donné pour aider à couvrir le coût de l'installation des mesures de sécurité contre les incendies... L'hôpital a reçu \$30,000 depuis 1956 et le gouvernement considère que sa contribution est suffisante*⁸. »

Malgré leur inquiétude face à l'avenir, les sœurs continuent à accueillir avec joie les nombreux groupes qui viennent visiter les malades spécialement au temps des Fêtes. Le jour des Rois 1963 « *célébré d'une manière joyeuse et grandiose* » en est une preuve parmi bien d'autres :

La surprise la plus belle et la plus goûtée fut bien l'arrivée du 'Trio Thériault' venant donner plus d'une heure de son temps pour réjouir les chers malades par un répertoire varié de pièces musicales surtout celles du bon vieux temps... M. Gérard Thériault, violoniste, accompagné au piano par sa sœur, Mlle Cécile Thériault, et au banjo par son frère, M. Henri Thériault...

⁷ Sr Mathilde Albert, *Id.*

⁸ Lettre de D. W. Gallagher, secrétaire à la trésorerie, à sœur Brigitte Légère, supérieure, 25 juillet 1962 (Traduction libre de l'anglais).



Fête des Rois (1963).

D'autres semeurs de joie sont venus réjouir les malades aux temps des Fêtes, à savoir : le Club Richelieu, les Jécistes du Collège Maillet, les élèves de l'École Supérieure Cormier, la chorale des jeunes chanteurs de l'École Régionale de Saint-Basile sous la direction du Fr. Émile, f. i. c. (Roger Charbonneau), et l'orchestre de la famille de M. et Mme Camille Soucy de Grand-Isle, Maine⁹.

Au mois de mars, « la série d'attente du matin au soir » des résidents de l'hospice est coupée par les pèlerinages aux différents endroits de la maison et par la neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph. Durant l'été, des pique-niques sont organisés avec la participation de bénévoles. Ainsi, le 30 juin 1960 est un jour de fête « pour nos patients de l'hospice. Trente-cinq se sont rendus au chalet de madame Gilbert Titus, situé sur la rivière Iroquois. Un programme fort varié est dû en grande partie aux membres de l'amicale Langevin ». Ce pique-nique annuel devient une coutume :

⁹ « Fête des Rois chez les malades de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile », *Le Madawaska*, 6 janvier 1963.

Depuis cinq ans, chaque année, les malades jouissent du privilège de passer un bel après-midi au site enchanteur du chalet de M. et Mme Titus... Le tourne-disque fournissait une musique harmonieuse ; quelques-uns des malades passèrent leur temps à jouer aux cartes ¹⁰.

À l'automne, d'autres occasions se présentent pour récréer et distraire les résidents de l'Hôtel-Dieu. En octobre 1964,

en l'honneur de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, une journée récréative a été organisée. Dans l'après-midi spécialement, quelques-uns des musiciens d'alentours voulurent bien sacrifier quelques heures pour venir faire des heureux, en montrant leurs talents sur leurs instruments favoris, tels que piano, accordéon, banjo et tambour. Ces exécutants furent Mme Camille Soucy et Mlle Jacqueline Soucy de Grand'Isle ; M. Gérald Thibault et Joey Beaulieu de Madawaska, Maine ¹¹.

Puis, à l'Halloween,

la petite équipe des employées de la résidence de l'Hôtel-Dieu, vint encore avec plaisir semer de la joie... Ce beau geste fut organisé par les Sœurs Chiasson (Anita) et Richard (Rosanna). Mlle Thérèse Laforest circula par bonds et par sauts en costume de sorcière, pour faire rire et même pour faire peur un peu. Alors on entendit une voix d'un adulte dire : « Si je n'étais pas en état de grâce, j'aurais peur ¹² ! »

D'autres activités ont pour but de répondre aux besoins spirituels des résidents. Un compte rendu de la « fête

¹⁰ « Pique-nique annuel », *Le Madawaska*, 16 juillet 1964, p. 1.

¹¹ « Chez les malades et les vieillards de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile », *Le Madawaska*, 24 décembre 1964, p. 11.

¹² Ibid.



Pique-nique au chalet de M. et Mme Titus (1964).

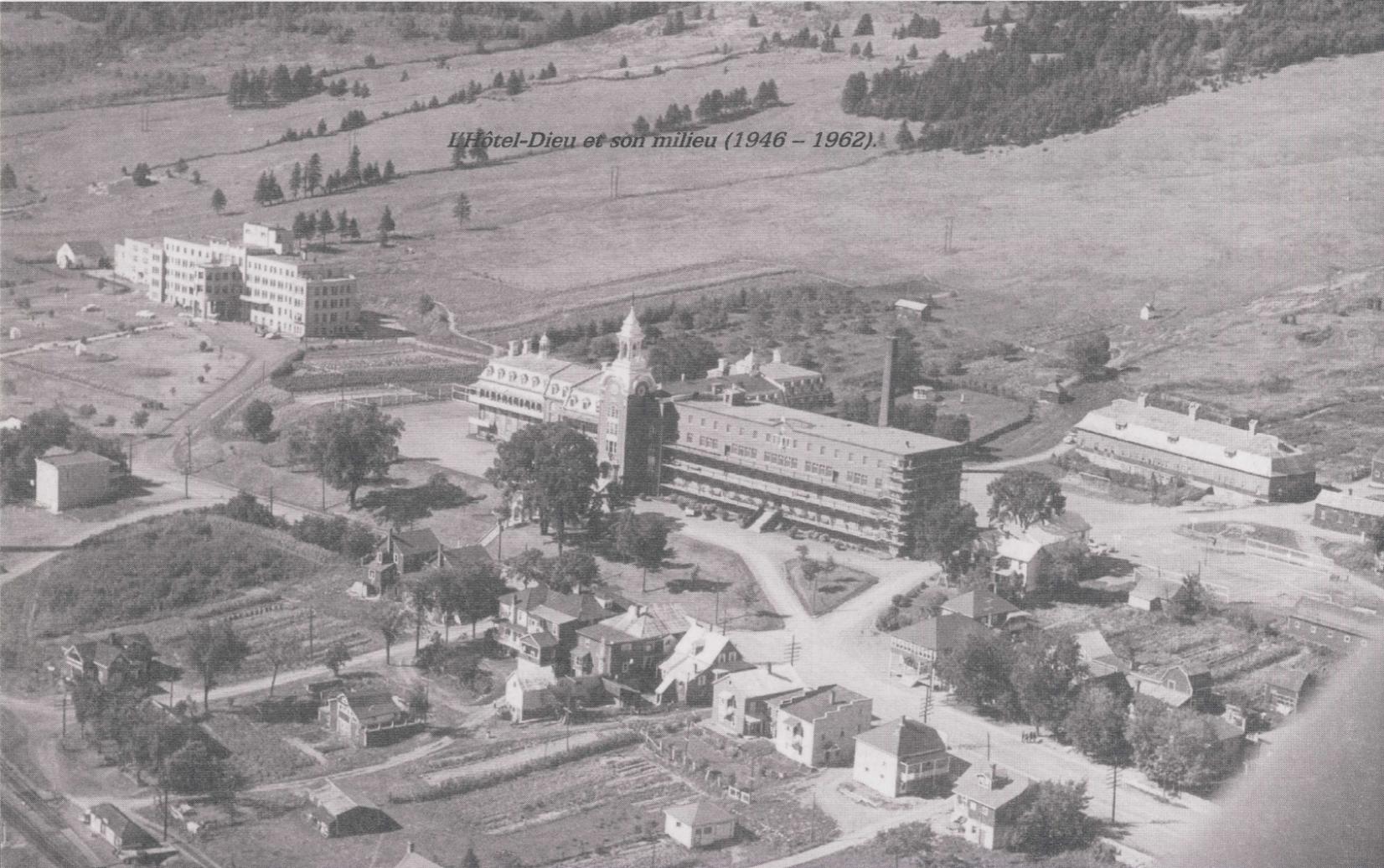


*Gérard Dionne, aumônier,
sœur T. Clavet et groupe d'aides (1967).*

des malades » du 2^e dimanche de février 1966 précise que c'est une « *fête spirituelle d'abord : messe célébrée d'une manière plus grandiose et sermon de circonstance par le Révérend Père Aumônier, Gérard Dionne; chant d'occasion pendant le dîner * Au carrefour des solitudes, le Seigneur vient à vos chevets *... »*

De leur côté, les Dames de l'Institut de Saint-Basile patronnent la fête de la Sainte-Catherine, le 25 novembre. En 1969, « *toutes les pièces de l'hospice avaient revêtu un air de fête, et l'on entendait jouer de la musique en sourdine. Cent douze cadeaux ont été distribués, dons des généreux paroissiens de Saint-Basile et des amis de paroisses environnantes* ». La présidente, madame Adolphe Ringuette (Julienne Daigle) « *rappelle de ne pas oublier nos vieillards, les malades et les infirmes, qui ont tant besoin de sympathie vivante pour les aider à finir leur carrière*

L'Hôtel-Dieu et son milieu (1946 - 1962).



*en beauté*¹³ ». L'année suivante, une fête semblable est organisée par un comité des Dames de l'Institut présidé par mesdames Cléophas Lavoie (Albina Dionne) et Fernand Lavoie (Florence Gagnon).

Ces divers « temps forts » exercent un impact bienfaisant sur le bien-être des résidents. Sans ces loisirs, moments de détente, brèves sorties, visites et gâteries, les jours seraient très monotones.

Par contre, au début des années 70, un autre type d'attente s'installe suite à une rumeur voulant que l'hospice ne réponde plus aux normes de sécurité établies par la province. Que deviendront les résidents ? La réponse à cette question arrive en 1972 : le gouvernement provincial ordonne la fermeture du sanatorium et annonce que la bâtisse sera convertie en foyer de soins pour les personnes en perte d'autonomie. La fin de l'hospice de l'Hôtel-Dieu approche¹⁴. Les sœurs du couvent font face à une situation critique : que fera-t-on de la bâtisse à moitié vide ? Décidément, l'avenir est à construire...

Une éducation d'avant-garde

Au milieu du siècle, l'Académie de l'Hôtel-Dieu poursuit son essor sous la dynamique direction de sœur Rhéa Larose. Cette femme aux multiples talents se dépense sans compter pour assurer aux enfants, petits et grands, doués et moins doués, les possibilités de développer leurs talents et leurs aptitudes.

¹³ « Fête annuelle chez les vieillards de l'hospice de Saint-Basile », *Le Madawaska*, 3 décembre 1969, p. 16.

¹⁴ Les patients de l'hospice seront transférés, en mars 1976, au sanatorium devenu le Foyer Saint-Joseph.



Sœur Rhéa Larose, fondatrice du Collège Maillet.

En 1949, elle réalise un autre de ses rêves. Encouragée par les sœurs de sa communauté de Saint-Basile, forte de l'appui des pères Eudistes du collège Saint-Louis d'Edmundston et de l'approbation des autorités majeures concernées, sœur Larose fonde, dans des locaux bien modestes de l'Hôtel-Dieu, le collège Maillet ainsi qu'une école normale pour la formation des religieuses enseignantes. En septembre, cinq jeunes laïques et six Hospitalières de Saint-Joseph sont inscrites en belles-lettres. Les étudiantes suivent le même programme que leurs confrères d'Edmundston, sauf que l'étude de la langue grecque est remplacée par les arts domestiques et que les cours sont souvent en fin de journée ou de semaine. Il faut s'ajuster à l'horaire des professeurs venant de l'extérieur (Raoul Martin, eudiste, Benjamin-J. Saindon, vicaire à Saint-Basile et Henri Albert, d'Edmundston) ainsi qu'à celui des collégiennes qui, pour la plupart, travaillent durant le jour.



Les premières collégiennes (1949 – 1950).

Le collège fonctionne ainsi pendant un an. Au début de la deuxième année, sept étudiantes s'inscrivent en rhétorique et cinq en belles-lettres. D'autres professeurs sont embauchés : Raoul Duon, eudiste, donne les cours de mathématique ; le curé de Grand-Sault, Solyme Azzie, enseigne l'apologétique ; Julien Bibeau la littérature française. En 1951, deux jeunes françaises, Annie Corbel et Michèle Hodouin, et un prêtre haïtien, Jean Toussaint, s'ajoutent au personnel enseignant. De plus, une ancienne élève de l'académie, Audrey Côté, prépare les étudiantes pour leurs examens de licence d'enseignement supérieur. Sœur Larose est fière de cette troisième année de son collège : « *L'année fut brillante comme progrès. Les cours étaient mieux organisés. On se sentit beaucoup plus dans la voix du succès. Treize élèves laïques et quatre religieuses ont reçu les cours de six prêtres et de quatre professeurs laïques* ¹⁵. »

¹⁵ Sr Larose, *Le Collège Maillet*, 1942-1952.



Des expertes en culture physique.

Fidèle à l'esprit des Hospitalières de Saint-Joseph « *dédiées aux soins des pauvres malades* », sœur Larose veut préparer des jeunes filles aux carrières en demande dans le domaine de la santé; un premier pas est fait en 1955 avec l'organisation d'un programme de deux ans d'étude en pré-sciences hospitalières.

Malgré ces nouvelles responsabilités de directrice du collège et de l'école normale, l'intépride sœur Larose garde un œil vigilant sur la formation des élèves de l'école et sur les moyens à prendre pour s'adapter aux changements préconisés dans le réseau scolaire, entre autres, à celui de la régionalisation. Elle espère que l'académie deviendra l'École Régionale de Saint-Basile et, afin de mettre toutes les chances de ce côté, la directrice veille à une bonne organisation de l'enseignement des arts ménagers. Son rêve d'école régionale ne se concrétise pas, mais la présence des élèves pensionnaires et des collégiennes assure l'expansion des cours d'arts ménagers.



Sœurs A. Boulay et St-Martial (R. Dubé) et classe de 2^e (1950).



Première maternelle avec sœur Doris Daigle (1954).

En 1952, à l'instar des autres écoles publiques de la province, la XII^e année de scolarité est introduite. Par contre, l'année suivante avec l'ouverture de l'École Régionale, l'académie perd ses classes de la VII^e à la IX^e année. Pour la première fois de son histoire, trois sœurs sortent de l'Hôtel-Dieu pour aller enseigner à la nouvelle école : sœurs Euphémie Soucy, Dorina Soucy et Georgette Desjardins. Ce n'est toutefois qu'un « stage » temporaire car, afin de faire de la place aux garçons, les élèves filles et leurs institutrices reviennent au couvent en juin 1955.

Entre-temps, en septembre 1954, la première maternelle de la région est ouverte au couvent sous la direction

de sœur Doris Daigle, aidée de sœur Conway (Florence Daigle). Durant neuf ans, 203 enfants, dont 139 d'Edmundston et 64 de Saint-Basile, fréquentent cette classe ; le besoin de l'appartement pour un autre service obligera sa fermeture en 1963.

Les enseignantes de l'Académie recourent à des méthodes pédagogiques propres à stimuler l'intérêt et l'ardeur des élèves. Dans un document intitulé « *Nos usages* », sœur Larose donne de nombreuses directives dont certaines concernent l'enseignement de l'arithmétique, « *sujet souvent fort en souffrance dans certaines classes* » :

Les élèves doivent être exercées souvent dans les tables de multiplication et de mesure jusqu'au grade X inclusivement. Il faut s'assurer qu'elles les savent à la perfection... Il faut que les réponses de tables d'arithmétique arrivent sans hésitation ; autrement l'élève les calcule dans sa tête ou sur ses doigts.

Il serait bon de faire des concours et même des tournois entre les classes. Qu'on ne s'en tienne pas au seul programme exigé mais qu'on ait l'ambition d'exceller dans ce sujet. L'habitude de faire dire les tables à tout le monde ensemble fait perdre du temps si on ne vérifie pas le savoir de chaque élève.

Pour l'enseignement des langues, sœur Larose déclare : *Notre région est 99% francophone et nous devons faire notre possible pour y conserver le culte de la langue... Nous devons inspirer aux élèves le même respect pour la langue nationale des Acadiens... Cependant, c'est une grande nécessité pour nous d'enseigner la conversation anglaise à nos élèves. Le bilinguisme parfait donne un très grand avantage à toute personne et nous serions injustes en privant nos élèves de cet avantage.*



*Campagne du « bon parler français »
avec Sœur McIntyre (1952).*

L'application de bonnes méthodes pédagogiques est ardue si les conditions de vie et les instruments de travail ne sont pas adéquats. Pour remédier le mieux possible à cette situation, « *sœur Marie-Mai Michaud, très débrouillarde, organise, en septembre 1957, une cantine à l'académie où elle vend de la crème glacée, des fruits, du lait, etc.* » ; le 30 janvier 1958, les élèves pensionnaires entrent dans « *une cafétéria nouvelle... Deux petites salles contigües sont réservées aux professeurs et collégiennes* » ; puis, le service des repas chauds aux externes débute à l'école, le 9 avril 1958, sous la direction de sœur Alda Boulay : « *Soixante élèves se présentent au premier dîner – 25 sous chacun ou 5 pour \$1.00.* » À l'automne, un autre progrès notable est signalé : le président de la commission scolaire, monsieur René Hudon, donne « *la somme de \$200 pour l'achat d'une imprimerie à l'alcool pour l'école* ». Finie la tablette à la gélatine !



Danseuses de ballet.

Parmi les nombreuses activités pédagogiques, il y a les cercles littéraires ou culturels qui démontrent l'importance accordée à la musique, au chant, à la peinture, à l'art dramatique, ainsi qu'à la danse. Ces cercles offrent des

programmes propres à intéresser les élèves du cours supérieur de l'Académie et les collégiennes : interprétation d'un extrait d'une pièce classique, d'un morceau de musique classique, récitation de poèmes et des meilleures compositions d'élèves, chant, conférence sur la peinture artistique.

La formation chrétienne reçoit une attention particulière. La fête de saint Joseph avec ses pèlerinages, telle celle de 1954, offre une belle occasion pour « *inculquer une dévotion solide envers ce grand saint* ». Le « *couronnement d'une reine du catéchisme* » à la cérémonie de la



Campagne des Fondateurs de l'Église canadienne (1955).

distribution des prix à la fin de l'année a un cachet spécial; ainsi en est-il le 26 juin 1957 :

La reine du catéchisme, Ghislaine Clavet, est couronnée selon une pieuse coutume établie. Elle seule parmi sa classe sur l'estrade porte une robe longue. Elle se présente devant la supérieure qui la couronne et lui passe une chaîne d'argent avec médaille de la Sainte-Vierge. On lui offre une belle statue de la madone.

Dans *Nos Usages*, sœur Larose inclut des directives concernant la chapelle : « Les élèves doivent avoir une bonne tenue à la chapelle. Elles doivent se mettre les mains sur l'appui-mains. À la messe, elles doivent toutes avoir un missel, faire des inclinations aux temps indiqués, le signe de la croix à la fin du Gloria, du Credo, etc. » Certains conseils concernent les externes :



Campagne jéciste (1958).

Les maîtresses devront convaincre les externes d'assister à la messe au moins une fois par semaine et de faire une visite au Saint-Sacrement tous les jours. On pourrait (leur) conseiller d'avoir toujours un mouchoir de tête dans leur pupitre de classe afin qu'elles puissent l'avoir lorsqu'elles vont à la chapelle.

Sous la direction de personnes enthousiastes et engagées, les mouvements d'action catholique rejoignent les élèves, petits et grands. La vitalité de la Jeunesse étudiante catholique est remarquée par la rédactrice des chroniques. En date du 14 novembre 1953, elle note : « Réunion de la J. É. C. à Edmundston présidée par le Rév. Sylvio Thériault qui est heureux de transmettre à ses coopérateurs de nouvelles connaissances en cette matière. Sœurs Henriette Raymond et Claire Cyr, s'occupant activement d'Action catholique, y assistent. »



Exposition croisade eucharistique (1959).

Certaines des campagnes jécistes sont passées à l'histoire :

Ouverture de la campagne du journal Claire, le 23 septembre 1957 à 9h. Le thème de cette année est 'Droit au but : toutes ensemble'. La messe est dialoguée par les élèves, on se croit aux premiers siècles... Ronde de 300 écoliers autour de l'immense bâtisse. Les candidates pour 'Claire 58' sont au nombre de 27... Germaine Côté est élue. Souper au camp jéciste Malobiannah. Gala en l'honneur de notre héroïne.

Le 18 juin 1958, « les assistantes techniques J.É.C., les sœurs Madeleine Jean et Alfreda Desjardins aidées de quelques compagnes, préparent un repas en plein air pour 200 étudiants. Prix : 25 cents pour patates frites, spaghetti italien et crème glacée ». Et l'année suivante, la campagne étudiante s'ouvre le 20 avril « avec le thème 'Place aux étoiles, jécistes'. Sœur Alfreda Desjardins s'y dévoue corps



Deuxième camp Malobiannah (1960).

et âme avec un succès qui dépasse les espoirs des organisatrices ». Enfin, mentionnons cette autre activité de la J.É.C. à l'occasion de son 25^e anniversaire en 1961 : « *Le 18 février, la messe est célébrée au Camp Malobiannah et un souper au spaghetti est servi.* » Le 21 octobre a lieu « *le traditionnel feu de camp dans la cour... Spectacle unique : 150 étudiantes formant un immense cercle* ».

Le mouvement des Croisées et Croisillons, dirigé par sœur Viola Beaulieu, prend aussi un grand essor dans les années 50. En juin 1959, ils sont 83 enfants de l'académie à participer au grand ralliement diocésain réunissant des milliers de Croisées et Croisillons de tous les coins du diocèse sous la présidence de monseigneur Joseph-Roméo Gagnon.

Un troisième groupe pour les élèves des classes intermédiaires est formé le 22 février 1960 : « *Première initiation des Cadettes de notre couvent pour les élèves des VII^e,*

VIII^e et IX^e années. Cent neuf (109) cadettes du Sacré-Cœur sont reçues. » Au mois de juillet 1961, un groupe de cadettes du diocèse se réunissent au camp Malobiannah, sous la direction de sœur Dorilla St-Pierre, assistante-technique, et de l'abbé Claude Michaud; elles préparent le thème de l'année 'Aimer l'Église', qu'elles auront à partager avec leurs compagnes.

L'Hôtel-Dieu, avec son académie et son collège, constitue un milieu chrétien favorable au développement du goût du « bien et du beau ». Même la montagne contribue à l'épanouissement d'une vie saine et formatrice. En 1960, grâce à la générosité et au dévouement exceptionnels de plusieurs personnes, dont mesdames Cora Thériault et Ida Hudon, un nouveau camp Malobiannah est construit sur la montagne. C'est le 'château' des étudiantes. De plus, la petite chapelle est rénovée avec des dons reçus :

Le Rév. P. Stanley Daigle, assistant-aumônier, a réparé et agrandi la petite chapelle extérieure du Camp Malobiannah. Elle est devenue une coquette petite église, voire même artistique avec le charmant clocher et l'intérieur confectionné de planchettes très minces. Un prélat couvre le plancher et une imitation de verrières ornent les verrières¹⁶.

L'éducation physique et les sports sont également à l'honneur. Afin d'en soutenir et encourager la pratique, la cour est, durant l'été 1962, « pavé en entier en avant, et au quart en arrière. Les frais se sont montés à \$7 000 ». C'est un bon investissement car la cour sera bien utilisée :

Sœur Noëlla Saulnier, maîtresse du pensionnat, a suivi, avec sœur Georgette Carrier, des cours d'été au Camp

¹⁶ Lettre de la secrétaire, sœur St-Antoine (Éva Albert) aux missionnaires du Pérou et aux sœurs absentes, 18 décembre 1962.



Cours de tennis (1958).

d'Éducation Physique à Gracefield, P. Q. et met bien en pratique l'organisation des sports et des loisirs de ses élèves. Elle a fait marquer sur le pavé, à la peinture blanche, les subdivisions de ses différents jeux ; ballon-volant, badminton, etc.¹⁷

¹⁷ *Lettre de la secrétaire, 18 décembre 1962.*



Cours de peinture avec Claude Picard (vers 1960).

Puisque « se souvenir, c'est rester toujours jeune », nous nous permettons d'extraire des chroniques (sauf indication contraire) quelques notes-souvenirs sur la vie culturelle, artistique et sportive très vivante malgré l'exiguïté des locaux de l'Hôtel-Dieu.

**Quelques activités culturelles,
artistiques et sportives de 1956 à 1962**

« Grand concert donné, le 18 mars 1956, à la salle d'Edmundston-Est par nos collégiennes. Elles jouent Fabiola. Cette soirée a rapporté la somme de \$500. »

« Les sœurs McIntyre, Madeleine Jean et Mlle Verquin (Yvonne) et trois collégiennes vont à Saint-Jean pour un festival en musique 5, le 14 mai 1956.

« La Chorale de l'Université Saint-Louis, sous la direction du Père Poulin, donne un concert ici [5], le 11 avril 1957.

« À l'occasion du 10^e anniversaire de fondation de l'Université St-Louis, des collégiens et trois étudiantes de Maillet jouent, le 15 mai 1957, une pièce de théâtre 'Les chevaliers de la Table ronde'. Mademoiselle Thérèse DeGrâce sut gagner par ses talents d'artiste l'appréciation suivante du journal Le Madawaska : 'Mlle Thérèse DeGrâce fut un nain remarquable. Souplesse, diction, intonations, facilité d'un vétéran dans les monologues.' »

Le 11 septembre 1958, « le gouvernement fait paver deux cours de tennis... M. Lucien Fortin, député, a fait les démarches... »

« La chorale Ste-Cécile a donné un concert à Edmundston, le 25 novembre 1960, interprétant la fameuse cantate 'Jeanne d'Arc' d'Émile Wamback.

Sœur (Marie) McIntyre dirigeait la chorale et sœur Colette Lemieux... accompagnait au piano. Pièces musicales, danses de folklore... et chants divers complétaient le programme. Outre les deux concerts mentionnés, deux autres présentations auront lieu au Centre récréatif de la ville dimanche prochain ¹⁸. »

« Les Routiers de l'U.S.L. montent en fin de semaine du 27 janvier 1961 à notre Camp Malobiannah avec leur lunch et leur sac à coucher. Père Jean-Roch St-Laurent, directeur, leur dira la messe. C'est la 2^e à se dire là, la première par le Rév. Père Arcade Leblanc, le 11 décembre lors du premier camp des Routiers. »

Le 26 mars 1961, « banquet en l'honneur de Jeanne d'Arc Bédard qui a gagné le trophée Mgr Richard au débat intercollégial à Pointe-de-l'Église. Elle est la première collégienne à nous apporter ce bonheur depuis que nous participons aux concours depuis environ sept ans. Tout le collège est à la joie... 60 convives. C'est pour ainsi dire un double banquet, car nos grandes célèbrent en même temps cette autre victoire: 'Le Club de Ballon-Balai a gagné le trophée de la Ligue du Madawaska'. Il y a deux gros gâteaux sur les tables et les toasts sont portés aux deux héroïnes, Jeanne d'Arc Bédard et Catherine Cyr, présidente du Club de Ballon-Balai. »

Le 3 avril 1962, « le R. P. Boivin amène ses acteurs ici pour jouer quelques pièces dont 'La Jalousie du Barbouillé' de Molière, pour les religieuses et les malades. Le reste du personnel pourra aller à cette même séance au Centre d'Edmundston, dimanche prochain. »

¹⁸ Lettre de la secrétaire aux missionnaires et sœurs absentes, 25 novembre 1960.

À la liste déjà longue des activités culturelles mises sur pied, s'ajoute le ciné-club inauguré en mars 1961. Le premier film choisi, *Cyrano de Bergerac*, déçoit l'équipe fondatrice présidée par Marielle Gervais :

Avant le soir de la "première", on le voit en équipe : HORREUR ! Est-ce là une œuvre cinématographique ?... Malgré la déception qui suivit, malgré les dépenses qui augmentaient, on est tenace dans la volonté de satisfaire le spectateur : on renvoie "Cyrano" d'où il venait et finalement quelques jours après on voyait à l'affiche du ciné-club le premier film qui allait être projeté à un public considérable : "STUDENT PRINCE". Ce fut un succès¹⁹ !

Et, le ciné-club Maillet continue, jusqu'en 1963, ses activités dans le petit auditorium du vieux couvent. C'est ensuite dans le grand gymnase du « scolasticat-collège » que sont projetés huit à neuf films chaque année dans le but de « donner à ses nombreux membres... une chance de promouvoir leurs connaissances cinématographiques²⁰ ».

Le campus de l'Hôtel-Dieu

Le couvent de Saint-Basile est devenu, dans les années 50, un centre éducationnel imposant dont l'essor se poursuit au début de la décennie suivante. Au niveau collégial, de nouveaux programmes sont offerts : en 1960, les cours de secrétariat-médical, puis en 1962, ceux de quatre ans conduisant au baccalauréat en sciences infirmières.

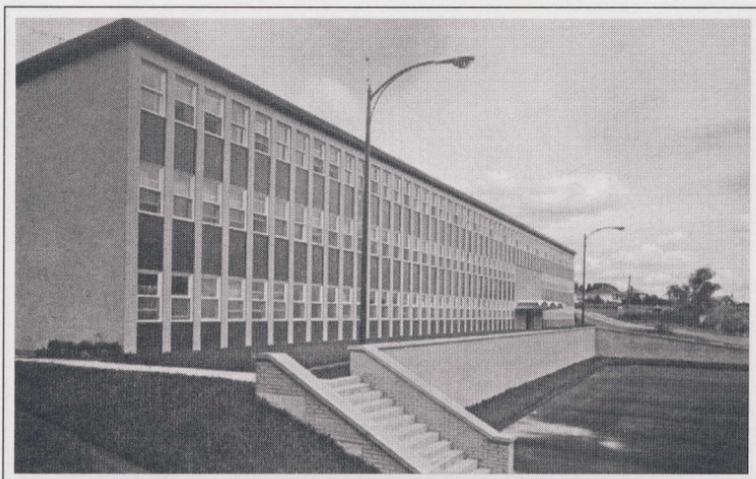
¹⁹ « Petit historique du Ciné-Club Maillet » extrait du livret *Journée cinématographique*, 30 avril 1966.

²⁰ *Id.*



Le campus de l'Hôtel-Dieu (1963).

Le nombre d'étudiantes augmente et parmi elles, se trouvent plusieurs religieuses de diverses congrégations inscrites au collège ou à l'école Normale. Comme les appartements de l'Hôtel-Dieu sont occupés à pleine capacité, un agrandissement s'impose. L'administration provinciale des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph décide donc de construire à Saint-Basile, sur le site de la vieille grange, un scolasticat-collège qui servira de résidence pour les jeunes religieuses en formation, et de classes pour les collégiennes. L'édifice est prêt pour la rentrée de septembre 1963 ; les 42 « scolastiques » y élisent domicile tandis que les collégiennes y ont leurs classes et la bibliothèque. Deux ans plus tard, un échange se fait : les jeunes sœurs laissent leurs appartements aux collégiennes et viennent à leur tour vivre à l'ombre du clocher d'argent de l'Hôtel-Dieu jusqu'à l'ouverture d'un troisième étage au scolasticat au début de 1966. L'ancien salon des collégiennes devient alors le Studio Larose.



Le Collège Maillet (1963 – 1983).

Un autre événement marquant de l'été 1963 est à souligner. Une trentaine de sœurs de l'académie et du collège obtiennent l'autorisation de constituer un groupe communautaire distinct de celui du couvent. Cette séparation, note la secrétaire, est motivée par

les besoins nouveaux en général, les progrès constants de l'œuvre éducatrice, une administration financière plus adéquate, une représentation de l'école plus personnelle auprès de autorités majeures... Quant à l'union et la bonne entente entre les sœurs qui travaillent à nos deux œuvres différentes, elles ont toujours été bien gardées et ont servi plutôt à retarder jusqu'à ce jour cette séparation inévitable qui s'imposait depuis assez longtemps... Les religieuses tant du côté de l'académie et du collège que de l'Hôtel-Dieu voyaient, avec un peu d'appréhension se rapprocher ce jour qui séparerait la belle grande famille unie que nous étions.

Le premier septembre 1963, les sœurs du nouveau groupe se rendent prendre leur première récréation du midi

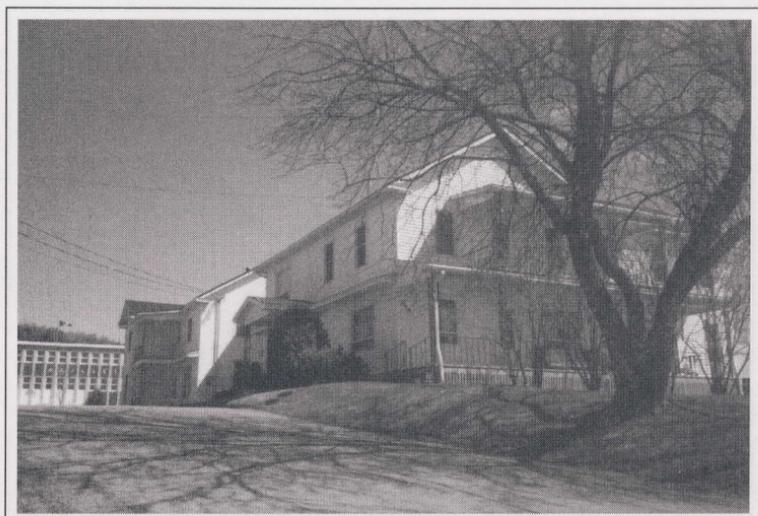


Cour arrière de l'Hôtel-Dieu.

dans leur nouvelle salle au sous-sol du couvent, là où était la maternelle. Que pense-t-on de ce grand changement ?

Il est fort probable que l'union des cœurs régnera tout comme auparavant même si les relations fraternelles seront moins fréquentes. De bonnes anciennes sœurs voient tous ces changements s'opérer sous leurs yeux et, essaient furtivement quelques larmes, gages d'un attachement bien légitime pour leurs sœurs et pour le passé traditionnel.

La séparation n'est toutefois pas totale puisque les « partantes » ont encore leurs chambres au monastère et qu'elles retrouvent leurs compagnes à la chapelle et au réfectoire. Par contre, les plus attachées au « passé traditionnel » se posent sans doute des questions sur certaines décisions subséquentes : en 1964, l'Académie de l'Hôtel-Dieu devient l'Académie Maillet ; puis, au mois d'août 1967, les



La Résidence Maillet (1967).

sœurs enseignantes déménagent leurs chambres, leurs salles de rencontres et de loisirs dans l'historique « maison blanche » rénovée. Or, la résidence est petite pour un tel groupe et l'année suivante, les sœurs du collège forment une nouvelle communauté au troisième étage du scolasticat de plus en plus connu sous le nom de collège.

La vie des sœurs passe par une phase de petites ruptures et de profonds changements. Le couvent devient néanmoins le centre d'un petit campus étudiant où se côtoient les sœurs, les élèves pensionnaires et externes de l'académie, les étudiantes et professeurs du Collège Maillet. Tous bénéficient des services de la cuisine, des laboratoires de physique et de chimie, des salles de musique et



Laboratoire de chimie à l'Hôtel-Dieu.

X

d'arts ménagers et se retrouvent quotidiennement à la cafétéria et à la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Par ailleurs, les sœurs, tout comme les autres membres de la famille du campus, jouissent des nombreuses activités culturelles et artistiques offertes dans le grand gymnase du scolasticat-collège.

Durant les années 1963 à 1970, le campus de l'Hôtel-Dieu est le centre culturel du Madawaska et de la région avoisinante. Des spectacles variés y attirent des foules qui savent apprécier le grand terrain de stationnement du couvent, la beauté du vaste gymnase et surtout les grands talents qui se révèlent dans les pièces théâtrales, danses folkloriques, chorales et concerts.



La chorale avec sœurs M. Tanaka et C. Lemieux.

**Spectacles présentés
au gymnase du Collège Maillet**

1965-1969

Année	Assistance
1965 <i>Le chant du Berceau</i> de Grégorio et Maria Martin San Suez, par le Centre dramatique de Maillet dirigé par l'abbé Gilles-Claude Thériault et Henriette Raymond, r. h. s. j., régisseuse	1100
<i>L'Annonce faite à Marie</i> de Paul Claudel, par le Tétréau de Paris	1200
<i>Récital</i> : Mademoiselle Gloria Richard	250
<i>Récital</i> : Colette Lemieux et Marjorie Tanaka, r.h.s.j.	650
<i>Polyeucte</i> de P. Corneille, par le Théâtre Populaire du Québec (TPQ)	500

1966	Les Compagnons de la Chanson	960
	Claude Gauthier et les Alexandrins	420
	Chœur du Madawaska sous la direction de Marcel Poulin, c. j. m.	500
1967	<i>Le Barbier de Séville</i> de Marivaux, par le TPQ ...	460
	<i>Et jusqu'à Béthanie</i> de Jean Giraudoux, par le Centre dramatique dirigé par G.-C. Thériault et H. Raymond, r. h. s. j., régisseuse	848
	<i>Récital</i> : Colette Lemieux et Marjorie Tanaka, r.h.s.j.	350
	Gilbert Bécaud	720
1968	Gilles Vigneault	454
	<i>L'Avare</i> de Molière par le TPQ	571
	<i>Huit Femmes</i> , de Robert Thomas, par le Centre dramatique	700
	Les Compagnons de la Chanson	1071
	Spectacles de danses folkloriques sous la direction de H. Raymond, r. h. s. j.	600
	Récital conjoint : Jimmy et Marjorie Tanaka ...	500
	Community Concert	
1969	Ginette Reno	491
	<i>Le Malentendu</i> d'Albert Camus, par le Centre dramatique sous la direction de Audrey Côté St-Onge	881
	<i>Antigone</i> de Jean Anouilh, par le TPQ	145
	Spectacles de danses folkloriques sous la direction de H. Raymond, r. h. s. j.	345
	Georges Dor	344
	Gilbert Bécaud	990
	Gilles Dreu	344
	Chœur du Madawaska	535
1971	<i>La Maison de Bernarda</i> de Frederico Garcia Lorca, par le Centre dramatique	1 200

1972	<i>La guerre de Troie eut lieu mais Hélène n'y était pas</i> de Euripide, adaptation collective, par le Centre dramatique	900
1973	<i>Les Belles Sœurs</i> de Michel Tremblay, par le Centre dramatique	1 200

Cette éclosion culturelle s'enracine dans le long passé de l'Hôtel-Dieu. À ce sujet, Pauline Beaulieu écrit : « *Si le vieux couvent pouvait parler, s'il pouvait raconter toutes les leçons, les chants, les danses, les concerts dont il a été témoin et spectateur, les auditeurs seraient ébahis de l'œuvre musicale et culturelle accomplie par les Hospitalières de Saint-Joseph*²¹. »

²¹ Pauline Beaulieu, *Saint-Basile, Berceau du Madawaska, 1792-1992*, p. 260.



La « belle Hélène et ses dames de compagnie » dans la « *Guerre de Troie eut lieu mais...* » (1972).



La Troupe folklorique du Madawaska (1974).

L'œuvre éducationnelle de l'Hôtel-Dieu atteint son apogée durant ces années 1950-1970. Sur cette « belle époque » plane toutefois un nuage sombre qui sème l'incertitude et l'inquiétude. La Commission Deutsch, chargée d'une étude sur l'enseignement supérieur au Nouveau-Brunswick, recommande en 1962, la formation d'une

université française située à Moncton et les Universités actuelles lui seraient affiliées et porteraient le nom, non plus d'universités, mais tout simplement de collèges... Les grades autres que le baccalauréat ne seraient décernés que par la future Université de Moncton... Le B. Sc. en Nursing que nous avons préparé l'an dernier et inauguré en septembre se trouve impliqué.

La Commission suggère aussi que

l'École Normale française, que les Français du N.-B. veulent avoir depuis longtemps, soit aménagée à la dite Université de Moncton. Nous laissera-t-on notre École Normale des religieuses ? Encore un point noir à l'horizon pour lequel Sr Larose devra lutter dans un an ou deux²².

²² Lettre de la secrétaire, 18 décembre 1962.



*Sœur Rhéa Larose
(1899 – 1979).*

Sœur Rhéa Larose multiplie les démarches et les interventions pour « *garder les fruits du travail de longue haleine qu'elle a dû s'imposer pour réussir à asseoir les bases de son cher collègue... Elle tient à continuer à donner les B. Sc. à notre collègue...* »

La secrétaire de la communauté écrit : « *En attendant, sans nous énerver outre mesure, nous continuons nos cours comme si de rien n'était, en comptant sur la Providence qui nous a toujours favorisées dans l'Histoire de notre Institut.* » Le campus de l'Hôtel-Dieu ne peut toutefois pas résister bien longtemps à la force du pouvoir centralisateur qui transforme profondément l'enseignement public et post-secondaire du Nouveau-Brunswick.

L'ouverture d'une école de sciences infirmières à l'Université de Moncton à l'automne 1964, signifie que le collège Maillet ne peut plus admettre de nouvelles étudiantes à ce programme de baccalauréat qui cesse donc d'être offert en 1966. Les Hospitalières de Saint-Joseph ont cependant accepté qu'une des leurs, sœur Jacqueline Bouchard, aille

*Sœur Anne-Marie
Savoie*



à Moncton prendre la direction de ce nouveau département de l'université.

Pour sœur Larose, la réalité est difficile à supporter ; elle n'aura cependant pas à être un témoin direct des autres coups durs qui menacent l'avenir de son collège. À l'été 1965, l'infatigable sœur est nommée secrétaire provinciale des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph à Bathurst. Sœur Saint-Paul (Véronique Godbout) assume la direction du collège pendant l'année 1965-1966, puis sœur Anne-Marie Savoie prend ensuite la relève. Elle s'entoure d'un conseil d'administration sous la présidence du docteur Gérard Giroux ; tous s'ingénient à sauvegarder le Collège Maillet en unissant leurs forces pour contrer les efforts de ceux qui préconisent le contraire ; ces derniers remporteront finalement la victoire.

L'École normale des religieuses ferme ses portes en juin 1968 : « *Les Normaliennes nous quittent pour toujours, nous n'aurons plus la permission d'en recevoir. Elles iront à Moncton.* » Elles sont les dernières de la liste des quatre-



Les Sœurs Normaliennes (1966).

vingts (80) religieuses de différentes congrégations à venir se préparer à la profession d'enseignante à l'École normale fondée par sœur Larose.

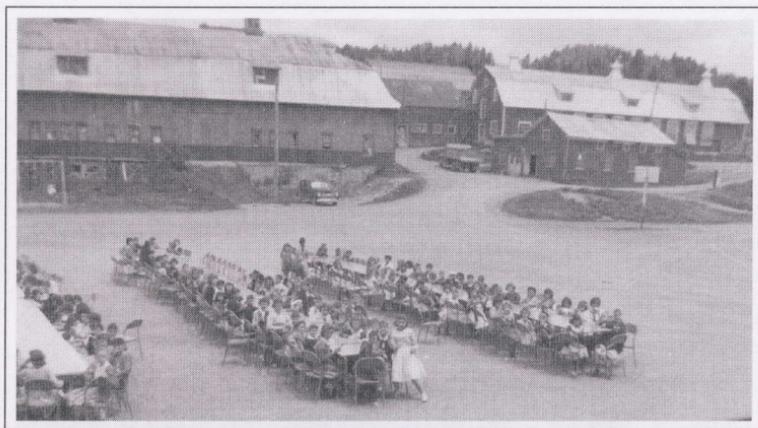
Du côté de l'académie, un virage s'amorce aussi. En septembre 1968, pour la première fois de son histoire, la direction de l'école est confiée à un laïc. M. Guy Boucher succède à sœur Georgette Desjardins qui doit quitter le milieu afin de poursuivre ses études. L'année suivante, l'académie perd son statut d'école secondaire à la suite du transfert des élèves de la VIII^e à la XII^e année à l'école Régionale. Le pensionnat est directement touché par cet important changement ; l'avenir du collège est également ébranlé, car plusieurs de ses étudiantes se recrutent parmi



*Enfants de la maternelle
avec sœur Boulay et Denise Soucy (1974).*

les finissantes de l'école. La décision est prise de garder le pensionnat ouvert pour les élèves des XI^e et XII^e années qui s'inscrivent dans deux classes privées, dites de syntaxe et de versification, intégrées au collège. La situation est néanmoins précaire d'autant plus que depuis 1968, les filles sont admises au collège Saint-Louis. Le pensionnat des filles ferme définitivement ses portes en juin 1971.

Par contre, si les grandes partent, les petits entrent en plus grand nombre à l'Hôtel-Dieu. À l'automne 1970, à la demande du Foyer-École de Saint-Basile, une maternelle gratuite pour tous les enfants d'âge pré-scolaire est organisée par un comité de paroissiens. L'Hôtel-Dieu loue les locaux nécessaires et, en novembre, une cinquantaine d'enfants, répartis en trois ou quatre groupes, entrent à la maternelle dirigée bénévolement par sœur Alda Boulay.



*Dîner étudiant dans la cour entre l'Hôtel-Dieu
et les bâtiments de la ferme (1961).*

Cependant, avec la fusion des collèges Maillet et Saint-Louis, les étudiantes du baccalauréat quittent définitivement le campus de Saint-Basile en septembre 1973 ; seules les élèves des cours de secrétariat médical et juridique y demeureront jusqu'en 1980. L'édifice Maillet garde néanmoins sa vocation culturelle et artistique ; sœur Henriette Raymond et les danseurs de la *Troupe folklorique du Madawaska* y poursuivent avec beaucoup de succès leurs activités et présentent des spectacles qui attirent encore des foules sur le campus de l'Hôtel-Dieu jusqu'en 1983²³.

²³ Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph cèdent l'édifice Maillet à la commission scolaire au printemps 1983 ; l'Académie Maillet y est transférée en septembre et prend le nom d'École Maillet.

Une ferme modèle

À la liste déjà longue des remarquables réalisations qui ont tissé l'histoire de l'Hôtel-Dieu, on ne peut omettre celles de l'exploitation agricole et de l'élevage sans lesquelles les sœurs auraient eu de la difficulté à soutenir et à développer leurs deux œuvres majeures : l'hospitalité et l'éducation.

Dans un article paru dans le *Fermier Acadien* de mai 1941, monsieur Edmond Pineau, agronome, avait déclaré :

L'institution étant située dans une région essentiellement rurale et au milieu de gens de moyens très modestes, il était absolument nécessaire qu'elle donnât ses services d'hospitalisation à des taux très modérés. Elle put y réussir grâce à deux facteurs. D'abord, parce que les religieuses qui consacrent leur vie à la cause de la charité, donnent leur temps, leurs pensées et leur énergie à cette belle entreprise ; deuxièmement, parce que les aliments qui sont requis pour cette institution proviennent d'une ferme moderne où l'on pratique la culture mixte, ce qui contribue puissamment à réduire les frais d'entretien et d'administration. Cette ferme, sous bien des rapports, est un modèle pour les fermes de l'arrondissement.

Cette ferme du couvent connaît une grande expansion dans les années d'après-guerre. Encouragée et soutenue par monseigneur Joseph-Roméo Gagnon, la communauté de l'Hôtel-Dieu accepte de faire l'élevage sur une grande échelle et de rendre la ferme plus productive. L'acquisition du *Poulailler modèle* en septembre 1949 lance le mouvement dont les grandes lignes sont tracées dans les chroniques. En mars 1951, monsieur Antonio Landry est



*Paul Cyr a 50 ans
de service en 1952.*

engagé comme nouveau contremaître. Cependant, les services du fidèle Paul Cyr sont toujours très appréciés et, le 16 mars 1952, la communauté lui témoigne sa gratitude pour ses 50 ans de service: souper avec toute sa famille suivi d'une petite soirée de chants et de danses folkloriques par les élèves. « *Habile en toutes sortes de métiers, il rend encore de grands services à la communauté comme ingénieur, mécanicien et électricien.* »

La présence d'employés responsables encourage la communauté à ouvrir une laiterie où le lait serait pasteurisé. Au mois d'octobre 1953, les sœurs St-Antoine (Éva Albert) et Cécile Azzard « *se rendent à St-Hyacinthe pour suivre les cours nécessaires pour la pasteurisation à l'École de Laiterie, pendant six semaines* ». À la fin de février suivant, la laiterie est installée dans la boutique aménagée à cet effet ; au mois d'avril, on procède à la première pasteurisation de lait : « *M. (Pius) Girard, un de nos employés de la cuisine centrale en prend la direction. Il est très responsable et très propre et a toutes les qualités requises pour*

faire un bon laitier. » Le troupeau de vaches fournit une quantité de lait suffisante pour subvenir, même en lait au chocolat, aux besoins des trois institutions des Hospitalières dans la région.

Le travail de la terre est un complément à l'élevage : culture des patates pour les besoins de la table, du grain et du foin. Ainsi, en 1956, on croit que « *les quelques mille tonnes d'ensilage suffiront pour nourrir le troupeau de vaches tout l'hiver en sorte que la production du lait est presque aussi abondante qu'en été* ». Une entreprise de telle envergure demande de gros investissements et la construction de nouvelles bâtisses de ferme. En 1958, on bâtit à l'écart du village, sur un des deux lots situés en arrière de l'école régionale et achetés de l'évêché, une résidence pour le contre-maître et une grange unique en son genre. Dans le bâtiment en forme de U, érigé par étapes, un corps de logis sert pour le fourrage, un autre au troupeau de 250 bêtes à cornes, dont une centaine de vaches laitières, un salon de traite, une usine de pasteurisation en blocs de béton, et un abri pour les jeunes veaux. En janvier 1960, « *la nouvelle grange est terminée sur notre nouvelle ferme, les vaches défilent à la queue leu leu vers leur nouvelle habitation. L'événement leur a causé un peu de dérangement, puisqu'elles se montrent un peu difficiles pour la traite du premier soir* ». Avec le temps, tout ira mieux, non seulement pour les vaches mais également pour les employés qui « *actuellement doivent se lever à 3:30 a.m., sept jours par semaine et être à l'œuvre jusqu'à 7 hr p.m. sans souper. Ces hommes sont libres de 10 hres à midi, mais on conçoit difficilement de semblables conditions de travail*²⁴ ».

²⁴ Livre des délibérations de l'Hôtel-Dieu, 26 décembre 1960.



Usine de pasteurisation (1961).

Au mois de juin 1961, « *la laiterie est transférée à la ferme, et la boutique donne place à une classe* ».

Les bâtisses de la ferme sont à peine finies qu'une offre d'achat du *Poulailler modèle* est faite par le gérant, monsieur Herménégilde Pelletier. Au printemps 1961, il « *fait instance pour acheter la vieille partie avec le terrain et l'équipement actuel pour \$5,000.00 comptant. Il veut gagner sa vie par ici... Nous lui vendons à ce prix et nous nous réservons le terrain de l'autre côté de la route* ».

Enfin, au printemps 1962, toutes les bâtisses pour les animaux, excepté la porcherie, sont rendues sur la ferme en arrière du village. Et, sur le site de l'Hôtel-Dieu a lieu, les 2 et 3 avril, un événement désiré depuis de nombreuses années :

On commence à démolir la vieille grange à l'arrière de la cour des élèves. Toutes les bâtisses pour les animaux, excepté la porcherie, sont maintenant sur notre ferme au bout du village. Que de sœurs ont souffert des senteurs de l'ensilage en arrière de cette grange ! Que de sœurs ont été éveillées de bonne heure le matin par le cri des animaux ! Finies les mortifications de ce côté !... Le « castor » dominant la grange est tombé...

En fait, l'exploitation de la ferme modèle est depuis quelque temps remise en question. Un événement imprévu annonce sa fin. Durant la nuit du 1^{er} juillet 1963, un orage électrique très violent foudroie 20 vaches laitières, 17 génisses et un cheval, dans un pacage à flanc de colline en arrière de l'Hôtel-Dieu. Les Hospitalières de Saint-Joseph décident de ne pas reconstituer le troupeau et d'abandonner graduellement l'exploitation de la ferme. La communauté de l'Hôtel-Dieu souhaite consacrer plus de temps et de ressources à l'hospitalité et à l'éducation.

Or, au début de la décennie 70, ces deux œuvres sont à leur tour fortement menacées. Tout concourt, croirait-on, à mettre fin à la présence active des Hospitalières de Saint-Joseph au Madawaska depuis cent ans.

*Les célébrations
du centenaire de l'Hôtel-Dieu*
30 juin et 1^{er} juillet 1973

Même si l'avenir se présente sous un jour incertain, le présent se vit dans la confiance et dans l'action de grâce pour le siècle écoulé.

Photos souvenirs de quelques bons moments des fêtes



*Sœurs Brigitte
Légère, Alfreda
Haché et Alice Allain
(St-Georges).*

*Sœurs T. McGraw
et Lorraine Soucy
et enfants autour
de l'arbre du
centenaire
(25 juin 1973).*





*Dévoilement de la plaque
centenaire : Dr H. Cyr,
M. Alphée Cyr, président
du comité du centenaire,
B. Saindon, aumônier.*



*Sœurs C. Renault, supérieure
générale, Rhéa Larose,
Marjorie Tanaka et Irène
Duchesneau.*



*Des
amicalistes
avec sœurs
C. Lavoie
et Rhéa
Larose.*

*Une belle
rencontre
de
R.H.S.J. à
Saint-
Basile.*



Épilogue

« *Un beau soir l'avenir s'appelle le passé,
C'est alors qu'on se tourne
et qu'on voit sa jeunesse* »

Cette pensée du poète Louis Aragon guide notre réflexion sur le passé, le présent et l'avenir des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph et sur l'Hôtel-Dieu qu'elles ont fondé à Saint-Basile, « Berceau du Madawaska ».

Le présent lance l'invitation à « *se tourner* », à regarder le chemin parcouru depuis 1873 et à voir que l'Hôtel-Dieu était encore « jeune » en 1973, parce que les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph du temps croyaient en leur avenir au Madawaska même si la longue tradition de leur présence dans les domaines hospitalier et éducationnel semblait révolue. Ont-elles réussi à construire cet avenir ?

Aujourd'hui, en cette année du 125^e anniversaire de la fondation de l'Hôtel-Dieu, nous découvrons que le « vieux couvent » est encore jeune et que son avenir se construit. Les principaux faits énumérés dans la chronologie à la fin de ce livre le démontrent; cependant, comme toute chronologie, celle-ci ne révèle pas le comment et le pourquoi.

Or, si l'Hôtel-Dieu est encore « jeune », c'est parce que ses portes sont régulièrement ouvertes aux jeunes : petits

de la pré-maternelle, les Brebis de Jésus, les P'tits Violons, les enfants de chœur et les petits-enfants des 70 résidents de « l'âge d'or » qui perpétuent l'œuvre traditionnelle des « rentiers » de l'Hôtel-Dieu. La jeunesse et l'avenir du vieux couvent sont également assurés par la participation des associés et associées à la vie de la maison, par l'admirable dévouement du personnel de soutien et par la non moins admirable générosité de nombreux laïcs encore jeunes qui donnent de leur temps à titre de membres du *Conseil d'administration des œuvres* et de *La Fondation des œuvres de l'Hôtel-Dieu*, ou comme responsables de diverses activités telles celles organisées par *La Ruche*, le *Studio Larose* et les *P'tits Violons de Saint-Basile*. Enfin, ajoutons que le riche patrimoine historique et culturel, conservé au musée et à la bibliothèque, aide à « *se souvenir... et à rester toujours jeune* ».

Annexe 1

Aperçu de la vie économique au Madawaska au milieu du XIX^e siècle

« La terre de chaque côté de la rivière est extrêmement fertile et propice à la croissance du blé que les habitants de cette région cultivent assidûment. Ils en font de la farine en très grande quantité, et le surplus, qui est considérable, est expédié au marché de Fredericton où il se vend bien et à un bon prix » (*J. Bouchette, The British Dominions in North America, c1820, vol. II, p. 104*)

« Printemps dernier, un grand nombre de personnes ont épuisé leurs moyens et se sont mises dans les dettes pour ensemercer leurs terres. Mais le climat n'a pas secondé leurs efforts, et ces pauvres misérables se voient maintenant sans ressources. Les uns s'expatrient. » (*R. Mercier, curé, nov. 1833*)

« Le luxe commence à se répandre dans la place... Madawaska est une place où l'argent circule, dit-on, en abondance et qui renferme des habitants immensément riches. Tous sont accoutumés de payer leurs marchandises bien chères vu la difficulté de pouvoir les obtenir d'une ville éloignée comme l'est Fredericton. » (*J. E. Landry, 11 octobre 1839*)

« Ce serait le meilleur temps de piquer votre curiosité à venir faire un tour dans ce trou de Madawaska, où il y a tant d'argent que le Curé ne cesse d'en prêter. » (*A. Langevin, curé, 3 octobre 1839*)

Le recensement de 1840 indique que la vallée supérieure du Saint-Jean est habitée par une population de 3 963 personnes, groupées en 609 familles. Dans la région, on compte 700 chevaux, 2 450 bêtes à cornes, 4 440 moutons et 2 300 porcs.

« Madawaska a été une assez bonne place tant qu'il y eut des chantiers ; maintenant que les forêts sont ruinées l'on ne peut attendre des ressources de ce côté. L'unique espérance se porte sur les chemins de fer dans un temps à venir qui n'amélioreront notre condition qu'en diminuant les frais de transport. » (T. Cordier, prêtre, lettre de mai 1876, *Annales de l'Hôtel-Dieu*, p. 113).

Annexe 2

Noms des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph de Montréal venues en mission à Saint-Basile (1873-1877)

NOM	ARRIVÉE À MONTRÉAL	RETOUR	DÉCÈS	
			ST-BASILE	MONTRÉAL
Louise-Virginie				
Davignon	04/10/1873		02/02/1874	
Catherine Guérin	04/10/1873	nov. 1881		27/11/1894
Joséphine Brissette	04/10/1873	sept. 1875		03/04/1876
Philomène Descôteaux	04/10/1873	sept. 1875		10/05/1909
Alphonsine Ranger (Sr Maillet)	11/10/1873		30/03/1934	
Alphonsine Collette	11/10/1873	juin 1874	Retourne dans sa famille	
Rachel Chapleau	11/10/1873	juil. 1880		14/12/1884
Cécilia Perrin dite aussi St-Joseph du Sacré-Cœur pendant quelques années.	23/11/1873 – Fait profession à Saint-Basile. Transférée à Montréal pour raisons personnelles en août 1887			06/09/1929
Eulalie Quesnel	19/06/1874	juin 1881		04/03/1903
Joséphine Healy	11/06/1874	juil. 1875		23/07/1879
Mary Harty	31/12/1874	juil. 1876		01/06/1882

LES RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH _____

Denise Thériault	31/12/1874 (Retour à Montréal en juillet 1876 où elle fait profession pour la maison de Saint-Basile ; elle y revient le 23 mars 1877)		14/05/1917
Salomé Jolicœur	31/12/1874	nov. 1888	14/02/1935
Brigitte McCann dite Ste-Thérèse	23/09/1875		01/11/1883
Marie-Louise Desaulniers	23/09/1875	oct. 1877	07/11/1928
Marie Cormier dite Sr Marguerite	23/09/1875	juil. 1876	11/07/1939
Hermine Chartier	15/09/1876	sept. 1886	28/08/1922
Marie-Louise Soupras	15/09/1876	mai 1880	07/11/1938
Rose de Lima Courtemanche (Sr Marie-Rose)	01/07/1877 (entre pour St-Basile, y fait son noviciat et sa profession).		26/05/1931
Marie-Delphine Montbleau	11/10/1877	oct. 1886	13/09/1923

Annexe 3

Nom des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph entrées à Saint-Basile entre 1875 et 1898

NOM	Année de naissance	Lieu de naissance	Profession	Décès
Cécilia Perrin	1848	Montréal	1875	1929 à Montréal
Gaudélie Gagné	1844	N.-D. du Lac	1877	1930
Dina Lévesque dite Marie-Joseph	1856	Saint-David, Me	1878	1893
Marie-Léa Martin	1857	Saint-Basile	1879	1939
Marie-Rose Courtemanche	1844	Saint-Antoine de Chambly, Qc	1879	1931
Ellen Hart	1857	Edmundston	1880	1916
Marie Levasseur	1856	Saint-Basile	1880	1914
Euphémie Martin dite Davignon	1859	Saint-Basile	1881	1883
Eugénie Prud'-homme dite Richer	1858	Ottawa	1881	1927
Marie Sirois	1863	Saint-David, Me	1882	1946
M.-Sophie Beaulieu dite Marguerite-Marie (associée)	1856	Sainte-Anne	1882	1886
Sophie Gauvin	1860	Saint-Bruno, Me	1883	1947
Madeleine Dufour	1862	Saint-David	1883	1919

LES RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH

Virginie Guay dite Laferre	1855	Québec	1883	1884
Léontine Gagnon	1862	Les Escoumins	1886	1948
Aurélié Gagné dite Ladauversière	1860	N.-D. du Lac, Qc	1886	1916
Hermine Trudel	1858	Ste-Luce (Frenchville, Me)	1886	1889
Basilice Morin dit Virginie (1 ^{re} tourière)	1864	Ste-Rose du Dégelé	1887	1922
Suzanne Dufour	1862	Saint-Basile	1887	1929
Suzanne Dubé dite Thérèse	1864	Saint-David	1887	1952
Catherine Thibodeau	1861	Grand'Isle	1888	1938
Hortense McEnery	1861	Edmundston	1888	1927
Anaïs Michaud	1869	Saint-Hilaire	1889	1892
Nathalie Daigle	1865	Fort Kent	1889	1889
Denise Nadeau	1857	Saint-François	1889	1897
Delphine Nadeau dite St-Joseph	1869	Saint-François	1890	1941
Euphémie Pelletier	1867	Sainte-Luce, Maine	1891	1931
Alma Prud'homme	1868	Ottawa	1894	1894
Amanda Plourde	1871	Saint-Hilaire	1894	1897
Marie Morin dite St-Louis	1875	Saint-Basile	1894	1937
Palmyre Nadeau dite Violette	1868	Saint-Léonard	1894	1917
Émilie Lebel	1876	Saint-Pascal, Qc	1895	1910
Phélonise Martin dite Cyr	1872	Van Buren, Maine	1895	1905
Ernestine Dumont	1876	Sainte-Louise, Qc	1896	1917

ANNEXE 3

Élisabeth Thériault dite St-Stanislas	1871	Montréal	1896	1912
Césarie Levasseur	1866	Saint-François	1896	1952
Sara Violette dite St -Alphonse	1878	Saint-Léonard	1897	1909
Léda Lavoie dite Léda	1877	Saint-Basile	1897	1932
Marie Martin dite Laferre	1869	Saint-Basile	1897	1908
Hélène Albert dite Hélène	1876	Saint-Basile	1897	1957
Marie Beaulieu dite Marie-Joseph	1877	Saint-Basile	1899	1902

Annexe 4

Bilan des années 1873-1923

Extrait de la conférence donnée
par monseigneur L.-N. Dugal, le 2 octobre 1923,
à la soirée d'ouverture des fêtes du Jubilé
de l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, Saint-Basile, N.-B.

Jeunes filles entrées au noviciat, 151; sorties par défaut de santé ou de vocation, 51 ; des 100 professes (qui ont vécu à l'Hôtel-Dieu) et 3 novices actuelles, 3 sont venues d'Ottawa, 14 de la Province de Québec et 83 étaient du Madawaska américain ou canadien, du moins par domicile. Il y a eu 40 décès de religieuses : la Mère d'Avignon, supérieure-fondatrice, sœur Ste-Thérèse, venue de Kingston pour aider à la fondation, et 38 professes de Saint-Basile.

Le pensionnat des filles a été ouvert en 1874 et 2,177 élèves y ont été enregistrées jusqu'à ce jour. Le pensionnat des petits garçons ne date que de 1887 et a déjà reçu 1, 873 élèves. L'orphelinat des filles, très restreint d'abord, date de 1873 puisque les Hospitalières adoptèrent une orpheline quelques jours après leur arrivée ; celui des garçons débuta par un premier orphelin en 1885 ; jusqu'à ce jour 357 filles et 263 garçons, orphelins, ont été logés, nourris, vêtus et instruits à l'Hôtel-Dieu, et la plupart gratuitement, les autres à prix dérisoires.

Depuis 1888, 294 élèves de l'Académie de l'Hôtel-Dieu (dont 4 garçons) sont allés prendre leurs diplômes

à l'école normale provinciale ; 37 ont eu leurs brevets de 2^e classe et 7 de 1^{ère} classe ; les 250 autres n'ont fait que le stage exigé pour diplôme de 3^e classe (Note : avant 1903, on n'allait du Madawaska à l'École Normale de Fredericton que pour le soi-disant département français où le stage n'est que de cinq mois et où l'on ne gagne qu'un diplôme de 3^e classe ; il en coûtait moins pour la pension à la capitale et les districts scolaires se contentaient de ces diplômes. Actuellement, la presque totalité des élèves de l'Hôtel-Dieu va prendre des diplômes de 2^e et même de 1^{ère} classe, et ce, avec succès).

Une classe spéciale à l'Hôtel-Dieu prépare les petits garçons à entrer dans les collèges pour y faire leurs cours commercial ou classique. Parmi ces élèves de l'Hôtel-Dieu qui sont allés dans les collèges, il y a aujourd'hui 13 prêtres, 1 sous-diacre et 3 étudiants en théologie ; 4 avocats dont un ministre provincial, 3 médecins, 2 dentistes, un gérant et 8 commis de banque, 3 gros marchands ; et il y a encore dans les collèges près de 30 élèves dont 2 en deuxième années de philosophie, 3 en rhétorique et 6 autres dans les classes de cours classique. Ce 2 octobre, il y a à l'Hôtel-Dieu, 134 élèves internes et 116 externes répartis en sept classes.

Depuis 1873, 19,339 malades ont été logés et traités à l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile où 586 sont décédés. Les opérations chirurgicales majeures enregistrées sont au nombre de 1,560. En comptant les chambres privées, il y a actuellement à l'hôpital 40 lits. Une maison spéciale et isolée a place pour 20 patients atteints de maladies contagieuses, et les élèves des deux pensionnats ont des infirmeries spéciales.

Annexe 5

Noms des supérieures de l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph

Saint-Basile, N.-B.

1873-1998

Louise-Virginie Davignon, fondatrice	1873-1874
Eulalie Quesnel	1874-1880
Alphonsine Ranger dite Maillet	1880-1886
Gaudélie Gagné	1886-1889
Alphonsine Ranger dite Maillet	1889-1895
Eugénie Prud'homme dite Richer	1895-1901
Alphonsine Ranger dite Maillet	1901-1907
Eugénie Prud'homme dite Richer	1907-1913
Alphonsine Ranger dite Maillet	1913-1919
Eugénie Prud'homme dite Richer	1919-1925
Délia Cyr dite Guy	1925-1931
Marie Martin dite St-Louis	1931-1937
Marie-Anne Sirois dite Langevin	1937-1943
Lucie Morneau	1943-1946
Alix Godbout	1946-1951
Lucie Morneau	1951-1957
Brigitte Légère	1957-1963
Alice Allain dite St-Georges	1963-1969
Alfreda Haché	1969-1975
Armande Nicole	1975-1980
Imelda Lizotte	1980-1985
Estelle Mazerolle	1985-1986
Murielle Ouellet	1986-1991
Georgina Mallet	1991-1996
Kathleen Landry	1996-

Annexe 6

Prêtres desservants de l'Hôtel-Dieu (1873-1998)

Curés de la paroisse

Théodule Dugal et J.-B. Bazoges, c.s.c.	1873-1875
Thomas Barry	1876-1880
Louis-Napoléon Dugal	1880-1929

Aumôniers

Condé	Nadeau	1920-1930
Jean-Baptiste	Doucet	1930-1938
François X.	Bergeron	1938-1941
Damase	Thibodeau	1941-1952
Patrice	Cyr	1952-1955
Damase	Thibodeau	1955-1963
Gérard	Dionne	1963-1967
Michel	Thériault	1967-1972
Benoît	Rossignol	1972-1975
Edgar	Lavoie, c.j.m.	1975-1976
Joseph	Lelannic, c.j.m	1976-1985
Jean-Marie	Martin	1985-1996
Lewis	Lang	1996-1997
Alfred	Ouellet	1997-

Chronologie

1857 En avril, décès de Mgr Antoine Langevin, curé de Saint-Basile depuis 1835. Il lègue à la corporation épiscopale un terrain destiné à l'établissement d'un couvent pour l'éducation des jeune filles du Madawaska.

1858 Trois soeurs de la Charité, de Saint-Jean, N.-B., prennent la direction de l'Académie de Madawaska que l'abbé Hugh McGuirk a fait construire.

1871 Loi des écoles non-confessionnelles votée par le gouvernement provincial du N.-B.

1873 Au printemps, les soeurs de la Charité quittent le Madawaska.

Le 4 octobre, arrivée des quatre premières Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph à Saint-Basile. Mère Louise-Virginie Davignon et les soeurs Catherine Guérin, Joséphine Brissette et Philomène Descôteaux.

Le 11 octobre, arrivée des soeurs Maillet (Alphonsine Ranger), Alphonsine Collette et Rachel Chapleau.

Le 24 octobre, une première orpheline, Lizzie Fournier, est accueillie par les soeurs .

Le 5 novembre, admission du premier malade à l'hôpital, Julien Cyr.

Le 10 novembre, installation canonique des Hospitalières de Saint-Joseph à Saint-Basile.

- 1874 Le 7 janvier, ouverture d'un pensionnat et des classes pour les filles.
Le 2 février, décès de mère Louise-Virginie Davignon, première supérieure.
Le 19 juin, arrivée de mère Eulalie Quesnel, 2^e supérieure.
En juillet, arrivée des premiers « rentiers », monsieur et madame Urbain Martin.
- 1875 Au début de février, départ du père Théodule Dugal, c.s.c., curé de Saint-Basile depuis 1871.
- 1875 Le 28 février, ouverture du premier mois de saint Joseph au Madawaska.
Le 18 septembre, soeur Maillet écrit à Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, pour empêcher la fermeture du couvent de Saint-Basile.
- 1876 Le 7 octobre, arrivée de l'abbé Thomas Barry, nouveau curé de Saint-Basile.
Le 27 octobre, l'abbé Louis-Napoléon Dugal arrive comme vicaire.
- 1877 La construction d'un hôpital en bois est commencée; elle ne sera terminée qu'en 1881.
- 1880 Soeur Maillet (Alphonsine Ranger) est élue supérieure. L'abbé Louis-Napoléon Dugal est nommé curé de la paroisse.
- 1881 Construction de la petite chapelle Saint-Joseph du jardin; une première messe y est célébrée le 21 juin.
- 1885 Le 3 août, l'académie devient une école publique où sont admis les filles et les garçons.
Décision de la communauté de construire un orphelinat.

- En juin, installation d'une briqueterie et début de la construction d'un édifice en briques.
- 1887 En avril, arrivée des sept petits orphelins Conway.
- 1889 En septembre, les soeurs, les orphelines et les élèves filles pensionnaires déménagent dans la nouvelle bâtisse de briques dite l'« orphelinat » ou « maison neuve ».
- 1890 Début de construction d'un deuxième étage avec toit à mansardes sur une partie du vieux pensionnat du temps des Soeurs de la Charité et sur le corps principal du couvent primitif.
- 1892 Installation de la vieille cloche de l'église paroissiale sur la « maison neuve ».
- 1893 Une galerie de 188 pieds de longueur est ajoutée au 3e étage de la « maison neuve ».
- 1901 Construction d'un pensionnat en bois pour les garçons qui y entrent à l'automne 1902.
- 1906 Installation d'une briqueterie moderne pour la construction du monastère, d'un pensionnat pour les filles et d'une chapelle.
- 1907 Expropriation du terrain de la briqueterie pour la construction du chemin de fer Transcontinental.
- 1912 Déménagement du cimetière et de la petite chapelle Saint-Joseph.
- 1914 En octobre, les soeurs entrent dans leur monastère et la chapelle est ouverte au culte le 8 décembre. Début des classes dites « non sous la loi » et du « Petit Collège » de Mgr Dugal.
- 1915 À l'automne, les pensionnaires filles déménagent dans leur pensionnat neuf.
- La bâtisse construite en 1889 devient l'hôpital.

- 1918 Les soeurs hospitalières commencent à suivre des cours d'infirmière.
Introduction de l'électricité à l'hôpital.
- 1935 Le 25 février, incendie du couvent primitif et de toute la bâtisse en bois.
Un ascenseur est installé du côté de l'hôpital.
- 1936 Ouverture de la nouvelle annexe en brique; aménagement d'une cuisine centrale, d'une salle pour les filles externes, réfectoire des employés.
Démolition du pensionnat des garçons construit en 1902.
- 1938 Fondation d'un petit hôpital à Van Buren au Maine.
- 1940 Début de l'Amicale Langevin.
- 1943 L'École des garde-malades reçoit ses huit premières étudiantes.
- 1946 En octobre, ouverture du sanatorium Saint-Joseph et de l'Hôtel-Dieu d'Edmundston.
En novembre, union en généralat des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph de Tracadie, Saint-Basile, Campbellton et de Sorel au Québec.
- 1947 Fermeture du pensionnat des garçons.
- 1949 Fondation du Collège Maillet et de l'École Normale des religieuses par soeur Rhéa Larose.
- 1963 Ouverture d'un nouvel édifice (Scolasticat-Collège Maillet) pour jeunes religieuses en formation et pour les collégiennes; un troisième étage est construit en 1965.
- 1969 L'Académie devient une école élémentaire.
- 1970 Ouverture d'une maternelle paroissiale pour tous les enfants de cinq ans.

- 1971 Fermeture du pensionnat des filles.
- 1972 Fermeture du sanatorium le 15 mai.
 Fusion des collèges Maillet et Saint-Louis.
- 1973 L'Hôtel-Dieu d'Edmundston devient la propriété du gouvernement provincial.
 Début des rénovations de l'ancien sanatorium en vue d'en faire un foyer pour les personnes âgées et les malades en soins prolongés.
 En septembre, les cours du baccalauréat sont transférés au Collège St-Louis-Maillet d'Edmundston.
- 1976 En mars, les malades et/ou personnes âgées sont transférés au Foyer Saint-Joseph. L'ancien hôpital de l'Hôtel-Dieu est vacant.
- 1978 Ouverture du Centr'Aide Le Royer pour venir en aide aux femmes en difficulté.
 Accueil des résidents aux premier et deuxième étages de l'Aile LeRoyer (autrefois l'hôpital) de l'Hôtel-Dieu.
- 1980 Au mois de mai, ouverture de l'atelier « La Ruche ».
 En juin, les cours de secrétariat médical et juridique sont transférés au Centre universitaire Saint-Louis-Maillet.
 L'abbé Lionel Daigle commence, au mois d'août, à donner des leçons de violon. Cette initiative est à l'origine des P'tits Violons de Saint-Basile.
- 1981 Construction de la chaufferie dont les coûts sont partagés entre le Foyer et l'Hôtel-Dieu.
- 1982 Fermeture du Centr'Aide LeRoyer, le 31 décembre.

- Début des rénovations au 3^e Le Royer où 15 chambres sont faites dans les grandes salles vides depuis 1976.
- 1983 Le 31 août, l'édifice du collège Maillet est vendu au ministère de l'Éducation, pour la somme symbolique de 1,00 \$. Les 210 enfants de l'Académie Maillet sont transférés dans leurs nouvelles classes à l'École Élémentaire Maillet.
- 1984 Travaux pour transformer les anciennes classes en appartements et chambres pour résidents.
Le 4^e est aussi divisée en chambres et les deux dortoirs des élèves sont aménagés pour le musée.
- 1985 La partie centrale de l'Hôtel-Dieu est rénovée pour l'installation d'un salon de coiffure, d'une remise pour les valises des résidents et d'un local supplémentaire pour le studio Larose.
- 1986 Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph célèbrent le 350^e anniversaire de la fondation de leur Congrégation. Le 19 mars, messe solennelle et ouverture du musée. Le 5 octobre, fête de la reconnaissance organisée par les paroissiens : érection d'un monument, messe suivi d'un souper au Club de l'âge d'or, soirée à l'École Maillet.
- 1991 Fermeture de la maternelle paroissiale dirigée par soeur Alda Boulay et ouverture d'une pré-maternelle.
Au printemps, des laïcs sont nommés au Conseil d'administration des oeuvres de l'Hôtel Dieu.
- 1993 Formation de la « Fondation des Oeuvres de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile Inc. »

- 1994 Le Conseil d'administration de la Fondation, formé de neuf membres, tient sa première réunion le 14 septembre 1994 sous la présidence de Ghislaine Clavet.
- 1997 Le 5 octobre, ouverture des célébrations du 125^e anniversaire de l'arrivée des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph à Saint-Basile.
- 1998 Du 10 au 19 mars, neuvaine à Saint Joseph avec la participation des paroisses du diocèse.
Le premier août, les Retrouvailles des anciens et anciennes de l'Hôtel-Dieu.

Bibliographie

SIGLES UTILISÉS

- AHD Archives de l'Hôtel-Dieu, Saint-Basile, N.-B.
ANHD Annales de l'Hôtel-Dieu, Saint-Basile, N.-B.
ANMM Annales de la maison mère, Montréal, N.-B.
CHD Chroniques de l'Hôtel-Dieu, Saint-Basile, N.-B.
RSHM Revue de la Société historique du Madawaska,
Edmundston, N.-B.

Volumes

- Collectif, *Saint-Basile, Berceau du Madawaska, 1792-1992*, Éditions du Méridien, 1992, 451p.
LANG, Ernest, *Clergé du diocèse d'Edmundston*, Cap-Saint-Ignace, Ateliers graphiques Marc Veilleux Inc., 1988, 360p.

Livrets et brochures (AHD)

- DUGAL, Louis-Napoléon (Mgr), *Notice historique sur l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, Saint-Basile, N.-B., 1873-1910*; publié en 1998 dans la *Revue de la Société Historique du Madawaska*, vol. XXV, n° 4.

DUGAL, Louis-Napoléon (Mgr), *Souvenirs du cinquante-enaire de l'Hôtel-Dieu, Saint-Basile, N.-B.*, 1923.

Sources manuscrites (AHD) :

DUBÉ, Cécile-Rolande (Sœur), *Historique de la J.E.C. à l'Académie Maillet de Saint-Basile, De l'origine à la fédération diocésaine*, 1964.

GUY, Sœur (Délia Cyr), *Mon couvent, 1873-1946*, Saint-Basile, N.-B., 1946.

MAILLET, Sœur (Alphonsine Ranger), *Notes et souvenirs*, transcrits entre 1925 et 1927, Saint-Basile, N.-B.

Journaux

Le Madawaska, 1913-1973, Edmundston, N.-B.

Le Moniteur Acadien, 1867-1926, Shédiac, N.-B.

Index

Noms propres de personnes

- Albert, Éva
(voir St-Antoine, Sr)
Albert, Henri, 224
Alexandre, frère (Laliberté,
Adélard), 207
Azzard, Cécile, Sr, 256
Azzie, Solyme, p'tre, 225
- Barry, Thomas-F., p'tre,
77, 136
Bazoges, Jean-Baptiste, c.s.c.,
18, 25, 37, 51
Beaulieu, Joey, 219
Beaulieu, Pauline, 248
Beaulieu, Viola, Sr, 235
Bédard, Jeanne-d'Arc, 239
Berlinguet, F.-X., 95,96,
98-9, 110
Berlinguet, Mme, 95
Bergeron, François, p'tre, 192
Bernard, Eugène, p'tre,
97, 103
Bernier, Augure, 96
Bernier, F.-X., Dr, 23, 33,
94, 96, 102
Bérubé, Adélard, 203
Bérubé, Cyprien, 123
Bibeau, Julien, 225
- Blanchard, Amédée, 207
Bois, Eddie, 100
Bois, Elzéar, 92
Bois, Georges, 23
Boivin, Maurice, c.j.m., 239
Bonneau, Justine, Sr,
56-7, 59, 81
Bouchard, Jacqueline, Sr, 250
Boucher, Berthe, Sr, 216
Boucher, J. Gaspard, 209
Boucher, Guy, 252
Boulay, Alda, Sr, 230, 253
Bourget, Ignace, Mgr, 18, 41,
57, 64, 66-8, 76, 77, 80
Bourrassa, Geneviève, 115
Bourrassa, Henri, 115
Bourrassa, Napoléon, 115
Brault, Jos.-Adalbert, p'tre,
51, 53, 55-57, 59
Brissette, Joséphine, Sr, 20, 22,
25, 30, 40-1, 44, 46, 48-9, 55
- Carrier, Georgette, Sr, 236
Carroll Sr (Anastasia Harquail),
189
Carter, William, 140, 169
Chamard, Françoise, 203

- Chamberland, Arthur, Mme
(V. Dionne), 208
- Chapleau, Rachel
(voir Rachel, Sr)
- Charbonneau, Roger
(voir Émile, frère)
- Chiasson, Anita, Sr, 219
- Chiasson, Patrice-A., Mgr,
161, 172, 175, 177
- Clavet, Ghislaine, 232
- Clavet, Louis, 94
- Clavet, Oliva, 208
- Clavette, Aimé, 141
- Clavette, Bélonie, 141
- Clavette, Paul, 141
- Collette, Alphonsine, Sr,
20, 27, 41
- Conway, Sr (Florence Daigle),
229
- Conway, William, p'tre, 175,
177, 181, 196, 201
- Corbel, Annie, 225
- Cordier, Trefflé, p'tre, 51, 53,
55, 56, 59-61, 63, 64, 80
- Cormier, Marie
(voir Marguerite, Sr)
- Côté, Germaine, 234
- Côté (St-Onge), Audrey,
204, 225, 247
- Cyr, Catherine, 239
- Cyr, Charles, 34
- Cyr, Claire, Sr, 233
- Cyr, Côme, 141
- Cyr, Délia (voir Guy, Sr)
- Cyr, Émile, Mme
(Irène Dionne), 208
- Cyr, Honoré, Dr, 173, 189
- Cyr, Honoré, Mme
(Régina Martin), 208
- Cyr, Joseph, 152
- Cyr, Julien, 34
- Cyr, Marie, Sr, 171, 185
- Cyr, Paul, 147, 157, 166, 256
- Cyr, Ursule, 206
- Cyr, Régis, 151-2
- Daigle, Corinne, 171
- Daigle, Denis, 134
- Daigle, Denis Mme
(Marie Lizotte) 172
- Daigle, Doris, Sr, 229
- Daigle, Florence
(voir Conway, Sr)
- Daigle, Stanley, p'tre, 236
- Davignon, Louise-Virginie, Sr,
17-19, 20, 24-5, 27-8, 33,
35, 39, 40, 45, 53, 92
- De Grâce, Thérèse, 238
- Desaulniers, Marie-Louise,
Sr, 55, 57
- Descôteaux, Philomène
(voir Philomène, Sr)
- Desjardins, Alfreda, Sr, 234
- Desjardins, Georgette, Sr,
5, 10, 228, 252
- Desjardins, Solange, 202
- Desrochers, A., Dr, 158
- Dionne, Anne-Marie, Sr, 183,
185, 200, 201
- Dionne, David, 35
- Dionne, Gérard, p'tre, 221
- Dubé, Joseph, Mme, 121

- Dufour, Abraham, 92
 Dugal, Auguste, 149
 Dugal, Félix, p'tre, 115
 Dugal, Louis-Napoléon, p'tre,
 22, 25, 36, 79, 97, 106, 109,
 111, 113-4, 117-119, 121,
 126-7, 135, 137, 141, 155,
 158-9, 161, 163, 171
 Dugal, Théodule, c.s.c., 18, 20,
 22, 24, 25-27, 32, 33, 51,
 118
 Dumont, Michel, 123
 Dumont, Israël-Norbert, p'tre,
 145, 175
 Duon, Raoul, c.j.m., 225
 Dupont, Rachel, 203
 Émile, frère
 (Roger Charbonneau), 218
 Fabre, Charles Edouard,
 Mgr, 65
 Ferran, Marie-Élisa, 10
 Florentien-Joseph, frère
 (R. Luembuerner), 207
 Fortin, Lucien, 238
 Fournier, Edgar, 214
 Fournier, Florent, Dr, 94
 Fournier, Lizzie, 31, 90
 Fournier, Octave, 31
 Fournier, Rosaire, 203
 Gagné, Ernest, 91
 Gagné, Gaudélie, Sr,
 91, 125, 132
 Gagné, Odélie
 (voir Pellerin, Sr)
 Gagnon, Germain, 101
 Gagnon, H. Mme, 121
 Gagnon, Joseph-Roméo, Mgr,
 235, 255
 Gervais, Marielle, 240
 Girard, Pius, 256
 Giroux, Albert, 180
 Giroux, Gérard, 251
 Godbout, Alix, Sr, 205, 208
 Godbout, Aurèle, p'tre, 190
 Godbout, Véronique
 (voir St-Paul, Sr)
 Godreau, J.-B., Dr, 189
 Grondin, Joseph, 99
 Guérin, Catherine, Sr, 20, 22,
 25, 41, 44, 50, 51, 57, 67,
 81, 83-4, 115
 Guimond, Joseph, 153
 Guy, Sr (Délia Cyr), 124, 158,
 169, 183, 185, 201
 Harquail, Anastasia
 (voir Carroll, Sr)
 Harty, Mary, Sr, 50, 56, 61
 Healy, Josephine, Sr,
 41, 49, 54
 Hodouin, Michèle, 225
 Hudon, Arthur, Mme
 (Rita Smith), 172
 Hudon, Ida, 236
 Hudon, René, 203, 230

- Jean, Madeleine, Sr, 234, 238
- Jolicoeur, Salomé
(voir Salomé, Sr)
- Laberge, Héliodore, 164
- Lachance, Louis-Joseph, 213
- La Dauversière
(voir Le Royer, Jérôme)
- La Dauversière, Sr
(Isabelle Sormany), 202
- La Ferre, Marie de, 13, 39, 42,
89, 139
- Lafond, Denise, Sr, 10
- Laforest, Thérèse, 219
- Lagacé, Alexis, Dr, 33, 158
- Lajoie, Isabelle, 202
- Laliberté, Adélar
(voir Alexandre, frère)
- Landry, Antonio, 255
- Landry, Kathleen, Sr, 10
- Lang, Ernest, p'tre, 209
- Lang, Urbain, p'tre, 199
- Langevin, Antoine, Mgr, 14
- Langevin, Sr (Sirois,
Marie-Anne), 169, 171
- Laporte, Paul-Carmel, Dr,
149, 177, 189
- Laporte, Pio, Dr,
158-9, 161, 177
- Larose, Rhéa, Sr, 191, 193,
204-5, 208, 223-226, 229,
232, 249-251
- Lausier, Sr
(Méthaïde Gagnon), 158
- Lavoie, Claudia, Sr,
153, 171, 209
- Lavoie, Cléophas, Mme
(Albina Dionne), 223
- Lavoie, Fernand, Mme
(Florence Gagnon), 223
- Lebel, Louis-A., 209
- Leblanc, Arcade, c.j.m., 239
- Leblanc, Camille, Mgr, 195
- Lebrun, Eugénie, Sr, 183
- Légère, Brigitte, Sr, 203
- Lemieux, Colette, Sr,
239, 246-7
- Le Royer, de la Dauversière,
Jérôme, 12, 13, 29, 40, 53,
89, 148
- Le Royer ou Lucie-de-Jésus, Sr
(voir Lucienne Martin)
- Lévesque, Jean-Paul, p'tre,
171, 175
- Lorion, Ambroise, p'tre, 61
- Lumbuerner, R. (voir
Florentien-Joseph, frère)
- Maillet, Sr (Ranger,
Alphonsine), 20, 27-8, 34,
41, 44, 57, 62, 64, 66, 68,
9, 75, 77, 79-81, 86, 91-2,
94-5, 98, 102, 105, 115,
128, 130, 135, 139, 149,
151, 171
- Mailloux, Sophie Caroline,
Sr, 41
- Maisonnette, de Chomedey,
Paul, 13

- Mallet, Georgina, Sr, 9
 Mance, Jeanne, 13, 37,
 Marguerite Sr
 (Cormier, Marie), 55, 61
 Marie-Joseph Sr
 (Dina Lévesque) 102
 Marquis, Willie, 90
 Martin, Albert, 180
 Martin Dosithé, 89
 Martin, Ernest, Dr, 158, 189
 Martin, Hubert, Mme, 152
 Martin, Joseph, p'tre, 95, 100
 Martin, Lucienne, Sr, 205, 207
 Martin, Marie
 (voir St-Louis, Sr)
 Martin, Raoul, c.j.m., 224
 Martin, Théodule, Mme, 166
 Martin, Urbain Mr et Mme, 41,
 43-4, 86, 90
 Martin, Xavier, 96, 107
 McCann, Brigitte
 (voir Ste-Thérèse, Sr)
 McGuirk, Hugh, p'tre, 110
 McIntyre, Marie, Sr,
 204, 238-9
 Mercure, Régis, 141
 Michaud, Benoît, 209
 Michaud, Claude, p'tre, 236
 Michaud, Corinne
 (voir Nadeau, Sr)
 Michaud, Énoil, 177
 Michaud, Énoil, Mme
 (Nélida Ringuette), 208
 Michaud, Marie-Mai, Sr, 230
 Michaud, Thérèse, 202
 Moreau, Ch.-E., chanoine, 77
 Morneault, Joséphine
 (voir St-Charles, Sr)
 Morneault, Lucie, Sr, 193-4,
 200-202, 204
 Nadeau, Condé, p'tre, 155
 Nadeau, Germaine, 171
 Nadeau, Palmyre
 (voir Violette, Sr)
 Nadeau, Sr (Corinne
 Michaud), 189, 199
 Nugent, J. Mme, 121
 Ouellet, Blanche, 193
 Pagé, Marie, Sr, 18-20, 32, 39,
 41, 56, 62-3, 65, 76, 79, 81
 Pellerin, Sr (Odélie Gagné),
 185
 Pelletier, Alfred, Mme (172)
 Pelletier, Cécile
 (voir Ste-Cécile, Sr)
 Pelletier, Denis, 90
 Pelletier, Herménégilde, 258
 Pelletier, Léona, 171
 Pelletier, Marie-Anne, 34
 Pelletier, Thomas-H, Dr, 94
 Perrin, Cécilia, Sr, 37, 40-42,
 49, 50, 55
 Philomène, Sr (P. Descôteaux),
 20, 22, 25, 34, 37, 41, 55
 Pineau, Edmond, 255
 Plourde, Emma, Sr, 158
 Poulin, Léo, 175
 Poulin, Marcel, c.j.m., 238, 247
 Proulx, Olivette, 209

- Prud'homme, Eugénie
(voir Richer, Sr)
- Quesnel, Eulalie, Sr, 41, 47, 58,
61-2, 66, 68, 83, 116
- Rachel, Sr (R. Chapleau),
20, 27, 37, 41, 116
- Ranger, Alphonsine
(voir Maillet, Sr)
- Ranger, François, 115
- Ratté, Jacqueline, 191
- Raymond, Henriette, Sr,
233, 246-7, 254
- Raymond, Ida, Sr, 171, 189
- Raynel, Père, s.j., 61, 66, 68
- Richard, Gloria, 246
- Richard, Marguerite, 209
- Richard, Rosanna, Sr, 219
- Richer, Sr (E. Prud'homme),
114, 132, 136
- Ringuette, Adolphe, Mme
(Julienne Daigle), 221
- Rogers, James, Mgr, 17-19, 23,
28, 35-6, 40, 45, 47, 50, 66-
7, 80, 94-5
- Roy, Marie-Antoine, Mgr,
199-201, 207, 209
- Ruest, Fernande, 202
- Saindon, Benjamin, p'tre,
203, 207, 224
- Salomé, Sr
(Salomé Jolicoeur), 50
- Sarlabous, Adrien, 216
- Saulnier, Noëlla, Sr, 236
- Savoie, Anne-Marie, Sr,
6, 10, 251
- Sénéchal, Léonie, 193
- Simard, E., Dr, 158
- Sirois, Félix, 43, 90, 94
- Sirois, Marie-Anne
(voir Langevin, Sr)
- Sirois, Marie, 43, 90, 102
- Smith, Fred, Dr, 189
- Smith, Fred, Mme, 172
- Smyth (Nadeau) Huguette, 10
- Sormany, Albert-M., Dr,
157-8, 182, 189, 209
- Sormany, Isabelle
(voir Ladauversière, Sr)
- Souci, Célestin, 88
- Souci, Christie, 88
- Souci, Olivier, 88, 90, 92
- Souci, Pélage ou Pélagie,
88, 90
- Soucy, Camille M. et Mme,
218-9
- Soucy, Dorina, Sr, 228
- Soucy, Éloi, Mme, 152
- Soucy, Euphémie, Sr, 228
- Soucy, Jacqueline, 219
- Soucy, Joseph, 203
- Soucy, Lévite A., 141
- St-Antoine, Sr
(Éva Albert), 191, 256
- St-Charles, Sr (J. Morneault),
189, 199, 215
- St-Germain, Horace, 166, 173
- St-Jean-de-Gotho,
Sr (Amanda Viger), 100
- St-Laurent, Jean-Roch,
c.j.m., 239

- St-Louis, Sr
 (Marie Martin), 158, 185
- St-Paul, Sr
 (Véronique Godbout), 251
- St-Pierre, Dorilla, Sr, 236
- Ste-Cécile, Sr
 (Cécile Pelletier), 189
- Ste-Jeanne-d'Arc Sr
 (Almida Thériault), 189
- Ste-Thérèse, Sr
 (Brigitte McCann), 55-6
- Tanaka, Marjorie, Sr, 246-7
- Tanaka, Jimmy, 247
- Tessier, Onésime, 171
- Thériault, Almida
 (voir Ste-Jeanne-d'Arc, Sr)
- Thériault, Cécile, 217
- Thériault Cora, 236
- Thériault, Denise, Sr,
 50, 57, 61
- Thériault, Georges, 187
- Thériault, Gérard, 217
- Thériault, Gilles-Claude,
 p'tre, 246-7
- Thériault, Henri, 217
- Thériault, Léda, 193
- Thériault, Lévite, 33, 45-6, 48
- Thériault, Placide,
 Mr et Mme, 87, 144
- Thériault, Sylvio, p'tre, 233
- Thibault, Gérald, 219
- Thibodeau, Damase, p'tre,
 192, 202-3, 209
- Thibodeau, Lévite, 185-6
- Thibodeau, Zélie, 186
- Titus, Gilbert, M. et Mme, 218
- Toussaint, Alice, Sr, 189
- Toussaint, Christie, 90
- Toussaint, Jean, prêtre, 225
- Toussaint, Olivier, 92
- Toussaint, Prudent, 90
- Trudeau, Mathilde, Sr, 18, 76
- Trudel, F.X., p'tre, 28, 37, 46
- Trudel, Marie, Sr, 100-102
- Varrily, William, p'tre, 58
- Verquin, Yvonne, 238
- Verrette, Joseph, 100
- Violette, Sr
 (Palmyre Nadeau), 132
- Walker, Joyce, 202

Index des noms propres de lieu

- Acadie, 201
 Antigonish, 171
 Atholville, 190
 Bathurst, 183, 191
 Baugé, France, 89
 Campbellton, 168, 182, 189
 Caribou, Maine, 34
 Charlottetown, 169
 Chatham, 13, 17-8, 30, 37, 42,
 62, 100, 118, 124, 168, 182,
 190-1,
 Clair, 161
 Drummond, 115
 Edmundston, 80, 94, 100, 103,
 113, 121, 135, 153, 158-9,
 161, 169, 171, 177-8, 181,
 185, 193, 195, 199, 200,
 229, 233
 Edmundston-Est, 194-5
 Fort Kent, Maine. 113
 Fredericton, 95, 100, 187
 Fenchville (Sainte-Luce),
 Maine, 113
 Grand'Isle, Maine,
 96, 103, 218-9
 Grand-Sault, 225
 Kingston, Ont., 13, 30, 55
 La Flèche, France 12, 29, 40,
 89
 Laval, France, 84, 89
 Madawaska, Maine, 34, 181,
 219
 Moncton, 194, 249, 251
 Montréal, 12, 13, 15, 17-19,
 25, 27, 34, 37, 43, 45, 50-1,
 54-6, 61-2, 66, 68, 77, 86,
 90, 168
 Moulins, France, 89
 Notre-Dame de la Paix
 (voir Grand'Isle), Maine
 Nouvelle-France, 12-13
 Petit-Sault (Edmundston), 48,
 Rimouski, Québec, 206
 Rivière-du-Loup, 26, 28, 34,
 50, 80, 95, 99, 114, 115
 Rivière-Verte, 207
 Saint-André-de-Kamouraska,
 118
 Saint-Casimir, Québec, 180
 Saint-David, Maine, 28, 35,
 37, 43-4, 83, 97, 99,
 102, 103
 Saint-Jean, N.-B., 11, 15
 Saint-Pascal, Québec, 207
 Sainte-Rose de Dégelé,
 Québec, 124
 Sault-au-Récollet, Québec
 Sorel, 201
 Tracadie, 13, 18, 30, 100, 182
 Vallée-Lourdes
 (Bathurst), 193, 201
 Van Buren, Maine, 94, 185-
 187, 189, 201
 Ville-Marie, 13, 116

Table des matières

<i>Préface</i>	5
<i>Avant-propos</i>	7
<i>Introduction</i>	11
CHAPITRE 1	
« <i>Une maison à bâtir sur le roc</i> » (1873-1876)	17
Pour la gloire de Dieu	17
La pluie est tombée	22
Les torrents sont venus	44
Les vents ont soufflé	57
La maison ne s'est pas écroulée	68
CHAPITRE 2	
<i>En avant donc !</i> (1876-1898)	79
Les portes ouvertes	81
L'enracinement des œuvres	91
25 ans, ça se fête !	113
Deux chefs de file exceptionnels	115
CHAPITRE 3	
<i>L'heure de la consolidation</i> (1898-1923)	119
Un temps de croissance	119
Un vaste chantier de construction	129
Réorganisation et stabilisation des œuvres	145
Une « petite république »	155
Le Jubilé de l'Hôtel-Dieu	159

CHAPITRE 4

<i>Nouveaux horizons</i> (1923-1948)	163
Un temps nouveau se dessine	163
À la croisée des chemins	185
En route vers un « ailleurs »	193
L'Hôtel-Dieu a 75 ans	208

CHAPITRE 5

<i>Essor et apogée</i> (1948-1973)	211
Service de tendresse et de compassion	212
Une éducation d'avant-garde	223
Le campus de l'Hôtel-Dieu	240
Une ferme modèle	255
Les célébrations du centenaire de l'Hôtel-Dieu ...	260

<i>Épilogue</i>	263
-----------------------	-----

Annexes

Annexe 1	265
Annexe 2	267
Annexe 3	269
Annexe 4	272
Annexe 5	274
Annexe 6	275

<i>Chronologie</i>	276
--------------------------	-----

<i>Bibliographie</i>	283
----------------------------	-----

<i>Index</i>	285
--------------------	-----



*« Se souvenir,
c'est rester toujours jeune »*

ISBN 2-922183-48-3



9 782922 183481